LIBRARY
Brigham Young University

Comte de Kerchove de Denterghem.

COLLECTION DE MÉMOIRES, ÉTUDES ET DOCUMENTS
POUR SERVIR A
L'HISTOIRE DE LA GUERRE MONDIALE

COLONEL-GÉNÉRAL BARON VON HAUSEN

Souvenirs de la Campagne de la Marne en 1914

PRÉFACE DU GÉNÉRAL MANGIN

9 cartes hors texte

PAYOT, PARIS

SOUVENIRS

DE LA

CAMPAGNE DE LA MARNE

940421
H295A

COLLECTION DE MÉMOIRES, ÉTUDES ET DOCUMENTS
POUR SERVIR A
L'HISTOIRE DE LA GUERRE MONDIALE

COLONEL-GÉNÉRAL BARON VON HAUSEN

SOUVENIRS
DE LA
CAMPAGNE DE LA MARNE
EN 1914

PRÉCÉDÉS D'UNE ÉTUDE CRITIQUE PAR FRÉDÉRIC M. KIRCHEISEN ET TRADUITS PAR LE CHEF DE BATAILLON BREVETÉ MABILLE ET AVEC NEUF CARTES HORS TEXTE

PRÉFACE DU GÉNÉRAL MANGIN

PAYOT & Cie, PARIS
106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1922
Tous droits réservés.

Seule traduction française autorisée.
Tous droits réservés pour tous pays.
THE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

PRÉFACE

Le colonel général baron von Hausen a commandé la IIIe armée allemande depuis sa formation, le 3 août 1914 jusqu'au 12 septembre 1914, date à laquelle une sérieuse atteinte de typhus l'éloigna du front. Cette troisième armée (XIe, XIIe et XIXe corps actif, XIIe corps de réserve) était entièrement saxonne ; le général von Hausen affirme qu'en publiant ses souvenirs, il a voulu la défendre contre les bruits fâcheux qui avaient attribué à sa conduite le repli général des armées allemandes en septembre 1914.

Le récit du général von Hausen est intéressant à comparer avec celui du général von Bülow (1), commandant la IIe armée, et qui était son voisin de droite ; du général von Kluck (2), qui commandait la Ire ar-

(1) V. Bülow. — *Mon rapport sur la bataille de la Marne*, un vol. in-16.

(2) A. von Kluck. — *La Marche sur Paris*, un vol. in-8.

mée formant elle-même l'extrême droite de l'armée allemande ; le témoignage du major général von Tappen, chef du bureau des opérations du Grand Quartier Général allemand, et du général von Kühl (1) chef d'Etat-Major de la Ire armée. Von Kluck confirme et précise les témoignages des commandants des Ire, IIe et IIIe armées. La bataille des frontières et la bataille de la Marne apparaissent ainsi clairement vues de l'aile Est des armées allemandes.

Par l'ouvrage du général Lanrezac (2), commandant la 5e armée française, nous savons dans quelles conditions la droite française s'est repliée après la bataille de Charleroi : c'est par l'ordre du général Lanrezac, dont la droite se trouvait en l'air, par suite du recul de la 4e armée sa voisine ; menacé d'être tourné et coupé, il dut chercher en arrière la liaison avec l'emsenble des armées françaises.

Par l'ensemble des publications nouvelles du côté allemand, nous allons saisir le moment où le repli allemand, aveu de la défaite, a été ordonné.

(1) Général von Kühl. — *Le grand Etat-Major allemand avant et pendant la guerre mondiale*. Analyse et traduction de l'ouvrage par le Général Douchy, un vol. in-8.

(2) Général Lanrezac. — *Le plan de campagne français et le premier mois de la guerre*, un vol. in-16.

Ces quatre volumes ont été publiés dans la « Collection de mémoires, études et documents pour servir a l'histoire de la guerre mondiale », Payot, Paris.

Dans le grand mouvement de conversion de la droite allemande à travers la Belgique, les Ire et IIe armées déployaient leurs mouvements sur la rive gauche de la Marne ; Liège pris et Namur investi, elles se portaient sur la Sambre, de Namur à Charleroi, pendant que la IIIe armée Von Hausen atteignait la Meuse, de Namur à Givet. La 5e armée Lanrezac s'alignait le long de la Sambre, et se trouvait ainsi dans une tenaille formée par les Ire, IIe armées déployées face au sud, et la IIIe armée déployée face à l'ouest. La gauche de l'armée Lanrezac n'avait qu'une liaison insuffisante avec la petite armée anglaise du maréchal French, sa droite était gardée par une division de réserve qui défendait les passages de la Meuse, face à l'est, et avait devant elle les quatre corps d'armée saxons.

Le Haut Commandement allemand se rendait parfaitement compte des avantages que présentaient la base en équerre qui se trouvait à sa disposition dans cette partie du front. Son ordre du 20 août portait : « l'attaque de la IIe armée contre l'ennemi à l'ouest de Namur devra coïncider avec l'attaque de la IIIe armée contre la ligne de la Meuse, de Namur à Givet, les commandants d'armée se concerteront à cet effet ». A cette date le général von Hausen croit qu'il a devant lui les 1er, 2e et peut-être le 10e corps français ; et le général von Bülow pense n'avoir affaire qu'à trois divisions de cavalerie. C'est seulement le 23 que le concert pres-

crit par le G. Q. G. allemand a pu se réaliser, et la IIIe armée s'engage.

Nous saisissons mal, dans les *Souvenirs* du général von Hausen, le motif de ses lenteurs et de ses indécisions pendant cette journée. Il avait pris pied sur la rive gauche, en cinq ou six points différents, et paraissait attendre que l'avance de la IIe armée facilitât le passage de ses gros. La XXIVe division qui était seule en force sur la rive gauche, s'était emparée d'Onhaye, qui commandait tous ces passages entre Hastières et Dinant, et aurait pu faire tête-de-pont pour toute la IIIe armée ; mais elle s'en laissa débusquer par deux bataillons de la 8e brigade, envoyés à la rescousse par le général d'Esperey. Le général von Hausen, sans doute mal renseigné par ses subordonnés, affirme à tort que cette division a cédé le terrain devant « des forces supérieures ».

Une division du XIXe corps sous le commandement du général Götz von Olenhüsen, avait reçu la mission de forcer le passage de la Meuse, au sud de Givet. Ce mouvement aurait pu séparer complètement les 4e et 5e armées françaises, et cette rupture de front eût été grosse de conséquences. Mais il se laissa amuser par quelques arrière-gardes sur la rive droite de la Meuse, s'arrêta à Fumay devant cette rivière qu'il ne franchit qu'après beaucoup d'hésitation ; sur la rive droite, sa marche fut retardée les jours suivants par

quelques compagnies d'un régiment de réserve qui lui disputèrent adroitement le terrain. En résumé, dans la bataille de Charleroi, la IIIe armée allemande ne joua pas le rôle auquel l'appelaient sa position stratégique et la prédominance de ses forces, mais sa présence en arrière du flanc droit de l'armée Lanrezac constituait une menace, qui, jointe au recul des Anglais en arrière de Mons, plaçait la 5e armée française dans la situation la plus dangereuse, d'où elle ne pouvait échapper que par une prompte retraite qui commença le 24.

*
* *

Pendant la bataille de la Marne, l'armée saxonne combattit avec une grande bravoure et obtint quelques succès, mais ces succès se déroulaient loin du point critique où se décidait le sort de la bataille, et comme ils n'étaient pas suffisants pour amener une rupture du front, la IIIe armée dut se replier par ordre en même temps que la ligne allemande.

Le Haut Commandement allemand, en approuvant le mouvement de von Klück qui obliquait vers le sud-est et négligeait Paris, avait prescrit l'échelonnement de la Ire armée au nord de la Marne, et aux I^e et IIe armées un changement de front vers l'ouest, qui aurait eu pour résultat de couvrir le flanc droit des armées d'invasion pendant qu'elles eussent anéanti le centre fran-

çais. Mais ces ordres étaient donnés alors que la Ire armée avait déjà franchi la Marne, et seul un corps d'armée se trouvait disponible pour s'opposer au premier mouvement de l'armée Maunoury vers l'Ourcq le 5 septembre. Dès le 7, von Kluck se trouva obligé de ramener de sa gauche à son extrême droite, les IIe et IXe corps ; de ce fait un trou se forma entre les Ire et IIe armées. Le IXe corps avait d'ailleurs été fortement bousculé le 6 vers Escardes-Courgivaux, et le VIIe qui le remplaçait dans la ligne de bataille continuait à céder le terrain devant les attaques françaises. La gauche de l'armée d'Esperey remportait donc un succès tactique en refoulant la droite de l'armée von Bülow, et les trois corps de l'armée britannique n'ayant devant eux que la cavalerie von der Marwitz, s'avançaient en accentuant ce mouvement de débordement et en menaçant en même temps la droite et les arrières de la Ire armée von Kluck.

Le 8 septembre, von Bülow n'a plus qu'une ressource : organiser la retraite à laquelle il vient d'être contraint. C'est à ce moment qu'arrive à son quartier général le lieutenant-colonel Hentsch (agent de liaison du G. Q. G.), qui approuve cette décision et, d'accord avec von Bülow, en tire toutes les conséquences : c'est le repli général qui s'impose. On lira dans l'étude critique de M. Frédéric Kircheisen le récit de son entrevue avec le général von Kühl dans l'après-midi

du 9, d'après le journal de marche de la Ire armée.

Le lieutenant-colonel Hentsch apporte la communication suivante : « La situation n'est pas favorable, la Ve armée est fixée devant Verdun, les VIe et VIIe devant Nancy et Epinal, la IIe armée n'est plus que scorie. La retraite derrière la Marne est inévitable. L'aile droite de la IIe armée *n'a pas rétrogradé, mais a été refoulée*. Il est donc nécessaire de décrocher les armées toutes à la fois et les ramener : la IIIe au nord de Châlons ; les IVe et Ve par Clermont-en-Argonne et sans perdre la liaison sur Verdun. La Ire armée doit donc aussi reculer, direction Soissons, Fère-en-Tardenois, au pis aller plus loin, même sur Laon, La Fère ».

En outre, le 10 à la première heure, le général von Bülow, envoyait au G. Q. G. la communication suivante : « D'accord avec Hentsch, la situation est jugée comme suit : Retraite de la Ire armée derrière l'Aisne, commandée par situation stratégique et tactique. IIe armée doit appuyer Ire armée au Nord de la Marne, faute de quoi *aile droite des armées sera enfonçée et enroulée...* ». Le Haut Commandement répondait immédiatement en subordonnant la Ire armée au commandement de la IIe et, dans l'après-midi, donnait ses ordres de repli aux IIIe, IVe et Ve armées : la bataille de la Marne était gagnée.

Le général von Hausen nous raconte les rudes combats que son armée saxonne renforçée d'une divi-

sion de la Garde, livra du 6 au 10 septembre à la 9e armée française. Il a raison de dire que ni lui, ni son armée, n'ont aucune responsabilité dans le repli sur la rive droite de la Marne, mais il s'avance un peu quand il affirme que « le 9 septembre il était en train d'ouvrir au centre du front ennemi une brèche qui aurait peut-être suffi pour changer la face des choses ». Après avoir rompu de quelques pas, le général Foch se trouvait à même d'opposer à l'attaque qui se préparait une résistance renforcée. Son voisin le général d'Esperey avait déjà mis à sa disposition le 10e corps, et il pouvait dire à ses troupes le 9 dans un ordre célèbre « la situation est excellente... j'ordonne de nouveau de reprendre l'offensive ». Le général von Hausen était donc fort loin de la décision qu'il croyait entrevoir.

En réalité l'événement s'était produit ailleurs : à la gauche de l'armée d'Esperey qui s'avançait par Escardes, Montmirail, Thillois. Les témoignages allemands que nous venons de citer sont formels : « L'aile droite de la IIe armée n'a pas rétrogradé, mais a été refoulée... »

« IIe armée doit appuyer Ire armée au nord de la Marne, faute de quoi aile droite des armées serait enfoncée et enroulée..... »

*
* *

Les dernières publications allemandes, et en particulier les *Souvenirs* du général von Hausen ne pré-

sentent pas seulement l'intérêt de nous fixer enfin sur les manœuvres et le moment qui ont décidé la Victoire de la Marne ; nous y constatons également les fautes d'organisation et de commandement qui ont fait pencher du côté français le plateau de la balance. Le G. Q. G. allemand placé à Coblence, puis à Luxembourg, était trop éloigné pour apprécier sainement la situation, prendre ses décisions en connaissance de cause et donner ses ordres à temps. Chacune des armées manœvrait pour son compte avec des liaisons tout à fait insuffisantes avec ses voisines, et avec l'arrière. La mésintelligence entre les commandants d'armée est flagrante ; elle se constate journellement dans les ouvrages de von Klück, von Bülow et von Hausen. Dans ces conditions, la subordination momentanée d'un Etat-Major d'armée à un autre n'était qu'un palliatif insuffisant.

Le général von Hausen aurait souhaité qu'un commandement de groupe d'armées coordonnât l'action des Ire, IIe, IIIe et IVe armées allemandes. Il hésite à affirmer si cette organisation du groupe d'armées doit être permanente ou simplement occasionnelle et prise en vue d'opérations déterminées, mais paraît pencher pour la première solution.

Au cas particulier, le commandement de l'aile droite allemande aurait dû être organisé. L'éloignement du Grand Quartier Général, et la difficulté des liaisons, encore bien imparfaites au début de la campagne,

rendait le Groupe d'armées indispensable. Par contre, l'expérience a montré au cours de la dernière guerre que la permanence de cet organe si lourd est à rejeter absolument. Dans les armées allemandes, il a surtout servi à placer dans une situation honorifique les membres des familles régnantes : Kronprinz Allemand, Kronprinz de Bavière, duc de Wurtemberg. Les questions de personnes jouent un rôle capital. On voit le Kronprinz prendre le commandement direct des attaques contre Verdun en février 1916, par dessus la tête du commandant de l'armée, puis, le succès tardant à couronner ses efforts, il organise un commandement des attaques sur la rive droite et un autre sur la rive gauche de la Meuse. En mars 1918, Lüdendorff choisit un terrain d'attaque à cheval sur deux commandements de groupes d'armées : ceux des deux Kronprinz. « Je tenais à exercer la plus grande influence sur la bataille, dit-il dans ses *Souvenirs* de guerre, ce qui était délicat quand elle était dirigée par un seul groupe d'armées, toute intervention était dans ce cas trop facilement taxée d'ingérence oiseuse de l'autorité immédiatement supérieure », (1) et, tout en se défendant d'être courtisan, il étale une joie sans mélange

(1) Erich Ludendorff. — *Souvenirs de guerre* avec préface du Général Buat, 2 vol. in-8 de la Collection de mémoires, études et documents pour servir a l'histoire de la guerre mondiale, Payot, Paris.

« d'amener son Altesse Impériale le Kronprinz à prendre part à la première grande bataille offensive sur le front occidental ». En outre, le Haut Commandement avait à diriger sur des fronts très éloignés : Pologne, Galicie, Roumanie, Italie, des opérations qui concentrèrent à certaines époques toute son attention.

Mais sur le front français, qui diminuait d'étendue à mesure qu'augmentait le front anglais, et où l'intérêt dynastique n'existait point, le groupe d'armées n'a eu que des inconvénients. La volonté du général en chef ne se transmettait pas avec toute son énergie, son action s'en trouvait retardée et émoussée. Dans la guerre moderne l'armée est un organisme de plus en plus compliqué et qui exige un personnel de plus en plus nombreux ; lui superposer inutilement un autre organisme au moins aussi compliqué avec un personnel au moins aussi nombreux, qui tous deux ne vivent qu'au détriment des armées, c'est une faute.

Le groupe d'armées ne sera donc qu'une organisation de circonstance, créé dans un but de coordination, et avec un état-major très restreint (1).

*
* *

Dans ses *Souvenirs*, le colonel général von Hausen se plaint de la morgue prussienne et déplore qu'après

(1) Général Mangin. *Comment finit la guerre*, — page 316 (chez Plon).

son départ de l'armée saxonne, le Haut Commandement l'ait morcelée sans motif militaire. Guéri en mai 1915, il ne fut plus employé au cours de la campagne, et c'est sans invraisemblance qu'il attribue cet ostracisme à la volonté de donner la préférence, dans les hauts postes de commandement qui étaient sans cesse créés, aux généraux prussiens et bavarois, pendant la guerre comme pendant la paix, et il ajoute : « Le représentant de l'armée saxonne n'a pas pu avoir le dessus sur le G. Q. G. et le Cabinet prussien ». Il affirme que les troupes saxonnes ont été très péniblement impressionnées par cette injuste déconsidération qui paraissait peser sur leurs chefs.

En dehors des faits purement militaires, il cherche à justifier les troupes saxonnes des atrocités qu'elles ont commises en Belgique, notamment à Dinant, et il voit partout des francs-tireurs, même dans le département de l'Aube. La fatigue des longues marches, les grandes chaleurs, l'émotion des premiers combats mettaient les troupes dans un état de surexcitation nerveuse qui les prédisposaient aux suggestions collectives de leur méfiance naturelle ; les bruits répandus avec intention étaient donc accueillis sans contrôle, et la pratique de fusiller sans jugement et d'incendier sans enquête, fut établie par le Haut Commandement ; le viol et le pillage s'ensuivirent très naturellement dans la troupe.

Les troupes saxonnes se montrèrent particulièrement barbares. En très grande majorité protestantes, elles s'acharnèrent contre les couvents et les prêtres isolés. Il est presque toujours impossible de déterminer à distance le prétexte de chaque cruauté. Les notes journalières que la plupart des soldats inscrivirent sur des carnets de route au début de la campagne sont tombées entre les mains de troupes françaises, et c'est une source de renseignements précieux. Nous savons par exemple qu'au charmant petit village Le Gué d'Ossus, un cycliste tomba maladroitement et fit partir un coup de fusil ; ce fut le signal du massacre et de l'incendie du village. En reprenant le village d'Onhaye nos troupes trouvèrent le cadavre du bourgmestre près de son coffre-fort éventré.

Le but avoué du Haut Commandement allemand était de propager la terreur en provoquant la fuite des populations épouvantées, et de démoraliser ainsi successivement la Belgique et la France. Il pensait de cette façon arriver plus vite à la paix.

*
* *

On lira avec intérêt l'étude critique de M. Frédéric Kircheisen qui contient des vues générales sur l'ensemble des opérations. Le lecteur mettra lui-même au point le récit de la bataille de Charleroi et de la bataille

de la Marne. L'auteur interprète les événements d'une manière bien curieuse et il a beaucoup de peine à sortir des contradictions qu'il accumule. Mais parmi ses erreurs de faits il faut signaler cette affirmation que les troupes et le commandement français n'ont pas considéré la bataille de la Marne comme une victoire au moment où elle s'est livrée.

Il est vrai que le communiqué français, très modeste a toujours eu peur du mot « Victoire », mais ni le pays ni l'armée, ni ses chefs, ne se sont trompés sur la signification des événements qui se sont déroulés du 6 au 13 septembre. Les troupes françaises ont eu le sentiment de la victoire à partir du moment où elles ont fait demi-tour pour passer à l'offensive. Beaucoup d'unités n'avaient pas encore combattu et brûlaient de le faire ; d'autres n'avaient remporté que des succès et cependant s'étaient trouvées entraînées dans le mouvement général de repli dont l'exécution s'était imposée au Haut Commandement. Le recul de l'ennemi devant leur progression n'a fait qu'accentuer ce sentiment.

Quant au Haut Commandement, le général d'Espe rey disait à la 5e armée : « Soldats, sur les mémorables champs de Montmirail, de Vauchamps et de Champaubert, qui, il y a un siècle, furent témoins des victoires de nos ancêtres sur les Prussiens de Blücher, *votre vigoureuse offensive a triomphé* de la résistance des Allemands ; ce premier succès n'est qu'un prélude ».

Le général Maunoury disait à ses troupes : « *Grâce à vous, la Victoire est venue couronner nos drapeaux* ». Enfin l'ordre du jour du général Joffre du 12 septembre a été publié dans le monde entier : « *La bataille qui se livre depuis cinq jours s'achève par une victoire incontestable.* La retraite des Ire, IIe et IIIe armées allemandes s'accentue devant notre gauche et notre centre. A son tour la IVe armée ennemie commence à se replier au nord de Vitry et de Sermaize. Partout l'ennemi laisse sur place de nombreux blessés et des quantités de munitions, partout on fait des prisonniers ; en gagnant du terrain, nos troupes constatent la trace de l'intensité de la lutte et l'importance des moyens mis en œuvre par les Allemands pour essayer de résister à notre élan. La reprise vigoureuse de l'offensive a déterminé le succès, tous officiers, sous-officiers et soldats avez répondu à mon appel, vous avez bien mérité de la Patrie. »

Général Mangin.

AVERTISSEMENT

Tôt ou tard la guerre mondiale devait éclater. Les armées étaient équipées, les caisses remplies, et on ne manquait pas d'hommes. Partout en Europe régnait le mécontentement, par suite du développement excessif de la civilisation. Il suffisait d'une étincelle pour amener l'explosion. L'étincelle fut l'assassinat du prince héritier d'Autriche par un fanatique.

La diplomatie allemande, à vrai dire la diplomatie d'un seul, a obtenu ce résultat que, haïs et craints, nous nous trouvâmes à peu près isolés quand éclata la guerre mondiale. Un pays dont la situation géographique est aussi défavorable que celle de l'Empire allemand n'aurait jamais dû s'exposer au danger d'être contraint de faire la guerre sur trois fronts. Que la prochaine guerre dût être une guerre économique, c'était à prévoir. Et une telle guerre exige non seulement des hommes, mais aussi du fer, du charbon et des matières premières de toutes sortes, dont seuls disposent la Grande-Bretagne, les Etats-Unis d'Amérique, la Russie, la Chine et le Japon. *Et aucun de ces pays ne manqua dans les rangs de nos adversaires!*

Coupés de l'Océan, du câble sous-marin, privés de la plupart des matières premières, nous devions suc-

comber. Nous devions, comme le disait Kitchener, vaincre jusqu'à en mourir !

Comme il fallait s'attendre, dans une guerre future, à un règlement des comptes avec l'Angleterre — car c'était là le principal ennemi de l'Allemagne — à laquelle se joindrait aussi la France avide de revanche, c'eût été pour nous une question vitale de nous rapprocher de la Russie.

Mais on préféra s'allier à l'Autriche-Hongrie, déchirée par des luttes de races, et même conclure une alliance avec l'Italie, qui n'attendait qu'une occasion pour se soustraire à la tutelle allemande. Le fait que ce pays devint aussitôt esclave de l'Entente, et que plus tard il implorera certainement le pardon de l'Allemagne, ne peut être pour nous autres, Allemands d'aujourd'hui, qu'une bien faible consolation.

On ne peut pas non plus épargner à l'Etat-Major Général prussien le reproche d'avoir, dans son orientation politique, trop compté sur l'Office des Affaires étrangères et de s'être engagé dans une guerre où les chances de gagner étaient pour nous presque nulles.

On peut affirmer sans crainte que, malgré nos innombrables victoires, rien ne s'est réalisé de ce qu'on avait désiré et espéré. Seul un miracle pouvait nous sauver. Mais le miracle ne s'est pas produit. L'Autriche-Hongrie s'affaissa et la Russie entra en lice quelques semaines plus tôt que nous ne l'avions supposé. Et ainsi l'édifice savamment érigé à l'ouest s'écroula aussi.

A cela s'ajoutèrent, au début de la guerre, les fautes, du type le plus élémentaire, dont l'Etat-Major Général

prussien se rendit coupable. Et c'est ainsi que dès septembre 1914 nous perdîmes la guerre non seulement en France, mais en Galicie et en Prusse-Orientale, car les destinées de l'Allemagne et de l'Autriche étaient étroitement liées. Et c'était doublement dur pour nous.

L'armée et le peuple avaient attendu une décision rapide dans l'ouest. On avait annoncé victoires sur victoires et on les avait bruyamment célébrées à l'intérieur. Puis les communiqués cessèrent, faisant place aux légendes.

Les Français « complètement battus » avaient résisté et avaient passé à l'offensive. Sur la Marne, on en vint à une lutte de quatre jours, après laquelle les armées allemandes, sans être battues, commencèrent la retraite et occupèrent de nouvelles positions.

Le Haut Commandement allemand n'a jamais rien voulu savoir d'une bataille de la Marne. Nulle part on ne trouve ce nom. Et pourtant il est devenu aussi connu dans le reste du monde que le mot « boche », le sobriquet international forgé en France pour nous désigner, nous autres Allemands. *Nous* seuls nous ne le connaissons pas, comme nous ne savons pas non plus combien on nous hait....

Dans les fascicules publiés par l'état-major allemand sur la guerre mondiale, il est bien question des combats sur l'Ourcq, mais jamais de la bataille de la Marne. Une défaite est une conception qui n'existait pas avant 1918 dans le vocabulaire de l'État-Major Général allemand. En décembre 1915, le premier en Allemagne, je publiai une brochure sur les batailles de la Marne, mais elle fut interdite quelques jours après son

apparition (1), bien que j'y représentasse absolument notre point de vue.

Les faits y parurent si bien présentés qu'on crut à l'étranger qu'il s'agissait d'un récit officiel de l'Etat-Major allemand, sortant de la plume d'un officier de l'entourage de Moltke ou de Kluck.

Comme les hautes sphères militaires évitaient scrupuleusement de laisser transpirer quoi que ce fût au sujet des événements qui se déroulèrent en France au commencement de septembre, il était très compréhensible que toutes sortes de légendes se répandissent dans le peuple allemand.

Il eût été facile à l'État-Major de les infirmer.

Mais au contraire il désirait que l'opinion publique restât sur une fausse piste.

Pour beaucoup ce fut fort à propos que, au cours de la marche en avant, le chef de la 3e armée, le colonel-général baron von Hausen, tomba gravement malade du typhus, et fut, de ce fait, relevé provisoirement de son commandement le 12 septembre.

L'Empereur avait attendu jusqu'au 10 septembre pour lui exprimer télégraphiquement « ses félicitations pour ses succès obtenus dans des circonstances particulièrement difficiles », félicitations qu'il voulait d'abord lui apporter personnellement.

Le baron von Hausen qui, aujourd'hui encore, malgré les épreuves de ces cinq pénibles années, se trouve

(1) Mais à l'étranger aussi elle fit grande sensation et, à l'instigation du gouvernement belge, fut traduite en français sous le titre : « Les batailles de la Marne, par un officier d'Etat-Major allemand ». — J'écrivis à ce moment cette étude à Genève,

dans les meilleures conditions intellectuelles et physiques, avait, après son complet rétablissement, un droit particulier à un poste en rapport avec ses hautes capacités militaires.

Du fait qu'on ne le lui accorda pas, bien qu'à différentes reprises il eût demandé à être rappelé à l'activité, on peut conclure qu'on était heureux d'avoir trouvé un bouc émissaire.

Les créateurs de légendes firent un rapprochement naturel entre la mise en disponibilité du baron von Hausen, en septembre 1914 et les échecs sur la Marne, dont le Haut Commandement d'alors fut la seule et unique cause. Et ainsi l'on en arriva à rendre la 3e armée et son chef responsables de la bataille perdue.

Que d'absurdités j'ai entendu raconter à ce sujet, même par des gens raisonnables. Chacun prétendait m'informer exactement de tout ce qui s'était alors passé sur la Marne. Un jour, on m'assura très sérieusement — et ce fut le propos le plus extravagant que j'entendis — que plus de 20.000 Saxons avaient été faits prisonniers au camp de Châlons. Chose étrange d'ailleurs, nos ennemis eux-mêmes n'en savaient rien. Il est établi par les documents que le nombre des disparus de la 3e armée — y compris donc les morts et blessés non retrouvés — ne s'élevait guère à plus de 3.000 hommes.

Occupé à écrire une histoire de la guerre, j'ai cherché à réunir tous les matériaux, même ceux que nos adversaires ont ou n'ont pas publiés.

Nos ennemis ayant célébré la bataille de la Marne comme une grande victoire sur les Allemands jusqu'a-

lors invincibles, il me parut très intéressant de pouvoir établir en quoi consistait, à proprement parler, cette grande victoire, d'autant plus que la censure française était maniée beaucoup plus libéralement que la nôtre.

Or je lus avec grande surprise que les choses s'étaient passées tout autrement qu'on ne voulait le faire croire.

Les possibilités de vaincre du côté franco-anglais étaient très minimes, et même beaucoup de Français considèrent les événements qui se sont passés au début de septembre sur la Marne comme une véritable énigme. En effet l'aile gauche française courait le grand danger d'être débordée par Kluck, et, au centre, le Généralissime français craignait encore plus que la ligne de bataille ne fût enfoncée. Or qui commandait les troupes allemandes en cet endroit? Le Général baron von Hausen!

C'est de mes efforts pour présenter sous son vrai jour le rôle joué, dans la bataille de la Marne, par les deux commandants d'armée les plus marquants, que sortit l'étude déjà mentionnée plus haut. A la suite de sa publication, une correspondance s'engagea entre les chefs de la 1re et de la 3e armées et moi, et finalement M. le colonel-général baron von Hausen me confia la publication de ses notes, aussi vivantes et simples qu'objectives, sur son activité militaire, notes d'une importance capitale pour l'intelligence des opérations de la 3e armée allemande pendant la campagne de la Marne.

Nous sommes encore entièrement bridés par l'histoire officielle. *On ne sait encore que fort peu de choses sur la marche véritable de la guerre.* J'ai donc cru

devoir rapporter dans leurs grandes lignes les événements qui précédèrent la bataille de la Marne, afin de faire mieux comprendre ainsi les notes du colonel-général. Et je ne pouvais le faire qu'en effleurant aussi les événements qui se déroulèrent sur les autres théâtres de la guerre, et sans lesquels on ne peut comprendre la bataille de la Marne.

Telle fut l'origine de l'Introduction qui va suivre. Nous devons et nous pouvons tirer de grandes leçons de nos échecs. Des années 1806 et 1807 sortit l'Allemagne des guerres de délivrance. Les années 1870 et 1871 créèrent une France nouvelle. Mais chez nous, les vainqueurs, elles déposèrent le germe de cet orgueil qui a tant contribué à nous mener au désastre. Espérons que les années 1914 à 1918 créeront une Allemagne nouvelle. Nous ne sommes pas encore un peuple anéanti. Nous voulons continuer à vivre. Et pour cela il nous faut avoir confiance en nous-mêmes, travailler et rester unis. Arrière la légendaire discorde allemande, les éternelles luttes fratricides auxquelles nous devons déjà la guerre de Trente Ans, dont les suites nous rongent encore aujourd'hui plus que jamais !

Il ne faut pas que ce mal se transforme en un cancer qui ravage le peuple allemand.

Ne craignons donc pas d'avouer en quoi nous avons commis des fautes, ni de dévoiler sans réserve ce qui nous a conduits au désastre.

Berlin, octobre 1919.

Frédéric M. Kircheisen.

ÉTUDE CRITIQUE

PAR

FRÉDÉRIC M. KIRCHEISEN

ÉTUDE CRITIQUE

La situation politique des Etats au début de la guerre et nos fautes diplomatiques. — La lamentable stratégie autrichienne des trois cinquièmes et des deux cinquièmes, cause principale de la perte de la guerre. — Les défaites en Galicie. — Tannenberg. — Etait-il nécessaire pour nous d'envoyer prématurément des troupes vers l'est? — Les succès du mois d'août dans l'ouest. — Les batailles de la Marne. — Pourquoi avons-nous perdu la campagne de la Marne ?

I

Au début de la seconde décade du XXe siècle, l'Europe se partageait entre les groupements de puissances suivants :

1. L'Allemagne, forte militairement et économiquement, l'Autriche-Hongrie malade, et la Turquie à demi-morte.

2. La gigantesque Russie, abondamment pourvue de soldats et de ressources naturelles; l'Angleterre, qui régnait sur le monde entier ; la France, animée d'un ardent patriotisme, toujours prête à la revanche contre l'Allemagne; enfin la Serbie, petite, mais expérimentée dans l'art de la guerre.

3. La Hollande, la Suisse, le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Espagne et le Portugal, états neutres, les uns pour des raisons militaires et géographiques, les autres

par nécessité économique ou par tendance naturelle.

4. L'Italie, la Belgique, la Bulgarie, la Grèce et la Roumanie, dont la position et l'attitude étaient incertaines.

Au premier groupement auraient dû se joindre :

L'Italie, parce qu'elle avait un traité d'alliance formelle avec l'Allemagne et l'Autriche, et que, se trouvant être la puissance la plus centrale de la Méditerranée, elle devait regarder comme son adversaire naturel la France impérialiste, en rivalité intense avec elle ;

La Bulgarie, ennemie héréditaire de la Serbie, et qui, de tout temps, avait été favorable à la politique balkanique de l'Autriche et de l'Allemagne ;

La Roumanie qui, comme la Bulgarie, possédait un souverain issu d'une maison princière allemande. Elle avait conclu avec l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne une alliance défensive secrète — bien qu'elle eût des sympathies pour la France. — Enfin, en cas de conflit avec les puissances centrales, ne se trouvait-elle pas dans l'obligation de faire la guerre sur trois fronts.

L'attitude de la Grèce était douteuse. Bien que le roi fût un grand admirateur de l'Allemagne et que le peuple se tînt en majorité fortement serré derrière lui, il y avait dans le pays un nombreux parti francophile. Mais une diplomatie allemande, habile et consciente du but à atteindre, aurait dû gagner même ce parti.

Seule, la Belgique devait chercher à se joindre au second groupement de puissances, aussi bien par affinité de race, que parce que l'Allemagne, grande puissance industrielle, lui faisait courir un danger bien

plus grand que la France. Le fait d'avoir, du côté de la France, une frontière deux fois plus longue que du côté allemand, et par conséquent très difficile à défendre vers l'ouest, avait son importance. — Au cas d'une guerre contre la France et l'Angleterre, il fallait, du côté belge — abstraction faite d'autres complications — compter avec la perte du riche Etat du Congo.

En réalité, la Bulgarie seule se mit du côté des empires centraux pendant que tous les autres Etats, naturellement aussi la Belgique et même l'Italie, étroitement alliée aux puissances centrales, passèrent dans le camp de l'Entente. La diplomatie allemande avait de nouveau subi une grande défaite.

Pour tout homme perspicace, il était clair qu'en cas de guerre générale européenne le groupement se ferait selon toute apparence de cette manière là : seule la Wilhelmstrasse l'ignorait, et par suite l'état-major allemand qui, pour l'orientation politique, s'en remettait malheureusement trop à l'Office des Affaires étrangères.

Si par surcroît le Portugal, les Etats-Unis, une poignée d'autres républiques américaines, même le Japon et la Chine, se sont rangés aux côtés des adversaires des empires centraux, nous le devons aux dirigeants allemands d'alors, avant tout au secrétaire d'Etat von Jagow et à son successeur Zimmermann. Leurs fautes néfastes n'ont été malheureusement que trop peu reconnues jusqu'ici en Allemagne.

La conflagration générale qui dévasta l'Europe pendant cinq ans et engendra une haine telle que le monde n'en avait jamais connu — ce qui d'ailleurs n'est nulle-

ment consolant pour notre « culture » si vantée — devait nécessairement éclater tôt ou tard. On ne peut encore analyser les causes qui déterminèrent la catastrophe, car un faux patriotisme, une haine aveugle et aussi la soif de s'enrichir facilement par la guerre ont privé les hommes, même les plus réfléchis, de tout esprit critique.

Chaque Etat est responsable de la guerre directement ou indirectement; c'est là chose essentiellement humaine.

On fait preuve de manque de sens historique et d'intelligence quand on rend responsable de la guerre un pays déterminé ou qu'on en cherche la cause dans un événement unique.

Les plus dépourvus d'esprit critique sous ce rapport sont les Français. Mais chez nous aussi, tout homme qui a jeté un regard sur un journal, ou a pris part à une réunion publique, veut porter un jugement. Seule une longue éducation historique permet de se former une opinion objective. Seul, un très petit nombre de spécialistes en recherches historiques peut y arriver, mais non le profane qui, le plus souvent, puise ses connaissances dans les quotidiens tendancieux. Non, non! A ceux qui sont si vite prêts à formuler un avis sur une question de culpabilité, on ne peut assez rappeler que des causes innombrables contribuent à rendre finalement l'atmosphère tellement opaque qu'il en sort un *casus belli*, surtout de nos jours où, somme toute, chacun craignait la guerre et ses conséquences incalculables qui se révélèrent en effet encore bien plus horribles qu'on ne l'aurait jamais imaginé!

L'examen détaillé de la guerre mondiale fait ressor-

tir, en quelque sorte, les conflits particuliers suivants :

1. Angleterre contre Allemagne et Allemagne contre Angleterre. Oppositions insurmontables. La lutte pour le commerce mondial et l'hégémonie sur l'Océan. C'est la guerre principale, à laquelle s'adjoignent ou se subordonnent toutes les autres.

2. France contre Allemagne et réciproquement. Grande opposition, bien que surmontable : cession de l'Alsace-Lorraine à la France, la grande blessure dont la France saignait depuis 1871.

3. Russie contre Autriche-Hongrie. Objet du litige : Constantinople et l'hégémonie dans les Balkans. Il était possible d'aplanir les oppositions, parce qu'on pouvait conclure un compromis et qu'en outre :

4. Entre la Russie et le puissant allié de l'Autriche-Hongrie, l'Empire allemand, il n'existait aucun motif plausible de guerre : l'Allemagne était appelée à jouer le rôle d'un médiateur entre les deux puissances. Ce n'est que quand la Russie mobilisa contre l'Autriche-Hongrie et ne suspendit pas la mobilisation malgré les protestations de l'Allemagne que celle-ci se vit forcée de déclarer la guerre à la Russie.

5. Autriche-Hongrie contre Serbie et Serbie contre Autriche-Hongrie. Opposition insurmontable : la Serbie élevait des prétentions sur les territoires de la double monarchie habités par des sujets de race serbe, et l'Autriche-Hongrie, plus développée comme civilisation, habitée par plus de Serbes que le royaume indépendant, demandait, avec le droit du plus fort, que la petite Serbie, tel un état vassal, se subordonnât à ses désirs. En outre la Serbie se trouvait sur le chemin de Constan-

tinople et offrait ainsi aux appétits autrichiens un obstacle désagréable.

6. Italie contre Autriche-Hongrie. Opposition surmontable par la cession à l'Italie des provinces de la monarchie danubienne où l'on parlait l'italien.

7. Pour la Turquie il n'existait aucun motif véritable de guerre. Mais elle prit pourtant part à la campagne, parce que ses chefs, qui voyaient tout leur salut dans l'Allemagne, espéraient se dédommager en Asie de la perte de leurs provinces des Balkans.

Les puissances qui plus tard participèrent à la guerre mondiale poursuivaient plus ou moins des buts purement égoïstes. Elles se placèrent tout simplement aux côtés du groupe de puissances dont elles escomptaient la victoire. De la sorte elles purent mettre, à leur entrée dans la coalition, des conditions qui, d'une façon générale, furent intégralement remplies.

Les Etats-Unis, en prenant part à la guerre, et cela contre l'Allemagne, ont commis une grande faute politique que tout le monde reconnaîtra bientôt de l'autre côté de l'Océan.

Mais l'Etat qui commit la plus grande imprudence fut l'Italie. Si ce pays s'était tenu éloigné de la guerre, ou avait gardé seulement vis-à-vis des Empires centraux une neutralité bienveillante (1), il eût tiré du conflit européen le plus grand profit.

(1) Les professeurs de droit des gens n'admettent sans doute pas la neutralité bienveillante, mais la guerre a de nouveau montré combien ces théories ont peu de valeur dans la pratique. Qu'on se rappelle seulement l'attitude des Etats-Unis avant leur déclaration de guerre à l'Allemagne.

Comme cela paraît manifeste, d'après ces brèves indications, un règlement de comptes sanglant devait se produire tôt ou tard entre l'Allemagne et l'Angleterre; entre les autres puissances un compromis pacifique eût sans doute été possible, sûrement entre l'Allemagne et la Russie, peut-être aussi entre l'Allemagne et la France et entre l'Autriche et la Russie, si les gouvernants avaient eu véritablement l'intention de s'entendre.

Malheureusement nos hommes d'Etat d'alors étaient des moins aptes à peser les conséquences qui résulteraient pour nous d'un choc des deux groupes de puissances de l'Europe : ce fut ainsi que nous allâmes vers l'abîme.

II

Telle était la situation politique de l'Europe en 1914. Même si l'on pouvait oublier les énormes fautes que notre diplomatie commit quotidiennement pendant cette lutte des nations, il n'en faudrait pas moins reconnaître que la guerre aurait dû être autrement conduite qu'elle ne le fut en réalité.

Pour examiner la chose de plus près, quittons la Wilhelmstrasse et rendons-nous au Moltkeplatz, à l'État-major général chargé de la direction de la guerre.

Bien que l'Autriche-Hongrie ne fût pas précisément considérée comme un état vassal de l'Allemagne, c'était cependant, sans aucun doute, une chose entendue entre les deux puissances, que l'État-major allemand prendrait la direction des opérations dans le cas d'une guerre européenne.

Comment, dès lors, put-on admettre à la Moltkeplatz que, du côté autrichien, on conduirait simultanément une offensive sur deux fronts. C'est, à vrai dire, une question oiseuse ; car à Berlin même on commit une faute analogue ! Non pas que, du côté allemand, on voulût faire une guerre offensive simultanément à l'ouest et à l'est ! Non. Mais on ne se tint pas, en Prusse-Orientale, sur la défensive absolue, comme on l'avait prévu à l'origine. Bien plus, on envoya des renforts de l'Ouest vers l'Est, avant que la décision fût intervenue en France.

La situation défavorable créée aux Empires centraux par la diplomatie avait ce résultat que l'Allemagne aussi bien que l'Autriche-Hongrie devait se défendre sur trois fronts : l'Allemagne à l'ouest, à l'est et au nord (mer du Nord et Baltique) ; l'Autriche-Hongrie à l'est, au sud (Serbie et Monténégro, plus tard aussi Roumanie), et au sud-ouest (Adriatique, plus tard encore Italie). Les deux pays ne formaient qu'un seul bloc, puisque leur quatrième frontière était commune. On n'exagère donc pas en disant que les puissances centrales ont fait la guerre sur quatre fronts. Or, aucun pays de la terre — sauf peut-être les Etats-Unis d'Amérique — ne saurait mener une guerre sur quatre fronts avec l'espoir d'une victoire finale ; par suite, les Empires centraux devaient ou bien à tout prix éviter la guerre, ou bien jouer leur va-tout sur *une* seule carte (1).

(1) D'après les évaluations de l'état-major allemand, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie disposaient, en 1914, de 788.000 et de 410.400 hommes sur le pied de paix. Quand la guerre éclata, elles mirent sous les armes 2.061.000 et 1.100.000 :

Et ils ne pouvaient le faire que si chacun d'eux concentrait toutes ses forces sur un seul front et gardait sur les autres fronts la plus stricte défensive.

Le problème militaire se présentait différemment pour l'Allemagne et pour l'Autriche-Hongrie. L'Allemagne devait se ruer immédiatement sur son adversaire le plus important, le plus fort et le plus rapide, et anéantir son armée. Cet adversaire en 1914 c'était la France (1).

Un tel résultat était dans le domaine des possibilités.

La conséquence immédiate eût été la suppression, dans la Triple Entente, de l'adversaire principal. En plus, les Etats dont le dessein était de se ranger du côté de l'Entente auraient bien vite renoncé à leur projet.

La tâche de l'Autriche-Hongrie consistait essentiellement à détruire quelques armées ennemies jusqu'à ce que des renforts allemands devinssent libres dans l'ouest, puis à combiner avec le camarade allemand une offensive contre le colosse russe ; pour le reste, à fixer le plus grand nombre possible de forces adverses.

A l'État-major allemand, comme à l'État-major austro-hongrois, on considérait comme un fait acquis que

ensemble, 3.161.000 hommes. L'effectif de paix des armées de France, de Russie et d'Angleterre était de 820.000, 1.320.000 et 276.800 hommes ; sur le pied de guerre l'effectif s'élevait à 2 104.000, 2.712.000 et 276.800 hommes. A nos 3.161.000 soldats s'opposaient donc en cas de guerre 5.092.800 hommes. Le rapport était comme 1 à 1 2/3. Quand l'Italie et les Etats-Unis entrèrent en ligne, il devint, en ce qui concerne seulement les combattants, encore beaucoup plus défavorable pour nous.

(1) En 1915, ce fut la Russie ; après son élimination (1917), les Etats-Unis.

les Russes ne seraient pas prêts avant la mi-septembre pour de grandes actions militaires.

En fait, dès le 17 août, le gros de l'armée Rennenkampf franchit la frontière de la Prusse-Orientale et marcha sur Gumbinnen-Lyk. Quelques jours plus tard, le 20 août, commença au sud la grande offensive russe dans la direction de Lemberg. Si l'on considère l'étendue de l'Empire russe et si l'on pense aux énormes difficultés de transport, on peut sans doute se demander comment, du côté russe, dès la seconde moitié du mois d'août, on pouvait commencer l'offensive sur deux fronts très éloignés l'un de l'autre, pendant que l'Allemagne, bien mieux organisée, n'était prête pour l'attaque à l'ouest que le 18 août. Du côté allemand, on reproche aux Russes d'avoir en partie mobilisé au printemps : en fait, *dès août 1914, des corps sibériens* prenaient part à la lutte ! En tout cas c'eût été affaire aux services secrets des renseignements allemand et autrichien de reconnaître à temps les intentions des Russes, et, au gouvernement, d'agir en conséquence. Quoi qu'il en soit, c'est un fait que les Russes prirent l'offensive au moins un mois plus tôt que ne le présumaient les États-majors des Empires centraux. Mais, on aurait *dû* compter avec cette possibilité. On ne le fit évidemment pas ; sans cela comment aurait-on pu violer les règles les plus élémentaires de la stratégie en laissant l'Autriche entreprendre simultanément une offensive contre la Serbie et contre la puissante Russie ? Il y a plus ! L'État-major allemand, à la suite de l'invasion imprévue des Russes, perdit la tête, abandonna le plan primitif, le seul bon, qui était de reculer jus-

qu'aux places fortes de la Vistule, et envoya, avant même qu'une décision fût intervenue en France, une armée de près de 100.000 hommes vers l'est menacé !

Passons maintenant aux détails.

Quand la guerre éclata, l'Autriche-Hongrie, qui comptait 53 millions d'habitants, ne possédait que 49 divisions actives ; la France, en revanche, avec 39 millions, ne mettait pas moins de 73 divisions en ligne ; néanmoins, dans le camp de l'Entente, on parlait aussi d'un militarisme *autrichien !* Aux 49 divisions austro-hongroises s'opposaient 19 divisions serbes, 4 monténégrines et à peu près la moitié des divisions russes, soit 60 sans compter la milice. La supériorité numérique des forces ennemies en cas de guerre était donc écrasante. Par suite, l'État-major austro-hongrois, en cas de complications diplomatiques, devait disposer ses troupes très habilement pour pouvoir affronter un adversaire presque deux fois plus fort, et il ne pouvait pas se permettre d'extravagances militaires.

Or, que fit-on à Vienne ?

Le commandement austro-hongrois avait prévu pour le cas de guerre la mise en ligne de six armées. Le premier groupe (5e, 6e et 2e armées) devait marcher contre la Serbie, le second groupe (1re et 4e armées) contre la Pologne russe. A un troisième groupe, qui d'abord ne se composait que de la 3e armée, était réservée la mission de repousser une attaque éventuelle contre la Galicie orientale. Et précisément il se produisit ce qu'on avait le moins prévu : l'irruption de puissantes colonnes russes en Galicie orientale avec Lemberg comme objectif !

Tard dans la nuit du 25 au 26 juillet 1914, partit l'ordre de mobiliser huit corps destinés à l'attaque contre la Serbie. Le 31 juillet eut lieu la mobilisation générale en Autriche-Hongrie. Mais ce n'est que le 22 août que commença l'offensive de la 1re armée (Dankl) et de la 4e (Auffenberg) entre le confluent du San avec la Vistule et Niemirow, en direction de Lublin et Cholm. Dès le 23 nous voyons le groupe de choc de gauche (Dankl), dès le 25 aussi celui de droite (Auffenberg) en lutte avec la 4e et la 5e armées russes.

Comme flanc-garde de droite des deux armées autrichiennes, marchait le détachement d'armée de l'archiduc Joseph-Ferdinand, fort de trois divisions. A gauche, parti du sud-ouest, le groupement Kummer, renforcé du corps de landwehr allemand Woyrsch, cherchait la liaison avec Dankl, après avoir, non sans de grosses difficultés, forcé le passage de la Vistule à Jozefow.

Les victoires austro-hongroises à Krasnik et à Zamosc et Komarow étaient des succès chèrement achetés qui ne rapportèrent aux Autrichiens que 12.000 prisonniers ; eux-mêmes laissaient 4000 combattants aux mains des Russes. Il n'était donc nullement question d'un affaiblissement appréciable de l'armée russe.

Du côté russe, on avait projeté une offensive simultanée entre Lublin et Cholm, venant par conséquent du nord, et entre Dubno et Tarnopol sur la Galicie. La première offensive fut arrêtée par la marche en avant des 1re et 4e armées autrichiennes. Il en fut autrement à l'est, autour de Lemberg. Ici l'attaque russe se développa sans obstacle, parce que du côté adverse il n'exis-

tait presque aucune force en état d'arrêter l'énorme avalanche qui s'abattait sur la Galicie orientale.

Au nord-est de Lemberg ne se trouvait d'abord que le 2e corps austro-hongrois, de la cavalerie et des troupes de landwehr. Au nord de Sambor le 14e corps était en position. Ces troupes, qui ne devaient entrer en action qu'après le 25 août (!) formaient la 3e armée du général von Brudermann.

L'aile droite de l'armée austro-hongroise opérant contre la Russie se composait du groupement du général von Kövesz (12e et 13e corps), entre Stanislau et Strij. On avait poussé vers Brzezany la 11e division et contre le Zbracz quelques divisions de cavalerie seulement. La 2e armée du général von Boëhm-Ermolli, primitivement destinée au théâtre d'opérations de Serbie, devait former ces détachements. Enfin faut-il encore mentionner la 43e division d'infanterie à Zaleszki et la 35e brigade de landsturm à Czernowitz.

Le commandement austro-hongrois n'opposait en tout aux armées russes que 12 corps d'armée, quelques divisions indépendantes d'infanterie et 11 divisions de cavalerie. Dans ce nombre sont comprises les unités de la 2e armée encore en formation.

On s'était proposé de prendre l'offensive aussi bien contre la Serbie que contre la Pologne méridionale, mais, en revanche, de se tenir sur la défensive au centre et sur l'aile droite du front russe. Comme on avait prévu que la concentration des 1re et 4e armées serait terminée pour le 21 août au plus tard, on avait fixé pour la mise en place des autres armées des dates encore plus reculées. On se demande vraiment comment

l'état-major allemand n'a pas protesté contre un plan de campagne qui abandonnait à l'adversaire toute la Galicie orientale !

Les 1re et 4e armées austro-hongroises se heurtèrent à la 4e armée russe (Lublin) et à la 5e armée (Cholm). A côté de ces deux armées, les Russes disposaient, un peu plus à l'est, des 8e (1) et 3e armées établies sur la ligne Rowno-Dubno en face de la 3e armée autrichienne encore en formation.

La 8e armée russe, sous le général Broussilof, se tenait en face de la 2e armée autrichienne, également en train de prendre position, et n'avait tout comme la 7e armée qui combattait plus au sud autant dire aucun adversaire à combattre.

Les premiers coups de feu de la guerre mondiale furent tirés sur le Danube. Mais ce n'est que le 12 août, quand depuis longtemps Liége était au pouvoir des Allemands, que la ville de Sabac (Chabatz) située au sud de la Save tomba aux mains de nos alliés. Presque en même temps d'autres unités austro-hongroises réussirent à traverser la Drina entre Ljesnica et Loznica, et à s'avancer dans la direction de Valjevo.

Les Serbes pourtant étaient sur leurs gardes. D'habiles informations leur avaient bientôt appris où se déclancherait l'attaque principale des ennemis et, dès le 17 août, ils purent commencer une contre-offensive qui eut un plein succès. Le 19 août, Autrichiens et Hongrois se mirent en retraite, et le 24 août, il n'y avait plus un ennemi sur le sol serbe.

(1) On lit dans le texte allemand 5e armée : c'est certainement par suite d'une erreur d'impression. (N. du T.)

La première tentative pour pénétrer en Serbie avait échoué. Eût-elle été couronnée de succès, il eût fallu l'arrêter, puisque l'ordre fut donné, le 19, de suspendre les opérations contre la Serbie.

Quel fut le motif de cette mesure ?

Le 18 août, parvinrent au grand quartier général austro-hongrois des rapports précis sur de grands rassemblements de troupes russes à l'est de Lemberg. On pouvait en inférer l'imminence d'une attaque immédiate sur la Galicie orientale. On envoya donc au général Potiorek l'ordre d'arrêter l'offensive contre la Serbie ; on prit aussi en toute hâte des mesures pour arrêter en Galicie l'invasion russe qu'on craignait. Malheureusement il était trop tard. On ne pouvait pas rattraper le temps perdu.

Il n'y avait, on s'en souvient, au nord-est de Lemberg que des éléments peu considérables appartenant à la 3e armée. Conformément au plan ces troupes ne devaient être rassemblées qu'après le 25 août. Plus au sud nous ne trouvons également que quelques divisions, celles de la deuxième armée. Primitivement désignées pour la Serbie, elles n'y avaient été envoyées qu'en partie.

Il fallait avant tout renforcer la 3e armée, et le 22 août le détachement d'armée Kövesz (deux corps) fut détaché de la 2e armée et dirigé sur Lemberg, où il fut adjoint à la 3e armée du général von Brudermann. Nous trouvons donc, vers le 25 août, la 3e armée renforcée et disposée en demi-cercle autour de Lemberg.

Au sud, il n'y avait à ce moment que des forces insignifiantes.

Dès le 20 août, les corps d'armée russes avaient fran-

chi la frontière galicienne et marchaient sur Lemberg. C'étaient 20 divisions d'infanterie, avec de nombreuses divisions de cavalerie, qui se déversaient sur la Galicie orientale. Le premier choc eut lieu le 26 août. Comme il était à prévoir, les forces austro-hongroises, bien inférieures, ne purent résister à la pression et reculèrent le lendemain. Les Russes ne suivirent que lentement. Puisqu'il s'agissait de conserver l'importante capitale de Lemberg, le général autrichien aurait dû résister avec la plus extrême énergie.

Entre temps, d'autres unités de la 2e armée étaient arrivées du front méridional, et Böhm-Ermolli cherchait à arrêter les Russes qui avaient pendant ce temps pénétré aussi dans le sud de la Galicie, et à couvrir simultanément le flanc droit de la 3e armée.

Le 29 août seulement, les Russes attaquèrent violemment le front Firlejow-Przemyslany-Kurowice. On ne pouvait mettre en doute leur intention de s'emparer de Lemberg aussi vite que possible. De la sorte, ils mettaient du même coup à leur actif un succès militaire et un important résultat politique. Le premier jour de bataille, les Autrichiens tinrent vaillamment, malgré leur infériorité numérique. Mais le lendemain, 30 août, ils durent se mettre en retraite. L'ordre d'évacuer Lemberg ne fut donné que le soir. Le temps manquait et l'opération ne put naturellement s'exécuter qu'avec difficulté : aussi d'importants approvisionnements tombèrent aux mains des Russes. La première bataille de Lemberg ou de Przemyslani, comme on la nomme chez les Autrichiens, se termina par une complète victoire des Russes sur nos alliés.

Comme le général von Brudermann ne pouvait pas tenir avec sa 3e armée battue, la 2e armée austro-hongroise fut naturellement aussi forcée de reculer son front. La position d'alors peut être à peu près marquée par la ligne Chodorow-Zurawno-Siwka-Wojnilowska-Halicz-Stanislau. Par bonheur, à partir du 1er septembre, arriva de Serbie le 4e corps, qui fut débarqué à Sambor et aussitôt amené en soutien des armées autrichiennes serrées de près.

Pendant ce temps les Russes faisaient sur tout le front de Galicie orientale des progrès considérables.

En Bukowine, la brigade de landsturm du général Münzel avait été attaquée le 23 août à Lipnik, puis à Rarancze, et, devant l'énorme supériorité de l'adversaire, contrainte à la retraite. Le 31 août eut lieu l'évacuation de Czernowitz, et dès le 2 septembre la capitale de la Bukowine tomba au pouvoir des Russes.

Si regrettable qu'il fût d'avoir à abandonner l'offensive qui s'était développée favorablement sur Lublin et Cholm, il ne restait pourtant à l'État-major austro-hongrois rien d'autre à faire qu'à rétablir, aussi vite que possible, la situation en Galicie orientale, et avant tout à renforcer encore davantage la 3e armée. On ne pouvait songer à défendre Lemberg plus longtemps sans risquer de voir la ville soumise à un bombardement. Elle fut donc évacuée le 2 septembre, et la 3e armée, très affaiblie, fut ramenée en deçà de la Wereszyca pour être réorganisée.

Dans l'intervalle, la 4e armée avait reçu l'ordre de rompre l'offensive contre Cholm. L'archiduc Joseph-Ferdinand suivait les Russes avec son détachement

d'armée, composé des 2e et 14e corps ainsi que de deux divisions de cavalerie. Les trois autres corps, les 9e, 6e et 17e, firent face au sud et passèrent entre l'archiduc et la 3e armée austro-hongroise. Plus tard l'archiduc céda encore la 3e division d'infanterie et une division de cavalerie, qui furent amenées dans la région de Belz.

Le 5 septembre, le général von Auffenberg avait atteint la ligne Rawa Ruska-Niemirow ; le lendemain il se heurta aux Russes.

Le 7 septembre, veille de la seconde bataille de Lemberg, la ligne occupée par les armées austro-hongroises était à peu près la suivante :

De Zyszowce jusqu'au nord de Rzycki se trouvait le groupement de l'archiduc Joseph-Ferdinand, puis, jusqu'à la Wereszyca, la 4e armée d'Auffenberg. A celle-ci se reliait la 3e armée du général von Brudermann, dont le front s'étendait jusqu'à Grodek. La 2e armée, qui avait récupéré de la 3e les 12e et 7e corps, occupait entre Grodek et la Wereszyca intérieure de nouvelles positions. Enfin, au sud du Dniester et à l'ouest du Striy inférieur se trouvaient une division et demie d'infanterie, des troupes de landsturm et de la cavalerie, pour couvrir le flanc droit de la 2e armée.

Pendant qu'on réglait les préparatifs d'une bataille, cette fois à l'ouest de Lemberg, l'armée Dankl, le détachement d'armée Kummer et le corps de landwehr prussien Woyrsch, toujours au prix de violents combats, avaient gagné du terrain dans la direction de Lublin. Néanmoins, par suite de l'arrivée de nouveaux renforts, la réaction russe devenait de plus en plus

forte, et le grand quartier général austro-hongrois se vit contraint d'arrêter l'offensive en Pologne méridionale, d'autant plus que la situation en Galicie orientale évoluait d'une manière toujours plus inquiétante.

Le 8 septembre commença la seconde bataille de Lemberg entre le Dniester et la Solokija. Elle fut entamée par nos alliés. D'après le plan, la 4e armée et le groupe de l'archiduc Joseph-Ferdinand devaient attaquer de front et essayer d'attirer sur eux le gros de l'ennemi, tandis que les 3e et 2e armées devaient envelopper l'aile gauche russe. L'idée fondamentale était bonne.

La première journée de lutte se termina favorablement pour les armes austro-hongroises ; la 3e et la 2e armées réussirent aussi à bien progresser. Par contre, Auffenberg et surtout l'archiduc Joseph-Ferdinand avaient à l'aile gauche une situation difficile. Les Russes avaient amené de nombreux renforts et cherchaient de leur côté à tourner sur son aile gauche la position autrichienne. Des deux côtés on combattit les 9, 10 et 11 septembre avec des succès divers. A ce moment arriva la nouvelle que Dankl, lui aussi, avait été attaqué par des forces supérieures, et qu'il lui serait impossible de contenir plus longtemps la pression russe. Le 11, le grand quartier général austro-hongrois dut, le cœur serré, donner l'ordre d'arrêter la grande bataille, et dans la nuit du 11 au 12, nos alliés commencèrent leur retraite avec plus ou moins d'habileté pour occuper derrière le San de nouvelles positions.

Naturellement, les Russes les suivirent partout. Le 16 septembre, les premiers Cosaques parurent devant

Przemysl qui fut, dans les jours suivants, complètement investi. Le 21 septembre, Jaroslaw fut pris ; le lendemain les Cosaques arrivèrent aussi devant Rzeszow, et les têtes de colonnes russes s'approchèrent des Carpathes. La première partie de la campagne était perdue pour les Autrichiens !

Les pertes des armées austro-hongroises en prisonniers et matériel de guerre pendant les six premières semaines de la campagne furent très considérables. D'après un communiqué officiel russe, le butin, du 10 août au 14 septembre, comprenait pour la Galicie seule : 7 drapeaux, 637 canons, 823 voitures de munitions, un énorme matériel de chemins de fer ; et en prisonniers : un général, 435 officiers et 63.531 soldats. A cela venaient s'ajouter au moins 20.000 soldats faits prisonniers en Pologne méridionale, et de nombreux canons parmi lesquels quelques batteries de siège allemandes, qui étaient destinées au bombardement d'Ivangorod.

Mais aussi, du côté des Austro-Hongrois, on pouvait jusqu'à la mi-septembre annoncer plus de 40.000 Russes prisonniers et 300 canons capturés ; dans la seconde bataille de Lemberg plus de 10.000 Russes furent pris.

Et maintenant passons à la critique.

En cas de guerre, il y avait, pour les Austro-Hongrois, nécessité presque absolue de se tenir, au début, sur la défensive dans le sud, contre les Serbes et les Monténégrins, — d'autant plus que la situation géographique (Danube, Save, Drina), favorisait tout particulièrement cette attitude — et de jeter toutes les autres troupes contre les Russes.

Comme en outre on comptait que la concentration des troupes austro-hongroises s'effectuerait plus rapidement que chez les Russes (1), une offensive qui devait nécessairement renverser les plans russes et troubler la mobilisation ennemie était la seule méthode logique.

Une défensive contre la Russie n'entrait pas en considération : ce pays comptait une quantité inépuisable de soldats exercés ; si on lui laissait le temps de les concentrer, la position défensive des Austro-Hongrois aurait été tout simplement submergée ; on devait donc s'en tenir ferme à l'offensive ; il n'y avait pas d'autre solution. Mais on ne pouvait entreprendre cette offensive sur *tout* le front de Russie ; on manquait pour cela d'un effectif suffisant.

Il était très indiqué d'entreprendre l'attaque entre la Vistule et le Bug, pour couper la partie de la Pologne située à l'ouest de la Vistule. Mais cette offensive aurait dû être menée avec une très grande rapidité et avec de puissantes masses de troupes ; d'une façon analogue à ce que firent les Allemands, quelques corps d'armée autrichiens sur le pied de paix, soutenus par des troupes allemandes, pouvaient, dès le début de la guerre, faire irruption en Pologne et, par un coup de main, occuper Ivangorod, peut-être même Varsovie. Ainsi toute la mobilisation russe dans la Pologne méridionale aurait été troublée. C'était tout à fait dans le

(1) Bien que l'on surestimât l'Autriche-Hongrie, du moins en ce qui concerne la mobilisation, la concentration et les premières opérations, l'Etat malade a cependant accompli, dans les cinq années de guerre, des choses vraiment incroyables.

domaine des possibilités. Dans la nuit du 25 au 26 juillet, on mobilisa huit corps d'armée, primitivement désignés pour marcher contre la Serbie. Comme le 31 juillet, la menace d'une guerre européenne s'était déjà suffisamment précisée (1), trois au moins de ces corps d'armée, les 8e, 9e et 4e, pouvaient le 5 août être prêts à entrer en territoire ennemi. Le 15 août, Ivangorod devait être pris ; 8 à 10 jours plus tard Varsovie pouvait l'être également ; on disposait en effet des batteries automobiles de Skoda, excellentes et si faciles à mouvoir ! Si, dès le 7 août, les Allemands prenaient Liège d'assaut — et nous rappelons que la mobilisation allemande ne commença que le 1er août — nos alliés, mobilisés avant cette date, pouvaient bien deux semaines plus tard avoir les deux forteresses russes en leur pouvoir. A cette époque, on ne devait guère s'attendre à une résistance sérieuse de la part des forteresses. Cette action hardie aurait étonné le monde et bouleversé les plans de l'État-major russe.

Hindenburg battit, entre le 26 août et le 10 septembre, deux armées russes qui ensemble lui étaient environ trois fois supérieures en nombre. A la mi-septembre, il n'y avait plus un Russe sur le territoire allemand.

Mais le vainqueur, au lieu de pouvoir obliquer vers le sud, pour attaquer la ligne de la Narew et prendre Varsovie à revers, dut retirer ses troupes de la Prusse

(1) Au Ballplatz on s'abandonnait à l'espoir trompeur que la guerre pourrait être localisée entre l'Autriche-Hongrie et la Serbie, mais il était évident que l'Entente ne pouvait admettre un agrandissement de la puissance de l'Autriche-Hongrie dans les Balkans. Et son opposition, c'était la guerre.

Orientale avant d'avoir achevé la poursuite. Faisant un grand détour, il les transporta par chemin de fer jusque dans la région de Kreuzburg-Cracovie. Partant de là, il dégagea les Autrichiens par une habile diversion. Ce fut peut-être l'opération la plus géniale de toute la guerre (1).

Et ce chef-d'œuvre, Hindenburg et les services du chemin de fer l'accomplirent en si peu de temps que, dès le 28 septembre, l'offensive put être engagée sur Ivangorod et Varsovie. Naturellement on eut à surmonter là de tout autres obstacles que si l'attaque avait commencé dès le mois d'août.

Mais puisqu'il était impossible à nos alliés de gagner les Russes de vitesse, il eût été approprié de concentrer le gros des forces austro-hongroises, par exemple entre Przemysl et Lemberg, pour faire front selon les circonstances vers Brody-Tarnopol ou sur la ligne de la Vistule et du Bug, et battre d'abord l'un des adversaires, puis l'autre, comme le fit Hindenburg en Prusse-Orientale. Les nombreux échecs subis par nos alliés dans cette guerre sont dus pour la plus grande part aux fautes du début.

Voilà pour l'offensive en Pologne méridionale. Elle eut lieu sur le point qu'il fallait, bien qu'elle ne fût pas exécutée avec la rapidité qui eût garanti son succès. Mais on ne fit rien ou presque rien, pour parer à une

(1) J'exprimai déjà cette opinion dans le 2e volume de ma « *Lutte des Peuples* », p. 269, Aarau 1918 (Le fascicule en question parut fin 1916). Dans ses « *Souvenirs de guerre* », (2 vol. in-8°, l'ouvrage complet, 40 fr. Payot, Paris), Ludendorff confirme le jugement ci-dessus.

attaque éventuelle partant du triangle des forteresses russes Luck-Rovno-Dubno et dirigée sur Lemberg. Au contraire on commit la faute de dégarnir à peu près la Galicie orientale et d'entreprendre à la place une attaque sans aucune chance de succès contre la Serbie.

L'État-major austro-hongrois avoue franchement (1) que deux cinquièmes de l'ensemble des forces furent lancées sur la Serbie, et trois cinquièmes seulement contre le puissant Moscovite. Non, on aurait dû appliquer les cinq sixièmes à la Russie, contre un sixième seulement à la petite Serbie ; trois sixièmes, soit la moitié des forces totales, devaient être consacrés à l'offensive en Pologne méridionale et deux sixièmes, ou un tiers, à l'action défensive en Galicie orientale. De toute façon, un sixième devait suffire pour repousser les attaques éventuelles des Serbes, même au risque de voir occuper, pour quelque temps, une portion du territoire hongrois et bosniaque.

Et quelle fut la conséquence des absurdes plans de concentration ?

Quand on apprit la marche des colonnes russes sur Lemberg, il fallut interrompre les opérations contre la Serbie, elles-mêmes déjà menées beaucoup trop lentement, et transporter au plus vite dans le nord une partie de l'armée. En Serbie on cria victoire, et les corps autrichiens envoyés dans le nord arrivèrent juste à temps pour être englobés dans la débâcle de Lemberg. Et, le premier échec en Serbie ne suffisant pas, l'État-major autrichien fit entreprendre, le 8 septembre 1914,

(1) Dans les rapports de guerre de Streffleur.

une nouvelle offensive contre l'adversaire du sud, quelques jours avant que les canons russes commençassent à tonner devant Przemysl. Et de nouveau les bataillons austro-hongrois furent rejetés avec pertes au-delà de la Save et de la Drina.

Au commencement de septembre la situation matérielle et morale des armées austro-hongroises était tout simplement désespérée. Une intervention directe de troupes allemandes sur le front de nos alliés était absolument nécessaire.

III

Par ce qui précède, nous avons vu quelles conséquences peut avoir un plan de campagne mal établi et comment fut sanctionnée la malheureuse stratégie des deux cinquièmes et des trois cinquièmes appliquée par nos alliés.

Transportons-nous maintenant sur le théâtre des opérations allemandes, du côté de la Russie, et examinons les mesures que l'État-major allemand eût dû prendre dans l'éventualité d'une guerre.

Afin de mieux comprendre ces mesures, il nous faut d'abord jeter un regard sur une carte d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie.

Nous y trouvons, vers l'est, une énorme étendue de pays qui s'enfonce profondément comme un coin dans le territoire allemand et autrichien : c'est la Pologne russe qui, sur une carte générale de la Russie, ne représente qu'une petite annexe de ce colosse.

On peut donc reconnaître du premier coup d'œil que, dans un choc entre la Russie et les Empires centraux,

la province de Prusse-Orientale, étroite bande de terrain bordée au nord par la mer, était immédiatement exposée à une invasion russe.

Si l'attaque se produisait simultanément du sud et de l'est par de grandes masses, les lacs de Masurie eux-mêmes, avec leurs fortifications, ne représentaient plus un sérieux obstacle, parce qu'ils pouvaient facilement être tournés des deux côtés.

Ce n'est que sous les murs de Königsberg et sur la ligne de la Vistule, défendue par les citadelles de Thorn, Kulm, Graudenz, Marienburg, Dantzig et par de nombreux forts, que devait se briser l'assaut ennemi.

Si les Russes parvenaient à déboucher de Varsovie et de Ivangorod avec des forces considérables, et à pousser, en direction du sud-ouest, sur la ligne Breslau-Cracovie, l'Autriche-Hongrie se trouvait mieux protégée par la ligne de la Vistule que les provinces de Silésie et de Posnanie.

Mais on devait écarter l'hypothèse que le commandement russe commettrait l'erreur d'attaquer au centre, avant d'avoir battu les deux ailes ennemies. Il risquait en effet de voir son propre dispositif enveloppé par les deux ailes.

C'est seulement lorsqu'ils tiendraient solidement la Prusse-Orientale et la Prusse-Occidentale, jusqu'à la Vistule et la Galicie du nord, que les Russes pourraient entreprendre avec chances de succès une attaque à travers la Pologne dans la direction générale de Breslau.

Malgré les avantages du début, tant en Prusse-

Orientale qu'en Galicie, l'attaque entreprise simultanément par les Russes contre ces provinces devait être la source de tous leurs échecs ultérieurs. La Russie commit la faute grave d'entreprendre en même temps des offensives de grande envergure sur des théâtres d'opérations très éloignés l'un de l'autre ; en cas d'échec sur un front et de victoire sur l'autre, il lui était en effet impossible de déplacer ses troupes avec une rapidité suffisante. Certes, les Russes réussirent à conquérir une grande partie de la Galicie, et même à prendre possession d'un gros morceau de la Prusse-Orientale. Assurément aussi, cette dernière opération eut-elle pour effet de décider l'État-major allemand à diriger au plus vite des renforts de l'ouest vers l'est menacé, avant qu'un résultat décisif eût été obtenu en France ; mais la puissante Russie dut, à son tour, expier plus tard, par de cruels revers, la faute d'avoir entrepris simultanément deux grandes offensives.

Le commandement russe savait que, en cas de conflit avec l'Entente, l'Allemagne jetterait sur le front occidental toutes les forces dont elle pourrait disposer, et qu'elle ne laisserait en Prusse-Orientale que quelques corps d'armée. Par suite, la Russie aurait pu être tout à fait rassurée tant du côté de la Prusse-Orientale que du côté de la Posnanie et de la Silésie, car toutes les troupes allemandes qui se trouvaient dans l'est — sauf le corps de landwehr Woyrsch — n'avaient qu'un rôle purement défensif. Les Russes eussent-ils même craint une offensive allemande, que quelques corps d'armée auraient suffi pour tenir pendant des mois la ligne du Niémen, de la Bobr et de la Narew, même

contre des forces supérieures ; plus tard, l'arrivée des troupes des gouvernements éloignés de l'Empire aurait permis au commandement d'entamer une grosse offensive sur la Prusse-Orientale.

L'État-major russe pouvait donc se jeter avec 25 à 30 corps d'armée sur l'Autriche-Hongrie pour porter à la monarchie danubienne un coup tellement sensible que, dès le milieu de septembre, la route de Budapest, Vienne et Breslau aurait été ouverte !

Heureusement pour les empires centraux, l'État-major décida d'attaquer simultanément en Prusse-Orientale (1) et en Galicie.

Dans tous les cas, les masses que la Russie lançait contre les Etats centraux étaient si puissantes que les généraux allemands durent faire preuve pour les écraser de talents hors de pair.

Contre la Prusse-Orientale seule furent engagées les armées de Vilna et de la Narew, ainsi que l'armée de réserve de Grodno.

La première de ces armées, sous les ordres du général Rennenkampf, se composait de quatre corps actifs, deux brigades de chasseurs, dix divisions de réserve et deux divisions de cavalerie. Sa mission était de se porter de l'est à l'ouest dans la direction générale Insterburg-Königsberg.

Une seconde armée, sous le général Samsonoff, forte de cinq corps d'armée et de trois divisions de cavalerie, se tenait prête, sur les bords de la Narew, à faire irruption en Prusse-Orientale dans la direction d'Al-

(1) Surtout à cause des conventions avec la France et pour immobiliser le plus possible de troupes allemandes.

lenstein. Enfin, près de Grodno, se rassemblait encore une armée de réserve qui, le cas échéant, devait appuyer l'une ou l'autre armée.

Les Russes étaient presque trois fois supérieurs en nombre aux Allemands.

Primitivement, nous l'avons dit, l'État-major allemand avait l'intention de ne faire à l'est qu'une guerre défensive. Dans cette intention un petit nombre de corps d'armée devaient essayer de s'opposer aussi longtemps que possible à la marche en avant des Russes, sans s'engager dans aucune grande bataille.

On ne devait s'arrêter que sur la Vistule et opposer alors à l'ennemi la plus vigoureuse résistance, qui serait d'ailleurs facilitée par l'excellent obstacle naturel qu'offrait le fleuve et par les puissantes forteresses qui le commandaient. On n'y rencontrait pas moins de cinq places fortes et onze forts isolés.

Le défenseur de la Prusse-Orientale, le colonel-général von Prittwitz und Gaffron, avait à sa disposition des forces assez importantes. La 8e armée se composait des 1er, XVIIe et XXe corps, du 1er corps de réserve, de la 3e division de réserve, de la 5e division d'ersatz, des 6e et 70e brigades de landwehr, de la 1re division de cavalerie et de la division de landwehr von der Goltz (1). A ces forces s'ajoutaient les garnisons des places fortes. Dans la main d'un chef actif, énergique et conscient du but à atteindre, cette armée était loin d'être négligeable. Sans doute, il ne faut pas oublier qu'elle avait à défendre un front étendu sur lequel le gouvernement

(1) Celle-ci venait de Schleswig-Holstein, où l'on avait craint un débarquement des Anglais.

allemand ne s'attendait pas à une attaque sérieuse des Russes avant le milieu de septembre. En fait, l'avance russe commença dès le 17 août, un jour plus tôt que notre offensive dans l'ouest.

Dès les premiers jours d'août, les Russes déployèrent une activité considérable. Le 14, des escadrons de hardis cavaliers se risquèrent jusqu'à la forteresse de Boyen, mais durent bientôt se retirer. Le 17, le gros de l'armée Rennenkampf commença à franchir la frontière de la Prusse-Orientale. Les troupes allemandes de couverture reculèrent lentement. Le 20 août, une rencontre sérieuse eut lieu près de Gumbinnen, Vers le soir, la trop grande supériorité des forces ennemies força de rompre le combat. Mais il est remarquable que les Allemands enlevèrent à leur adversaire 8.000 prisonniers tandis que le communiqué russe ne put enregistrer que la prise de quelques canons.

Les corps d'armée allemands se retirèrent vers l'ouest et les Russes ne suivirent que lentement et avec précaution. Ils n'entrèrent que le 23 août à Angerburg et le jour suivant à Insterburg.

Ni au grand quartier général autrichien, ni à celui des Allemands, on ne s'était attendu aux rapides offensives russes. Aussi fallut-il prendre immédiatement des mesures efficaces pour y parer. Nous savons ce qui s'était passé au sud, nous allons voir quelles dispositions furent prises dans le nord.

Quand le maréchal comte von Schlieffen, qui ne devait pas voir la réalisation de ses projets, établit un plan de campagne pour la Prusse-Orientale, il comptait sur une offensive possible des Russes dès les débuts de

la guerre. Peu à peu l'on s'écarta de cette manière de voir, et au commencement de 1914 on se serait moqué de celui qui aurait prédit que, 15 jours après la déclaration de guerre, les Russes franchiraient la frontière allemande. On n'avait pris aucune mesure pour évacuer méthodiquement le pays (1), et l'on commit une faute, à la nouvelle de l'approche de l'armée Rennenkampf, de se mettre sérieusement sur la défensive ; ce qui suit le prouve.

En effet l'attaque de la Prusse-Orientale, par le sud, était la plus indiquée. Par elle on isolait la partie est de la province. Les Austro-Hongrois n'avaient-ils pas employé la même tactique en pénétrant en Pologne, à l'est de la Vistule, dans le but de couper, du reste du pays, la partie située à l'est du fleuve.

Une attaque frontale des Russes sur la Prusse-Orientale ne devait donc être, à tout prendre, qu'une opération secondaire.

Comme la première offensive russe partait en direction générale de Kœnigsberg-Insterburg, on devait admettre logiquement qu'une attaque de flanc était également prévue. Seules, des raisons inconnues avaient pu la retarder.

C'est pourquoi, dès l'annonce de l'approche de Rennenkampf, — les Allemands durent être fixés le 17 à ce sujet, — la situation commandait de faire le vide dans la partie est de la province.

(1) Cela ressort du fait que l'on perdit 135.000 chevaux, 250.000 bêtes à cornes, 200.000 porcs, 50.000 moutons et d'innombrables volailles. On ne sauva du territoire abandonné que 36.000 chevaux et 80.000 bêtes à cornes.

Or, il n'en fut rien. On accepta la bataille dans la région de Gumbinnen bien que le commandement de la 8e armée ne dût assurément pas compter sur une issue favorable.

Les journées que passa le Grand quartier général allemand, vers le 20 août 1914, sont parmi les plus critiques de toute la guerre. Le 17 août, commença l'offensive russe, tout à fait inattendue, dans la direction Insterburg-Kœnigsberg ; le 18 août, se déclencha la marche en avant allemande dans l'ouest. Le même jour on apprit, par le Grand quartier général austro-hongrois, que de grandes masses ennemies se mettaient en mouvement sur Lemberg, et le 20 août on annonça que du sud aussi des corps d'armée russes avançaient sur la Prusse-Orientale. Le même jour, parvint au Grand quartier général la nouvelle que la bataille s'était allumée à Gumbinnen, et le lendemain on apprit qu'une autre armée russe marchait sur Allenstein.

Le chef d'État-major général, von Moltke, était évidemment au courant des plans austro-hongrois de concentration. Sans doute on savait, au grand quartier général de Coblence, que l'offensive de Dankl et d'Auffenberg faisait des progrès lents, mais sensibles et que, sur le théâtre serbe de la guerre, Sabac (Chabatz) était pris ; mais on n'ignorait pas non plus que rien n'était prêt pour parer le coup dirigé contre Lemberg.

Il semble qu'au Grand quartier général on ne se soit nullement attendu à ces nouvelles venant de l'Est. L'Empereur, qui tenait beaucoup à sa belle province de Prusse-Orientale et qui était assailli de demandes de secours, craignait d'exposer le pays à une invasion

russe. Il se montra, dans ces jours critiques, plus roi de Prusse qu'empereur d'Allemagne. Moltke était déjà très fatigué et n'était nullement doué de l'énergie que réclamait son importante situation ; ce n'était pas le grand capitaine capable d'embrasser tout de suite clairement la situation. Il n'osa pas jouer son va-tout sur une seule carte, comme le fit par exemple Bonaparte dans les journées d'août 1796 à Castiglione ; il ne prit que des demi-mesures. Elles consistèrent à décider, avant que la victoire fût remportée à l'ouest, d'engager à l'est des batailles offensives et même d'y envoyer des renforts de l'ouest. A cet effet, un changement de commandement dans l'est était absolument nécessaire. Le 21 août, on prit la résolution de donner à Hindenburg, qui avait toujours préconisé une guerre offensive contre les Russes, le commandement exercé jusque là par Prittwitz und Gaffron. Il semble que le général de cavalerie Mackensen, commandant le XVIIe Corps, ait été pour beaucoup dans le rappel de ce dernier commandant d'armée.

Le général Ludendorff, ancien chef du bureau des opérations au grand état-major, et qui, comme quartier-maître de la 2e armée, avait pris part à l'assaut de Liège, avant même que son armée ne fut mise en marche, fut nommé chef d'état-major de la 8e armée.

Plus nous devons saluer avec joie l'accession de ces deux hommes à des postes aussi éminents, moins nous devons oublier qu'une juste part, dans les lauriers qu'ils récoltèrent, revient aux chefs des armées qui marchèrent contre la France. Si, finalement, l'offensive échoua, ce fut grâce aux deux corps d'armée et à la division de

cavalerie enlevés au front ouest pour être envoyés sur le front est.

Et ce sont ces troupes précisément qui auraient transformé en victoire la défaite de la Marne !

Ludendorff dit dans ses *Souvenirs de Guerre* que nous n'aurions pas pu tenir la ligne de la Vistule. C'est trop parler *pro domo*. Les Russes n'auraient pas paru sur la Vistule avant le début de septembre, et encore seulement avec des forces qui eussent pu facilement être tenues en échec par notre 8e armée. Ils auraient été incapables d'amener de l'artillerie lourde sur les lieux avant la fin de septembre. L'armée Rennenkampf non plus n'y serait sûrement pas parvenue plus tôt, sans compter qu'une grande partie de l'armée du Niémen devait être employée au siège de Königsberg. En prenant des mesures quelque peu habiles, on pouvait, avec les troupes dont on disposait, tenir la ligne de la Vistule jusque bien au-delà du mois de septembre.

Cette hypothèse n'était à envisager qu'au cas où du côté allemand on n'eût engagé en avant de la Vistule aucune grande bataille. Or, Hindenburg et Ludendorff acceptèrent la lutte près de Tannenberg *avec les seules troupes qui se trouvaient en Prusse-Orientale*, et ils remportèrent la victoire ! L'armée de Samsonoff fut à peu près détruite, et la 8e armée n'était plus menacée que par Rennenkampf qui, après la défaite de son collègue, n'eût sans doute pas osé attaquer Hindenburg. Il n'y avait donc provisoirement aucune nécessité de reculer jusqu'à la Vistule, ni par suite d'envoyer de renforts de l'ouest à l'est ; on aurait dû, tout au moins, après l'issue victorieuse de la bataille de Tannen-

berg, donner contre-ordre et arrêter ces transports.

La bataille de la Marne fut livrée entre le 6 et le 10 septembre. Si le corps de réserve de la garde et le XIe corps d'armée ainsi que la division de cavalerie saxonne n'avaient pas été enlevés à l'aile d'attaque, la bataille aurait dû se décider à notre avantage ; sans aucun doute, le colonel-général von Hausen aurait réussi, avec la 3e armée (1), à rompre le centre français *comme le reconnaissent les rapports de l'adversaire lui-même*. Immédiatement après la bataille on aurait pu retirer deux corps d'armée et les envoyer sur la Vistule et en diriger quatre autres — deux de la 5e et deux de la 6e armée — vers le sud-est pour soutenir nos alliés. Sans doute, Ludendorff déclare que nous n'étions pas en situation de secourir immédiatement nos alliés. Cela aussi est discutable. Notre offensive, pour les soulager, commença, on le sait, le 28 septembre, d'abord dans la direction Kreuzburg-Cracovie. Les quatre corps que l'on devait emprunter à notre aile gauche pouvaient traverser l'Allemagne et se trouver également vers cette date prêts à l'offensive en Silésie méridionale. Or, il y avait une grande différence entre remporter une victoire en France ou y subir une défaite. Si la France avait été abattue, les Russes se seraient comportés autrement ; car, outre les quatre corps d'armée mentionnés plus haut, les corps de réserve numéros XXII, XXIII, XXIV, XXVI, et XXVII (2),

(1) Le XIe C. A. avait été enlevé à cette armée.

(2) A partir du 19 octobre eut lieu le transport vers l'ouest des cinq corps de réserve. Bientôt après on y envoya aussi la 6e division de réserve bavaroise.

formés seulement pendant la guerre, auraient été très rapidement prêts à être expédiés. Le XXVe corps de réserve fut envoyé au commencement d'octobre en Prusse-Orientale.

Les événements en Prusse-Orientale, pendant les mois d'août et de septembre 1914, sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les retracer ici en détail. Hindenburg et son chef d'État-major-général Ludendorff prirent aussitôt les mesures les plus appropriées pour attaquer et battre définitivement l'adversaire le plus proche, donc le plus important. Ensuite, après l'arrivée des renforts considérables prélevés sur l'armée de l'ouest, Hindenburg se jeta sur la seconde armée d'invasion, celle de Rennenkampf, et la battit également. La première armée russe avait pu être presque anéantie ; l'armée du Niémen réussit au contraire à se soustraire à l'encerclement ; elle n'en perdit pas moins, elle aussi, un nombre considérable de prisonniers. Enfin, on ne doit pas omettre que la différence des forces dans ces batailles n'était pas aussi grande qu'on l'admet généralement. Malgré cela, la campagne d'automne de Hindenburg et Ludendorff en 1914 est une des entreprises les plus habiles et les plus heureuses de cette prodigieuse lutte des peuples.

IV

Dès le début de la conflagration, les dirigeants allemands durent se poser la question de savoir comment se comporterait la Belgique.

Si mal informée que fût notre diplomatie sur l'atti-

tude des grandes puissances à l'égard de l'Allemagne, notre gouvernement avait pourtant eu la perspicacité de reconnaître qu'on ne pouvait aucunement se fier à la Belgique.

Les documents trouvés à Bruxelles lors de l'occupation allemande — les papiers les plus importants et les plus compromettants furent mis en sûreté à temps par les autorités — montrent suffisamment combien les Allemands eurent raison de demander pour leurs troupes le libre passage à travers la Belgique afin d'empêcher l'armée belge de nous tomber dans le dos dès que nous aurions envahi la France.

Cette exigence était pour l'Allemagne une nécessité militaire et politique, peut-être aussi économique, mais la violation du territoire belge mettait entre les mains de nos adversaires un excellent moyen de propagande contre nous autres « barbares ». Aussi, pour des raisons d'ordre moral, eût-il été préférable d'éviter la violation de la neutralité belge, car ce manque de respect des conventions internationales et de la morale publique devait soulever finalement le monde entier contre nous.

L'État-major allemand décida de se ruer au plus vite sur la France avec le gros de ses forces. Le choc devait se produire avec une telle violence que l'adversaire en fût nécessairement abattu et écrasé en quelques semaines.

Encore ne fallait-il pas diriger l'attaque contre *tout* le front occidental avec des forces également réparties.

L'État-major allemand avait donc résolu de se tenir sur la défensive entre la frontière suisse et le Donon.

Entre cet important sommet des Vosges et Verdun, les circonstances décideraient s'il y avait lieu de passer de la défensive à l'offensive : les troupes, postées dans cette région, avaient pour principale mission de fixer l'ennemi qui leur faisait face. Mais c'était entre Thionville et Aix-la-Chapelle qu'on avait l'intention de concentrer la masse la plus importante des troupes dont on disposait sur le front ouest. De là, on ferait irruption à travers le Luxembourg et la Belgique. On chercherait ensuite, avec des troupes de deuxième ligne, à prolonger de plus en plus l'aile droite jusqu'à la mer.

Par cette conversion de notre droite, qui était une idée de génie, on espérait décrire la grande courbe qui, par Bruxelles, Valenciennes, Douai, Amiens, conduit sur Paris, rejeter les masses franco-anglaises par-delà la Meuse, l'Aisne, la Marne et la Seine, pour les déborder éventuellement au sud de Fontainebleau, et, par suite, prendre d'enfilade toute la ligne de bataille ennemie. D'autres éléments de l'armée, surtout des corps de réserve et de landwehr, devaient ensuite pousser entre Dunkerque et Calais jusqu'à la côte, pour empêcher des débarquements ultérieurs de troupes anglaises. Selon toute prévision humaine, ce plan aurait pu être réalisé à la fin de septembre 1914. Un grand nombre de corps d'armée seraient alors devenus disponibles contre la Russie.

Exécuté avec logique, ce plan devait réussir. Mais l'État-major allemand commit tant de fautes, que tout le savant édifice s'écroula dans les journées de la bataille de la Marne.

Le père spirituel du plan de campagne allemand, c'est l'ancien chef d'état-major général comte von Schlieffen. Le vieux Moltke avait déjà conçu un plan analogue pour une guerre contre la France, mais qui supposait, il est vrai, le concours de la Belgique et de la Hollande. En 1870, il en suivit un autre.

Moltke le jeune ne possédait pas les qualités qu'exige d'un général en chef la conduite de la guerre moderne. Le destin ne voulut pas que le neveu égalât l'oncle, comme il ne permit pas que Napoléon Ier eût, dans son neveu, un successeur allant de pair avec lui. Ou bien voulut-il simplement se montrer capricieux. En comparant 1806 avec 1870, et 1870 avec 1914, on serait tenté de le croire..

Du côté de nos adversaires on a cherché, quand la guerre éclata, à répandre la légende que l'invasion de la Belgique avait complètement surpris les puissances intéressées.

Rien n'est moins exact; on n'a répandu ce bruit que pour faire retomber sur les Allemands l'unique responsabilité de la guerre.

Tous les hommes de métier s'attendaient à cette invasion; le dispositif même de l'armée française prouve qu'on prévoyait une attaque allemande de ce côté. On admettait, il est vrai, que les Allemands, tournant les fortifications de la Meuse, traverseraient la Belgique du sud, mais on ne pensait pas à une marche de l'envergure de celle qu'exécutèrent les 1re et 2e armées allemandes.

Si ingénieux que fût le plan de guerre allemand, si magistralement qu'il fût élaboré, l'exécution n'en ren-

contra pas moins d'énormes difficultés. Tout succès est la résultante d'un enchaînement d'épisodes, mais il suffit qu'un anneau se brise pour rompre la continuité de la chaîne, même si tous les autres tiennent.

L'État-major devait évidemment envisager l'éventualité où le plan d'invasion de la France ne réussirait pas d'emblée, et où, en cours d'exécution, il faudrait modifier bien des choses. En effet, l'aile gauche allemande (5e et 6e armées), avait la mission déjà très lourde de retenir le gros des troupes françaises établies sur les positions extrêmement fortes de Nancy, Toul, Verdun et des autres forteresses de la Meuse ; les buts fixés au centre (3e et 4e armées) et à l'aile droite (1re et 2e armées) confinaient nettement au prodigieux. Les armées du centre et l'aile droite ne devaient pas seulement briser la résistance des Belges et celle de leurs forteresses (1), mais encore effectuer, par les plus étouffantes journées du mois d'août, une marche tout à fait extraordinaire avant d'entamer la lutte avec l'adversaire qui probablement se tiendrait sur de bonnes positions, choisies à l'avance, et où il disposerait de bonnes communications avec l'arrière.

(1) L'État-major allemand comptait sur une chute assez rapide des forts de Liège et sur une moindre résistance de la part de l'armée belge. La ville fut, on le sait, prise par des troupes qui précédaient les armées d'invasion. Si, comme on l'espérait, on s'emparait par surprise de la place et des forts, les routes, voies ferrées, etc... demeuraient intactes et l'avance de la 2e armée ne rencontrait pas d'obstacles. De plus les troupes, devenues disponibles devant Liège, pouvaient se porter sur Namur. C'était assurément une entreprise hasardeuse, mais à la guerre tout n'est parfois qu'affaire de hardiesse et de décision.

A tout cela s'ajoutait une situation inquiétante dans l'est. Les quelques corps d'armée de Prusse-Orientale et Occidentale réussiraient-ils à arrêter une offensive éventuelle des Russes, si ces derniers la déclanchaient au mois d'août ?

Et chose encore plus importante : l'armée austro-hongroise serait-elle en état de porter la guerre en pays ennemi et pourrait-elle empêcher la concentration de puissantes armées russes en Pologne méridionale et en Volhynie ?

Bien que la grande avance des Allemands jusqu'à la Marne n'ait pas procuré le succès décisif escompté et n'ait pas terminé *d'un seul* coup la guerre contre la France par la destruction de l'armée de campagne ennemie, on la comptera toujours parmi les entreprises militaires les plus grandes, les plus hardies et les plus géniales de tous les temps. L'échec ne doit pas être attribué à ce que le plan ait été mal combiné, encore moins à ce que les armées allemandes aient été battues par les Français et les Anglais, mais à de tout autres motifs que je vais indiquer en détail.

Le chef d'État-major général allemand, colonel-général von Moltke, qui depuis 1906 occupait ce poste important, avait, en août 1914, concentré contre la France et la Belgique sept armées (1) numérotées du nord au sud.

La 1re armée, la plus nombreuse, était placée sous les ordres du colonel-général von Kluck, ancien inspec-

(1) L'ordre de bataille de l'armée est donné dans l'appendice de l'Introduction.

teur général de la 8e inspection d'armée. Elle se réunit dans les environs d'Aix-la-Chapelle et commença, comme d'ailleurs les autres armées, sa marche en avant le 18 août. Deux corps de l'armée Kluck ne prirent point part aux batailles d'août contre le corps expéditionnaire anglais et quelques divisions françaises, parce qu'ils avaient été dirigés sur Anvers.

Le colonel-général von Kluck, après le passage de la Meuse, s'avança entre la frontière hollandaise et Liège, en décrivant un grand arc de cercle, par Bruxelles et Mons sur Valenciennes, pour pousser ensuite sur Paris. Son armée avait la plus longue marche à fournir, et c'est à elle que devait être dévolue une des tâches les plus importantes.

Après de violents combats sur la Geete, Kluck était entré le 20 août dans la capitale belge, mais l'avait évacuée dès le lendemain. Il se dirigeait à marches forcées vers le sud-ouest. Dans sa course, il se heurta le 23 août à l'armée anglaise du maréchal sir John French qui n'avait terminé sa concentration que peu de temps auparavant et attendait les Allemands entre Condé, Mons et Binche. Dans des combats violents et meurtriers, Kluck culbuta les Anglais à Mons, Valenciennes, Le Cateau et Cambrai, et les contraignit à une retraite frisant la débâcle, et qui ne s'arrêta, sans gloire, que le 3 septembre derrière la Marne. Toujours sur les talons des Anglais, le général en chef allemand entra, dès le 31 août, à Compiègne. Ses hardies et infatigables avant-gardes poussèrent même le 3 septembre jusque dans la région de Pontoise, à quelques kilomètres au nord-ouest de Paris ! French ramenait son armée, très

maltraitée et qui avait perdu au moins 20.000 hommes de son effectif, jusqu'au-delà de la Seine pour l'y réorganiser.

Cette marche du colonel-général von Kluck constituait une opération stratégique extrêmement brillante. Elle aurait été beaucoup plus appréciée si les événements ultérieurs n'avaient ravi au général une partie de ses lauriers.

La 2e armée était commandée par le colonel-général von Bülow, ancien inspecteur-général de la 3e inspection d'armée.

Bülow avait été autrefois désigné comme successeur du chef d'état-major général comte von Schlieffen ; mais il y avait une trop grande mésintelligence entre les deux généraux. C'est pourquoi Moltke fut nommé à sa place. Néanmoins Bülow passait pour un excellent conducteur de troupes, et c'est pour cette raison, sans doute, que l'on mit, à partir du 17 août au soir, la 1re armée sous ses ordres ; pourtant ce commandement ne fut pas exactement délimité. Comme le Grand quartier général se trouvait à Coblence, il eût été opportun de placer les quatre armées d'aile sous les ordres d'*un seul* général qui, sur le front, aurait pu embrasser d'un coup d'œil la situation bien mieux que ne pouvait le faire le commandement suprême de son quartier général trop éloigné.

La 2e armée se concentra au sud d'Aix-la-Chapelle, et, en étroite liaison avec la 1re armée, entreprit la marche en avant vers l'ouest. Elle franchit la Meuse dans le voisinage de Liège et se dirigea au nord de ce fleuve sur Namur et Maubeuge. Quelques brigades de

l'armée Bülow avaient participé à l'attaque sur Liège et s'étaient brillamment acquittées de cette tâche avec des éléments de la 1re armée. En revanche il incombait au corps de réserve de la garde, qui appartenait à la 2e armée, et au XIe corps de la 3e armée — tous deux sous les ordres du général d'artillerie von Gallwitz — d'assiéger Namur.

Le 21 août, Bülow se heurta dans les environs de Charleroi au général Lanrezac, qui avait pris position dans cette contrée avec l'aile gauche de sa 5e armée; il le rejeta, après plusieurs journées de combats, sur la place forte de Maubeuge.

Le 27 août, le général allemand se présenta devant Maubeuge, ne se préoccupa pas d'en faire le siège et contourna la place hors de la portée des canons de la forteresse (1). Il en confia l'investissement à un corps de réserve, le VIIe, et se mit avec le reste de ses troupes à la poursuite de l'armée française battue. Lanrezac se retirait en combattant sans cesse. Par l'habileté avec laquelle il conduisit sa retraite, il contribua beaucoup à empêcher la destruction de l'armée anglaise qui était sur sa gauche. Il réussit même, le 29 août,

(1) Le 7 septembre la forteresse de Maubeuge capitula, et la garnison qui, d'après les communiqués allemands, comptait 40.000 hommes, déposa les armes. Le corps de réserve resta devant la forteresse jusqu'à sa reddition. Puis il se mit en route pour Anvers. Le roi des Belges en effet exécutait une sortie au moment même où commençait la grande bataille de la Marne. Après l'issue malheureuse de la bataille, ce corps fut rappelé et n'arriva que le 14 septembre sur l'Aisne, pour prendre part à de nouveaux combats. Son absence se fit beaucoup sentir dans les journées du 6 au 10 septembre.

près de Guise, à tenter une offensive sur l'Oise, mais il fut bientôt entraîné dans la retraite générale des armées françaises. A la bataille de deux jours, qui se livra les 29 et 30 août 1914, que nous appelons bataille de Saint-Quentin et dont le combat de Guise ne constitua qu'un épisode, Lanrezac fut finalement battu et repoussé de façon décisive. Ce fut un des motifs principaux pour lesquels Joffre, le 1er septembre, ordonna la retraite générale.

Le 4 septembre, l'aile gauche de la 2e armée allemande atteignit Epernay, et le 6, toute la 2e armée — sauf les deux corps de réserve qu'elle avait cédés — était arrivée entre Epernay et Morains-le-Pont.

La concentration de la 3e armée du colonel-général baron von Hausen, ancien Ministre de la guerre saxon, se fit dans la région de Prüm. Hausen traversa la province de Namur, au sud de la Meuse, et, après avoir cédé le XIe corps à la 2e armée, se heurta, près de Dinant, avec ses trois corps, à une vigoureuse résistance française.

Le 22 et le 23 août, il réussit à traverser la Meuse, à battre les éléments de la 5e armée française qui étaient en face de lui, et à les forcer à une retraite rapide. Là-dessus, la 3e armée ne marcha plus vers l'ouest, mais s'infléchit vers le sud-ouest et, par Rocroy, Signy-l'Abbaye et Rethel, se dirigea sur Châlons-sur-Marne. L'intervention de la 3e armée exposait les armées françaises au grand danger d'être disloquées. Malheureusement le très important Ier corps de cavalerie en avait été distrait, de même que le XIe corps, cédé temporairement à la 2e armée et qui, venant de Namur,

avait été arrêté le 26 août (près de Florennes) pour être transporté sur le front oriental. En outre, la 3e armée, sur l'ordre du grand État-major, dut contourner Givet, au lieu d'essayer simplement d'emporter de vive force la petite place dont la garnison comptait à peine 3.000 hommes. Bien plus, la 24e division de réserve fut désignée pour faire le siège en règle de cette insignifiante forteresse que le gros de la 3e armée avait déjà tournée à grande distance. Après un bombardement qui dura à peine deux jours et demi, Givet capitula le 31 août.

La division ne put rejoindre l'armée que le 5 septembre (1). Le même jour, la 3e armée, qui ne comptait plus que 2 corps 1/2, atteignait la rive sud de la Marne, après avoir refoulé, toujours en combattant, les arrière-gardes françaises. Le 5 septembre, à la veille de grands événements, les divisions de la 3e armée avaient atteint leur position la plus méridionale, entre Corroy et Vitry-le-François.

La 4e armée était sous les ordres du duc Albert de Wurtemberg, ancien inspecteur général de la 6e inspection d'armée. Après son rassemblement dans la région au nord-ouest de Trèves, elle marcha à travers le Luxembourg belge et rencontra le 22 août, près de Neufchâteau et sur la Semoy, la 4e armée française du général de Langle de Cary, qui lui était supérieure en nombre. Le duc Albert repoussa son adversaire le 23 et les jours suivants et se dirigea, en poursuivant les Français en retraite, vers Sedan, Vouziers et Sainte-Mene-

(1) A Witry-les-Reims.

hould. Pendant la marche en avant, des détachements de la 4e armée assiégèrent le fort des Ayvelles, au sud-est de Mézières ; il tomba entre les mains du vainqueur après deux jours de bombardement qui en firent un monceau de décombres. Au commencement de la bataille de la Marne, cette armée allemande avait gagné à peu près la ligne entre Vitry-le-François et Saint-Dizier.

La 5e armée était commandée par le Kronprinz allemand. Sa mission consistait tout d'abord à retenir d'importantes forces ennemies entre Verdun et Toul, puis à assiéger les forteresses de Montmédy, Longwy et Verdun. Les corps d'armée français opposés au Kronprinz appartenaient à la 3e armée et étaient commandés par le général Ruffey, puis, à partir de septembre 1914, par le général Sarrail. Lorsqu'on forma une 9e armée française (Foch), Sarrail dut céder quelques divisions à cette nouvelle armée.

Les opérations du Kronprinz allemand commencèrent le 21 août. La petite place de Longwy fut investie le même jour. Bien que la garnison comptât à peine 3.200 hommes, elle donna assez de mal aux assiégeants. Elle tint jusqu'au 26 août et exalta la force de résistance de l'armée française. Pendant le siège, de violents combats se livrèrent à Virton, Longuyon, Audun-le-Roman sur la Chiers et l'Othain.

Le 25 août seulement, la résistance des Français fut brisée et nos adversaires refluèrent jusqu'aux ouvrages extérieurs de Verdun et au-delà de la Meuse. L'autre petite place, Montmédy, qui avait été également investie au début de l'offensive de l'armée du Kronprinz, ne tomba que le 30 août.

Les 29 et 30 août, la 5e armée avait franchi la Meuse entre Stenay et Sivry, et marché vers le sud. Le front allemand, partant de Revigny, courait par Vaubécourt et Dombasle vers le nord, en faisant un grand cercle autour de la place de Verdun. Il s'infléchissait ensuite vers le sud par Heudicourt jusque dans la région de Pont-à-Mousson.

En liaison — non immédiate il est vrai — avec l'armée du Kronprinz d'Allemagne, la 6e armée du Kronprinz Rupprecht de Bavière avait pour mission de tenir la position entre Metz et les Vosges, et d'empêcher une irruption des Français en Basse-Alsace. En second lieu, le Kronprinz Rupprecht devait prendre la ligne de la Meurthe et écraser les places fortes de la Moselle ; pour le reste, chercher à immobiliser le plus possible de forces ennemies afin de soulager l'aile droite allemande, l'aile de choc.

Le colonel-général von Heeringen, ancien Ministre de la guerre prussien, commandait la 7e armée, la moins forte, qui devait monter la garde en Alsace et interdire aux Français l'entrée de la plaine de Haute-Alsace.

L'attaque ennemie contre l'armée bavaroise se produisit plus tôt qu'on ne l'avait supposé. Dès le 19 août, la forte 2e armée française du général de Curières de Castelnau avait atteint la ligne Delme-Morhange-Dieuze-Sarrebourg-le-Donon ; elle avait donc pénétré profondément en territoire allemand. Après que le Kronprinz Rupprecht de Bavière se fut renforcé avec des éléments de la 7e armée, qui était sous ses ordres, la contre-attaque allemande se déclancha le 20 août. Elle fut couronnée de succès et rejeta les Français au-delà de la fron-

tière. Dès le soir du 21 août, le communiqué de l'État-major allemand annonçait la capture de 10.000 Français et de 50 pièces de campagne. C'était la première victoire allemande sur les Français ; elle renforça, chez le peuple allemand et même dans l'armée, une appréciation partout répandue, mais fausse, de la valeur du soldat français dans le combat. On sait, qu'avant la guerre, on ne considérait pas le Français comme un soldat accompli et ce premier succès allemand contre l'ennemi héréditaire parut confirmer cette opinion erronée.

La 2e armée française avait bien été refoulée (1), pourtant elle n'était pas entièrement battue. L'armée bavaroise réussit à gagner du terrain les jours suivants. Pourtant on n'alla pas plus loin qu'au-delà de la Meurthe.

A partir du 23 août, se déroulèrent de violents combats entre Pont-à-Mousson et Saint-Dié qui continuèrent sans résultat décisif jusqu'au 12 septembre, et que les Français ont appelés la bataille du « Grand Couronné de Nancy ».

L'issue défavorable pour nous des batailles de la Marne eut, sur toutes les armées allemandes de l'ouest, un effet déprimant. La 5e armée allemande desserra le cercle de fer dont elle avait entouré Verdun et ses forts. La 6e armée, elle aussi, recula son front, occupa une nouvelle position dans le voisinage de la frontière et se terra. Il n'y avait cependant aucune nécessité absolue pour les 5e et 6e armées, pas plus que pour la 4e, de participer au mouvement de retraite de l'aile droite.

(1) Dans le texte allemand, on lit 3e armée. N. d. T.

Il semble qu'on ait été alors frappé d'aveuglement. Ce n'est qu'après le premier moment de surprise que ces armées reprirent l'offensive et regagnèrent quelque terrain, sans grande utilité d'ailleurs.

Comme on l'avait bien prévu du côté allemand, une attaque française se produisit aussi sur l'Alsace, avant même que la concentration générale fût achevée. Des détachements de la 1re armée du général Dubail, partis de Belfort, se portèrent en avant et, le 8 août, occupèrent Mulhouse. Les ripostes allemandes ne se firent pas longtemps attendre. Dès le 9 août, les Allemands attaquèrent et se rendirent de nouveau maîtres de la ville manufacturière d'Alsace.

Après l'achèvement de la concentration française, le général Pau, qui était sous les ordres du général Dubail, entreprit une autre pointe sur l'Alsace, et, le 19, les Français réussirent, pour la seconde fois, à s'emparer de Mulhouse. Ce n'est qu'après la plus violente résistance que les troupes allemandes abandonnèrent la ville et d'autres districts de la frontière. Cependant, le 24 août, les Français, qui avaient déjà pris toutes leurs dispositions pour s'installer définitivement à Mulhouse, quittèrent soudainement cette ville.

Ce fut une faute grave de l'état-major allemand d'avoir disputé chèrement aux Français l'entrée en Alsace et d'avoir même essayé de leur reprendre le terrain perdu. Notre commandement, faute d'oser risquer quelque chose pour gagner la partie, nous fit perdre finalement toute la guerre. Pourquoi avoir dépensé pendant la paix d'innombrables millions pour achever Metz, Strasbourg et les ouvrages de fortification du

Haut-Rhin, si nous ne devions pas nous en servir? Joffre était un tout autre homme. Sans les fortifications de la Moselle et de la Meuse, supérieurement défendues par nos adversaires, et que nous attaquâmes vainement, jamais le généralissime français n'eût pu livrer la bataille de la Marne et la gagner!

Nous devions absolument attirer les Français en Alsace après une évacuation méthodique. La première attaque des Français n'était qu'un ballon d'essai. Quand plus tard eut lieu l'offensive française contre l'Alsace, entreprise avec des forces plus importantes, on savait à l'état-major ennemi que les Allemands avaient l'intention de défendre le Reichsland. Mais aucune attaque allemande n'était à craindre dans la direction de Belfort; cela ressortait du fait que, lors de sa seconde offensive sur Mulhouse, le général Pau ne rencontra que des régiments de landwehr : les deux corps d'active et le XIVe corps de réserve de Heeringen avaient été embarqués pour le nord afin d'aller soutenir la 6e armée.

Au moment même où les nouvelles de l'aile gauche française devenaient toujours plus désespérées, Joffre pouvait affaiblir, sans crainte, son aile droite, car il savait qu'aucun péril ne menaçait de ce côté. Quand, le 25 août, nous acclamions la reprise de Mulhouse, nous ne pouvions assurément pas nous douter que nous accueillions avec allégresse l'imminence de notre propre malheur. En effet, les troupes françaises avaient été retirées *volontairement*, pour être transportées dans la région de Paris. C'est en partie à cause d'elles que nous perdîmes la bataille de la Marne!

Quand les Français entrèrent en Alsace, nous aurions dû d'abord détruire les chemins de fer et les ouvrages d'art, puis reculer pas à pas, à l'est jusqu'au Rhin et au nord jusqu'aux forts de Strasbourg. Quel danger y avait-il à laisser les Français pousser des pointes jusque sur la rive droite du Rhin ? Un Joffre même eût donné dans le piège, aurait laissé quelques corps d'armée en Alsace, et peut-être n'aurait pas résisté à la tentation d'assiéger Strasbourg. A Paris, on aurait célébré la reprise de l'Alsace, et le général Pau, conquérant de la province, serait devenu l'homme le plus populaire de France !

Par le raccourcissement du front, les Allemands pouvaient récupérer largement deux corps d'armée pour les envoyer en Prusse-Orientale, si véritablement la nécessité s'en imposait. Mais c'est justement le contraire qui arriva : Joffre prit les renforts nécessaires à son aile gauche là où l'on pouvait se passer d'eux, c'est-à-dire à son aile droite, à l'armée d'Alsace. Quant à Moltke, il préleva les deux corps destinés à la Prusse-Orientale, non pas en Alsace, mais à l'aile droite d'attaque allemande, à l'endroit où ils étaient si indispensables !

V

Les défaites des Français et des Anglais, surtout sur leur aile gauche, avaient été si rudes dans le dernier tiers du mois d'août 1914, qu'il fallait un talent de général en chef de tout premier ordre pour trouver les moyens d'arrêter la marche des Allemands et même

de les forcer à abandonner de nouveau une partie du territoire occupé. L'homme qui osa cela fut le général Joffre. Un chef moins résolu eût peut-être tenté, en appelant toutes les réserves disponibles, de prolonger la lutte sur une ou plusieurs positions. Un succès partiel ainsi obtenu n'aurait cependant eu aucune influence appréciable sur le résultat final. Mais Joffre reconnut aussitôt la nécessité de ne pas s'arrêter à des demi-mesures et trouva aussi les moyens, ainsi que l'appui énergique de ses lieutenants, pour exécuter ses grands desseins.

Nous nous rappelons que l'attaque principale des armées allemandes se déclancha entre le Donon et Valenciennes. Mais les succès des armes allemandes n'avaient pas été partout d'une égale portée. La 6e armée allemande, après les batailles de Lorraine, ne gagna que lentement du terrain, et, sans remporter un succès stratégique, s'usa vainement contre les fortifications des Français entre Saint-Dié et Pont-à-Mousson. La 5e armée allemande avait sans doute réussi à repousser l'adversaire dans des batailles rangées en rase campagne et à gagner du terrain, mais l'avance s'arrêta devant les forts de Verdun et les ouvrages fortifiés de la Meuse situés plus au sud. Seules, les 4e, 3e, 2e et 1re armées, tout particulièrement les deux dernières, s'étaient portées irrésistiblement en avant. Et en outre, elles avaient été presque continuellement en lutte avec l'ennemi par la chaleur la plus accablante.

Le ralentissement de l'avance des 5e et 6e armées déplaça jusque vers Verdun le sommet du grand angle formé par les armées allemandes. Il est regrettable que

ces deux armées n'aient pas pu briser la résistance ennemie, bien que par leur force numérique elles fussent en situation de le faire. Tout au moins auraient-elles dû s'engager à fond avec l'adversaire de telle sorte que celui-ci ne pût pas retirer des troupes du front pour renforcer l'aile gauche française, comme cela eut lieu dans la suite.

Tournons-nous maintenant vers le généralissime français, et essayons de nous mettre dans sa situation lorsqu'à la fin d'août se succédèrent les mauvaises nouvelles.

Joffre vit du premier coup d'œil que le secteur entre Belfort et Verdun, fortement occupé et défendu, pouvait être tenu au moins encore quelques jours ; les rapports que ses subordonnés lui envoyaient de ce côté devaient le rassurer à tous les points de vue. Il pouvait compter que les 1re, 2e et 3e armées françaises réussiraient à arrêter l'attaque des Allemands. Mais comme il importait beaucoup que Verdun et la ligne de la Meuse vers le sud fussent tenues à tout prix, et qu'il fallait pour cela une direction très énergique, il remplaça le général Ruffey, qui commandait à Verdun, par le général Sarrail, plus capable. Maintenant, il pouvait tourner toute son attention vers le centre menacé et vers l'aile gauche. Ici, évidemment, la situation semblait désespérée ! La moitié de l'armée placée à l'ouest et autour de Verdun s'était complètement rabattue vers le sud. Les 4e et 5e armées françaises, fortement éprouvées, avaient fait de même. Encore plus loin à l'ouest, et s'y rattachant au sud, était l'armée anglaise. On ne sait vraiment pas ce que l'on doit le plus ad-

mirer : l'ardeur de Kluck à arrêter French et à le déterminer à la bataille, ou la rapidité avec laquelle l'armée anglaise avait filé vers le sud, pour échapper aux griffes du général allemand !

Plus les Allemands s'avançaient et plus les Français et les Anglais s'esquivaient habilement sans laisser s'engager une bataille décisive, plus l'avantage qu'avaient eu les Allemands au début devait, peu à peu, passer à leurs adversaires. Les Allemands s'éloignaient de plus en plus de leur base et s'épuisaient en marches fatigantes, de sorte que les rangs s'éclaircissaient fortement dans leurs unités. Ils consommaient avec une rapidité effrayante leurs munitions et leurs vivres, et les chevaux, en raison de la mauvaise nourriture, devenaient de moins en moins aptes à rendre des services. La perturbation dans le service de l'arrière pouvait devenir fatale à des masses considérables comme celles que les Allemands lancèrent en août 1914 sur la Belgique et la France. En outre la supériorité de l'artillerie française, dont le tir était meilleur et la portée bien plus grande, se faisait sentir cruellement.

Joffre qui, au contraire, on ne doit pas l'oublier, combattait sur la ligne intérieure, se rapprochait de plus en plus de ses dépôts. Chaque jour de nouvelles troupes fraîches arrivaient à l'arrière de la position française, chaque jour les corps les plus avancés pouvaient être ravitaillés en vivres et en munitions, et finalement l'état-major français avait l'avantage de mener au combat des troupes bien moins épuisées que son adversaire qui depuis un mois avait marché presque jour et nuit.

Les Français eurent de plus la chance que leur front, si mince qu'il pût être, n'avait pas encore été enfoncé. Quand Joffre eut pris la résolution de n'accepter la bataille que dans des conditions tout à fait favorables, il donna à ses lieutenants l'ordre de se décrocher de l'ennemi et de reculer de plus en plus vers le sud. Il entendait même, dans le cas où les mesures qu'il prenait n'auraient pas été exécutées à temps, n'accepter la la lutte qu'au sud de la Seine et abandonner Paris à ses seules forces. Il prit ses dispositions pour renforcer son aile gauche serrée de près, pour empêcher avant tout que l'armée qui marchait à l'extrême droite allemande ne gagnât de vitesse son propre dispositif.

A cet effet, le généralissime français constitua deux nouvelles armées, la 6e et la 9e. La 6e, que commandait le général Maunoury, devait primitivement être formée dans la région d'Amiens entre le 27 août et le 2 septembre. Joffre espérait en effet pouvoir bientôt procéder à la contre-attaque; mais, à cause de l'avance rapide des Allemands, il dut abandonner son projet, et la nouvelle armée prit position au nord-est et non loin de Paris. Les unités dont se composait la 6e armée avaient été empruntées en partie à la 1re et à la 2e armées, ainsi qu'à la garnison de Paris. Il s'y ajouta encore quelques divisions de réserve et trois divisions de cavalerie.

La 9e armée française qui reçut comme chef le général Foch, officier de très haute valeur, fut intercalée entre les 4e et 5e armées françaises. Elle ne fut formée que dans les derniers jours du mois d'août et se composa également de troupes empruntées aux 1re et 2e armées, et de quelques divisions de réserve.

Enfin, pour ne rien négliger de ce qui pouvait aider à la réussite de son grand plan, Joffre fit encore un changement dans le haut commandement et retira au général Lanrezac le commandement en chef de la 5e armée. Il mit celle-ci sous les ordres du général Franchet d'Espérey.

Le dispositif des armées françaises, le 5 septembre, était à peu près le suivant :

La 1re armée se trouvait entre Belfort et Saint-Dié, la 2e entre Saint-Dié et le Rupt-de-Mad, la 3e tenait solidement les ouvrages de la Meuse au sud de Verdun, cette forteresse elle-même ainsi que la région environnante, puis le terrain au sud-ouest jusque vers Bar-le-Duc. La 4e armée avait fait halte dans sa retraite entre Sermaize et Huiron. Vitry-le-François se trouvait devant la position française et était déjà aux mains des Allemands. La 9e armée du général Foch avait été poussée entre Sompuis et Sézanne. A cette armée s'appuyait la 5e, entre Sézanne et l'est de Fouy. Les Anglais occupaient la région de Fouy et au sud-ouest, celle de Crécy-en-Brie. Enfin entre Lagny et Dommartin était postée la 6e armée, à laquelle il était réservé de tomber sur le flanc de l'aile droite allemande.

L'unité de commandement a été, à toutes les époques, l'un des principaux facteurs du succès. C'était une nécessité absolue pour Joffre d'avoir toutes les troupes sous ses ordres directs pour pouvoir en disposer entièrement à son gré et indépendamment d'autres influences. Il obtint donc le 2 septembre, du Ministre de la guerre, que les troupes du camp retranché de Paris, commandées par le général Galliéni, lui fussent subordonnées.

Le même jour, la 6e armée du général Maunoury fut mise à la disposition du gouverneur de Paris et, par suite, indirectement aussi à celle du généralissime.

Malheureusement on n'agit pas chez les Allemands avec une notion aussi exacte de la situation. Moltke sans doute, comme chef d'état-major général, avait — en tant du moins qu'il ne dépendait pas de l'Empereur — le commandement en chef de toutes les armées allemandes ; il ne pouvait cependant pas de son quartier général embrasser à l'ouest et à l'est l'ensemble d'un front en continuel déplacement. Luxembourg était surtout trop éloigné de l'aile d'attaque, qui comprenait quatre armées. Ce groupe d'armées aurait dû plutôt être sous un commandement unique, tandis que chaque armée rendait compte au grand quartier général et recevait de lui de nouveaux ordres qui souvent, à leur arrivée, étaient devancés par les événements. L'autorité du commandement se compliquait encore du fait que, comme nous l'avons déjà fait remarquer, Kluck (1re armée) était subordonné à Bülow (2e armée).

Galliéni, l'un des meilleurs généraux de la France républicaine, était tout à fait à sa place comme gouverneur de Paris. Il suivait d'un œil vigilant la marche du colonel-général von Kluck. Comme Napoléon, il y a cent ans, il se rendait lui-même aux avant-postes pour recevoir des nouvelles de première main. D'après des rapports d'aviateurs et autres, il crut pouvoir conclure que Kluck ne pensait pas à marcher sur Paris, mais que son intention était de tourner la position française à l'est de la capitale.

Pendant ce temps, les armées allemandes de l'aile droite s'enfonçaient irrésistiblement en France. Il semblait qu'une muraille de fer s'avançât sans connaître ni trève ni repos. Une pensée *unique* animait cette énorme masse grise : écraser l'armée française pour terminer d'un *seul* coup la guerre sur le front occidental.

Partout en France on croyait que Paris était l'objectif des armées allemandes, et les journaux annonçaient chaque jour de combien se raccourcissait la distance entre les avant-gardes allemandes et la capitale de la France. *Et en effet l'État-major allemand, partant de l'idée très vraisemblable qu'on ne défendrait pas Paris, avait l'intention, avec l'aile droite de l'armée qui marchait le plus à l'ouest, de pousser à travers Paris pour toucher du même coup la plus forte artère vitale de la France. Ce n'est que plus tard qu'on abandonna cette idée.*

Tout à coup — ce fut le 4 septembre — la 1re armée allemande fit une conversion et, laissant Paris à droite, marcha vers le sud ! Galliéni semblait, dès le 3, avoir prévu ce mouvement, car immédiatement il communiqua au généralissime et au général Maunoury sa résolution de jeter la 6e armée française dans le flanc droit de Kluck. Le jour suivant il télégraphiait à Maunoury : « Je vous indiquerai votre direction de marche dès que je connaîtrai celle de l'armée anglaise. Mais prenez dès maintenant vos dispositions pour que vos troupes soient prêtes à marcher cet après-midi, pour faire demain, 5 septembre, une attaque générale dans l'est du camp retranché » (1). Le même jour, le gouverneur de Paris

(1) Le texte authentique de ce télégramme diffère de celui donné par l'auteur. Il se termine ainsi : « Mais prenez vos dis-

téléphona trois fois au généralissime et s'entretint de vive voix avec Maunoury au sujet des détails de l'attaque projetée sur le flanc droit de Kluck.

Joffre estima dès lors que le temps était venu d'agir et de passer à l'offensive. Le soir du 4 septembre, il lança l'ordre du jour suivant :

I. Il convient de profiter de la situation aventurée de la 1re armée allemande pour concentrer sur elle les efforts des armées alliées d'extrême gauche. Toutes dispositions seront prises dans la journée du 5 septembre, en vue de partir à l'attaque le 6.

II. Le dispositif à réaliser pour le 5 septembre au soir sera :

a) Toutes les forces disponibles de la 6e armée au nord de Meaux, prêtes à franchir l'Ourcq, entre Lizy-sur-Ourcq et May-en-Multien, en direction générale de Château-Thierry. Les éléments disponibles du 1er C. C., qui sont à proximité, seront remis aux ordres du Général Maunoury pour cette opération.

b) L'armée anglaise, établie sur le front Changis-Coulommiers, face à l'est, prête à attaquer en direction générale de Montmirail.

c) La 5e armée, resserrant légèrement sur sa gauche, s'établira sur le front : Courtacon-Esternay-Sézanne, prête à attaquer en direction générale sud-nord, le 2e C. C. assurant la liaison entre l'armée anglaise et la 5e armée.

d) La 9e armée couvrira la droite de la 5e armée en tenant les débouchés sud des marais de Saint-Gond et en portant une partie de ses forces sur le plateau au nord de Sézanne.

III. L'offensive sera prise par ces diffférentes armées le 6 septembre, dès le matin. J. Joffre.

positions pour que vos troupes soient prêtes à marcher cet après-midi et à entamer demain un mouvement général dans l'est du camp retranché. » (N. du T.).

Le matin du 5 septembre, les 4e et 3e armées, qui formaient l'aile droite, reçurent aussi leurs ordres :

« *4e armée.* Demain 6 septembre, nos armées de gauche attaqueront de front et de flanc les 1re et 2e armées allemandes.

La 4e armée, arrêtant son mouvement vers le sud, fera tête à l'ennemi, en liant son mouvement à celui de la 3e armée qui, débouchant au nord de Revigny, prend l'offensive en se portant vers l'ouest.

3e armée. La 3e armée, se couvrant vers le nord-est, débouchera vers l'ouest pour attaquer le flanc gauche des forces ennemies qui marche à l'ouest de l'Argonne.

Elle liera son action à celle de la 4e armée, qui a l'ordre de faire tête à l'ennemi. »

Ces ordres clairs, pratiques, étaient dictés par la certitude de vaincre.

La veille du jour où fut livrée la bataille décisive de toute la campagne, le commandement suprême allemand lança à toutes les armées de l'ouest l'ordre suivant :

L'adversaire s'est soustrait à l'attaque enveloppante des 1re et 2e armées et a opéré avec des détachements sa jonction avec Paris. Des rapports et d'autres renseignements permettent de conclure que l'ennemi envoie, de la ligne Toul-Belfort, des troupes vers l'ouest et qu'il retire aussi des contingents devant le front de la 3e à la 5e armée. Il n'est plus possible par conséquent de refouler toute l'armée française en direction du sud vers la frontière suisse. Au contraire, il faut s'attendre à ce que l'ennemi, pour protéger la capitale et menacer le flanc droit de l'armée allemande, concentre des masses plus fortes dans la région de Paris et y amène de nouvelles formations

En conséquence, la 1e et la 2e armées doivent rester face au front oriental de Paris. Leur mission est de s'opposer,

par l'offensive, à des entreprises ennemies venant de la région de Paris ; elles devront se prêter un appui réciproque.

La 3e armée marchera sur Vendeuvre. Suivant la situation, elle sera employée à soutenir les 1re et 2e armées au delà de la Seine en direction de l'ouest ou à prendre part à la lutte de notre aile gauche en direction du sud ou de l'est.

Les 4e et 5e armées sont encore en contact avec des forces ennemies supérieures. Elles doivent essayer de les pousser d'une façon continue vers le sud-est. Par là, elles ouvriront aussi à la 6e armée le passage de la Moselle entre Toul et Epinal. On ne peut pas encore prévoir si, avec le concours des 6e et 7e armées, elles réussiront à pousser vers le territoire suisse des unités importantes de l'adversaire.

Les 6e et 7e armées conservent d'abord leur mission de fixer les forces qui se trouvent devant leur front. On passera aussitôt que possible à l'attaque de la ligne de la Moselle entre Toul et Epinal, tout en se couvrant du côté de ces places.

A cet effet, Sa Majesté ordonne ce qui suit :

1°) Les 1re et 2e armées demeureront face au front est de Paris, avec mission de s'opposer, par l'offensive, à toute entreprise d'un ennemi débouchant de Paris. 1re armée entre Oise et Marne, 2e armée entre Marne et Seine. IIe C. C. d'armée avec la 1re armée, le Ier, avec la 2e.

2°) La 3e armée poussera en direction de Troyes-Vendeuvre.

3°) Les 4e et 5e armées, par une marche en avant ininterrompue en direction du sud-est, ouvriront aux 6e et 7e armées le passage de la haute Moselle : l'aile droite de la 4e armée par Vitry, l'aile droite de la 5e armée par Revigny. Le IVe corps de cavalerie éclairera devant le front des 4e et 5e armées.

4°) Les missions des 6e et 7e armées restent inchangées.

Cet ordre du jour prouve combien il était néfaste que le grand quartier général allemand fût si éloigné

du front ; sans cela, comment aurait-on pu ordonner à la 1re armée de s'arrêter entre l'Oise et la Marne en vue de Paris? Et comment aurait-on pu émettre la supposition qu'il serait possible, avec l'aide des armées de l'aile gauche, de refouler vers la Suisse d'importantes forces françaises? Notre aile droite était en passe d'être tournée et rejetée sur la Belgique. Et il ne pouvait pas être question de refouler vers la Suisse des unités françaises appréciables, puisque Verdun et les places et forts situés au sud étaient solidement tenus par les Français, et qu'on ne pouvait plus songer à emporter ces obstacles !

On n'a pas l'intention dans cette étude de donner une description détaillée des événements que nos adversaires appellent la bataille de la Marne. Il nous suffit de réussir à donner de ces batailles de géants une image aussi précise, claire et objective que possible.

Le général Maunoury, commandant en chef de la 6e armée française, avait parfaitement conscience de l'immense tâche qui l'attendait. Mais il commit la grande faute de ne faire que des attaques partielles et prématurées. Le soir du 5 septembre, quand il ordonna l'attaque contre le IVe corps d'armée de réserve allemand resté au nord de la Marne, Kluck en était averti, ainsi que son chef d'état-major von Kuhl, l'un des meilleurs généraux de l'armée allemande, bien qu'encore peu connu du grand public. Tous deux reconnurent immédiatement le danger qui les menaçait, et avec la vue exacte de la situation, donnèrent aussitôt l'ordre de rappeler sur la rive nord de la Marne les troupes qui l'avaient déjà franchie et qui marchaient vers le sud,

pour essayer de leur côté de déborder la position française. Pour tromper les Anglais sur les véritables intentions de la 1re armée et les tenir en échec, on laissa le corps de cavalerie von Marwitz avec de faibles arrière-gardes d'infanterie et quelques batteries d'artillerie lourde sur la rive sud de la Marne. French, dont les troupes étaient extrêmement épuisées, ne pouvait riposter que lentement, et Kluck put, sans être trop inquiété, ramener ses corps d'armée au nord de la Marne, pour les jeter contre l'armée de Maunoury qui se déployait peu à peu.

Le 6 septembre, Maunoury, avec des forces très supérieures, passa à l'attaque contre le IVe corps de réserve allemand, mais les quelques unités allemandes portées à l'ouest de l'Ourcq soutinrent le choc sans être ébranlées. Le lendemain 7 septembre, la bataille de l'Ourcq se développa. On combattit des deux côtés avec le plus grand acharnement. Bien que Maunoury reçût toujours de nouveaux renforts, l'avantage tournait de plus en plus du côté des Allemands. Malgré cela, la situation de Kluck n'était pas brillante. Devant son ancien front, au sud de la Marne, il avait toute l'armée anglaise ; de plus, il avait à faire face à l'immense danger dont la 6e armée menaçait son flanc droit. Si ces jours-là French ou ses lieutenants eussent eu un peu d'initiative, l'armée de Kluck aurait été dans une position très critique. Mais les Anglais étaient encore trop fatigués et se montrèrent aussi, au point de vue stratégique, bien inférieurs aux Allemands. Ils ne purent que difficilement se faire à la nouvelle situation.

Le 8 septembre n'apporta pas encore la décision

dans cette lutte inégale. Les contre-attaques des Allemands sur l'Ourcq furent ce jour-là si violentes et conduites avec une telle énergie — et par surcroît Kluck allongeait son front de plus en plus vers le nord et menaçait de tourner le dispositif de bataille des Français — que Maunoury fut heureux de recevoir de nouveaux renforts pour tenir tête au *furor teutonicus*. La situation des Français devint finalement de plus en plus difficile. Maunoury, le 8 septembre, ne combattait plus pour la victoire, mais pour une retraite en bon ordre ! Avec cela les Français, abstraction faite de leurs effectifs au complet, étaient encore supérieurs aux Allemands par le nombre de leurs divisions. Mais Kluck espérait, par l'arrivée de quelques autres divisions qui se trouvaient en marche, avoir le lendemain suffisamment de troupes sous la main pour pouvoir écraser son adversaire.

D'heure en heure la situation prenait pour les Français un aspect plus critique. Depuis cinq semaines les Allemands étaient constamment sur pied, avaient livré de nombreuses batailles, et le manque de munitions et de vivres se faisait sentir de plus en plus. Et pourtant ils avaient la force physique et morale nécessaire pour battre les Français sur presque tous les fronts dans un assaut irrésistible. Au lieu de reculer devant des forces supérieures, ils faisaient plier les Français ; au lieu d'être débordés, ils débordaient l'adversaire. Betz et Nanteuil-le-Haudouin tombèrent aux mains des Allemands, et le moment n'était plus éloigné où le dispositif français allait être détruit. Position après position était arrachée aux Français, batterie après batterie

prise et détruite, et la résistance individuelle était de plus en plus faible. Les Français se rendaient en masse, Maunoury et son État-major se demandaient anxieusement s'ils réussiraient à tenir encore le lendemain avec leurs troupes partout ébranlées et découragées. Un témoin oculaire français écrit ce 9 septembre : « Nous sommes battus, battus. L'ennemi marche sur Paris. Ils ne tiennent plus, les cochons, les cochons. Ils n'ont donc pas lu l'ordre du jour ! ».

Galliéni, le soir du 8 septembre, avait été au quartier général de Maunoury. Il pressentait le grand danger qui menaçait, non seulement la 6e armée, mais toute l'armée française, et fit tous les efforts imaginables pour amener sur le front de nouveaux renforts. Il fit réquisitionner à Paris environ mille fiacres automobiles et envoya, de cette manière, alors encore inusitée, des troupes sur le front.

Malgré tous les efforts (1) qui furent faits du côté français, la situation de la 6e armée ne donnait guère d'espoir. Mais à tout prix il fallait tenir la ligne, et, coûte que coûte, n'en pas céder un pouce volontairement. Le salut de la capitale, du pays tout entier était en jeu ! Et cependant Maunoury, avec ses troupes affaiblies et démoralisées, n'était plus capable d'une offensive le jour suivant.

La volonté de vaincre des Allemands était pourtant plus forte que toute la vaillance française. C'est un fait indiscutable que les Allemands, même à égalité de forces

(1) N. D. T. Voir dans l'appendice au *Mémoire de von Bülow* (1 vol. in-16 Payot, Paris) ce que von Kluck pensait lui-même de sa situation. Il était bien moins optimiste.

numériques, se montrèrent au point de vue tactique et stratégique supérieurs aux Français. Le lendemain, 10 septembre, devait amener la décision et la récompense de toutes les fatigues qu'on avait supportées. Encore une petite dépense de force et le dispositif franco-anglais devait plier, avec lui tout le front ennemi. La bataille de Paris était gagnée ! A Noël tout serait terminé.

Alors, comme la foudre tombant par un ciel serein, surgit devant le colonel-général von Kluck, dans l'après-midi du 9 septembre, un officier d'état-major du grand quartier général porteur de l'ordre de retraite. C'était le lieutenant-colonel Hentsch, le confident de Moltke, qui transmit le triste message. Rien ne fait mieux ressortir le côté tragique de cette décision que la lecture des documents eux-mêmes dans leur simplicité sans apprêt. Nous lisons dans le journal de guerre de la 1re armée les notes qui suivent :

« Le lieutenant-colonel Hentsch apporta la communication suivante :

« La situation n'est pas favorable. La 5e armée est fixée devant Verdun, la 6e et la 7e devant Nancy-Epinal, la 2e armée n'est plus que scorie. La retraite derrière la Marne est inévitable. L'aile droite de la 2e armée n'a pas rétrogradé, mais a été refoulée. Il est donc nécessaire de décrocher les armées toutes à la fois et de les ramener : la 3e, au nord de Châlons ; les 4e et 5e par Clermont-en-Argonne, et sans perdre la liaison, sur Verdun. La 1re armée doit donc aussi reculer, direction Soissons-Fère-en-Tardenois, au pis aller plus loin, même sur Laon, La Fère ». Il marqua avec du charbon, sur la carte du chef d'état-major de la 1re armée,

général von Kuhl, les lignes que devaient atteindre les armées.

« Une nouvelle armée se rassemble près de Saint-Quentin. Ainsi pourra commencer une nouvelle opération ».

Le général von Kuhl fit remarquer que la 1re armée était précisément en pleine attaque, et qu'une retraite serait très scabreuse, parce que l'armée était en complet désordre (1) et extrêmement épuisée.

Le lieutenant-colonel Hentsch expliqua que malgré cela il ne restait rien d'autre à faire. Il reconnut, qu'eu égard à la lutte en cours, une retraite dans la direction indiquée n'était pas praticable et qu'il fallait se diriger droit sur Soissons avec l'aile gauche derrière l'Aisne. Il déclara que ces directives restaient exécutoires, sans égard pour toute autre communication qui pourrait survenir, et qu'il avait pleins pouvoirs. Le quartier-maître général de la 1re armée, colonel von Bergmann, assistait à la conversation.

Que s'était-il passé? Le lieutenant-colonel Hentsch était en tournée auprès des commandants en chef des différentes armées. Quand, le 8 septembre au soir, à la 3e armée, l'ordre fut donné de poursuivre l'offensive heureusement commencée, le représentant du grand quartier général se trouvait précisément à la 3e armée. Lorsqu'on lui montra les comptes-rendus destinés au grand quartier général et qu'on lui donna oralement d'autres explications sur la situation stratégique, il ajouta ces mots au rapport : « Situation et manière de de voir absolument favorables, à la 3e armée ».

(1) On engageait les différentes troupes suivant les besoins sur le champ de bataille ; les unités étaient donc confondues.

Par suite, comme dans la 1re armée la situation était aussi entièrement satisfaisante, seul l'état de la 2e armée pouvait avoir déterminé Hentsch à inviter Kluck à la retraite.

Le cœur serré, Kluck et son excellent chef d'état-major von Kuhl durent donner l'ordre de la retraite. Pendant la nuit du 9 au 10 septembre, les armées allemandes se retirèrent vers le nord dans le plus grand ordre. Le lendemain, les Français s'attendaient à la continuation des attaques allemandes, mais Kluck et son armée redoutée avaient disparu. Seules de fortes arrière-gardes couvraient sa retraite.

French n'avait maintenant plus rien à craindre pour lui et son armée, et pouvait sans danger suivre les Allemands. Ce n'est que le 13 septembre qu'il trouva, comme il l'indique dans son rapport, une résistance sérieuse. Pour la 6e armée française et pour le corps expéditionnaire anglais, la bataille de la Marne — ou de l'Ourcq, comme on l'appelle pour cette partie du front — était terminée le 10 septembre. Ce qui prouve avec quelle maîtrise les Allemands se décrochèrent de l'ennemi, c'est le fait que Kluck ne perdit presque pas de prisonniers et ne dut abandonner que quelques canons. D'ordinaire, on le sait, c'est le contraire qui se produit dans une retraite.

Il avait capturé, dans les combats sur l'Ourcq, 50 canons et fait quelques milliers de prisonniers. Dans leurs communiqués officiels, les Français ne mentionnent pas de trophées ; ils se bornent à attribuer à l'armée anglaise la capture de 11 canons et de 1200 à 1300 prisonniers, mais qui probablement appartenaient

à la 2e armée allemande. Les rapports anglais diffèrent de ceux des Français et parlent de 12 ou 14 canons et de 1500 prisonniers.

Il est indéniable que l'attaque de la 6e armée française créa une situation complètement nouvelle et dut avoir une grande influence sur les opérations de toute l'aile droite allemande (1re, 2e et 3e armées). Il n'était pas douteux que les armées françaises offriraient un jour la bataille. Où et comment? Cela seul était ignoré des généraux allemands et devait dépendre d'une foule de circonstances. Un chef moins génial que le colonel-général von Kluck aurait bien accepté la bataille à la suite de l'apparition subite d'une nouvelle armée française, mais l'aurait très rapidement rompue à cause du danger dont il était menacé au sud par les Anglais. Kluck fit juste le contraire. Il engagea aussitôt la bataille contre le nouvel ennemi, l'amena à son plein développement et chercha à imposer sa volonté à l'adversaire, ce à quoi il réussit complètement. Il ne rompit la bataille — ce qu'on ne pourrait souligner assez fortement — que lorsque l'ordre lui en fut donné par le haut commandement, et cela tout à fait contre sa volonté et celle de son chef d'État-major. *Ce n'est pas l'ennemi qui lui dicta sa conduite!*

Avec une grande habileté il réussit à allonger son front au lieu de le raccourcir. Sans ces mesures, les Allemands n'auraient guère pu, après la prise d'Anvers, étendre leur ligne de bataille jusqu'à la mer et l'y maintenir malgré tous les efforts des alliés.

L'attaque de la 6e armée française sur l'aile droite allemande, le 6 septembre, et le recul de l'armée Kluck

qui s'ensuivit, eurent naturellement comme conséquence que les armées voisines durent aussi modifier leur position pour ne pas laisser se produire de solution de continuité entre les différentes armées.

Lorsque les Français, le 6 septembre, se préparèrent à la bataille, la situation créée à la 2e armée n'était nullement défavorable, et cependant ils attaquaient Bülow avec des forces considérablement supérieures. Dès le soir du premier jour de la bataille, l'attaque était arrêtée par les habiles dispositions prises par les Allemands pour y parer. Le 7 septembre n'apporta pas non plus de grand changement sur le front. Mais le lendemain, quand les Français amenèrent sans cesse de nouvelles troupes au combat, les vaillants régiments allemands furent finalement rejetés de plus en plus sur la Marne. Dans ces conditions, le chef de la 2e armée, colonel-général von Bülow, crut devoir rompre la bataille.

Nous arrivons ici à un acte très important et décisif du grand drame, acte qui a encore besoin d'être éclairci. Fut-ce Bülow, fut-ce son chef d'état-major von Lauenstein — décédé depuis — ou le lieutenant-colonel Hentsch (qui lui non plus n'appartient plus au monde des vivants), qui, devant la situation fâcheuse, mais nullement désespérée de la 2e armée, prononça le mot décisif : rompre la bataille, et par là déclara la partie perdue ? Ou bien la décision vint-elle directement du chef du Grand Etat-major qui, précisément dans ces journées-là, avait reçu de Galicie mauvaises nouvelles sur mauvaises nouvelles ? Les documents sont muets sur ce sujet. Les initiés savent que l'échec de ses plans occasionna au colonel-général von Moltke une

grande crise de nerfs qui anéantit toutes ses facultés. Comme lui aussi compte au nombre des morts de la grande guerre, l'officier qui dirigeait alors la section des opérations, le général-major von Tappen, nous expliquera peut-être pourquoi il fallut ramener en arrière *toutes* les armées allemandes de l'ouest quand *une seule* était fortement pressée par l'ennemi. Ainsi nos adversaires, restés maitres du champ de bataille, purent célébrer une grande victoire.

Sans aucun doute, à la 1re armée comme à la 3e armée et aux voisines, les choses se présentaient finalement de telle sorte que l'on pouvait compter sur une issue de la bataille favorable pour nous !

Voyons maintenant ce qui se passa dans les autres armées.

Joffre avait attribué la tâche principale à ses deux armées nouvellement formées — la 6e armée, Maunoury, et la 9e armée, Foch. Tandis que Maunoury devait essayer de tourner la position de l'armée allemande, Foch n'avait tout d'abord qu'à couvrir la faible aile droite de l'armée française, qui faisait face en partie à Bülow, en partie à Hausen.

Plus tard, quand il pourrait disposer de renforts plus importants, il devait amener la décision en détruisant les adversaires qui étaient en face de lui.

Du côté allemand il n'y avait pas une moindre volonté de vaincre que chez nos adversaires. Depuis le commandant en chef jusqu'au simple soldat, tous avaient conscience qu'on se battait pour finir toute la guerre. Avec une claire conscience de la situation, le colonel-général baron von Hausen qui, par suite des

circonstances, devait, avec Kluck, jouer le principal rôle, donna ses ordres pour la bataille imminente.

Avec une grande perspicacité, le commandant de la 3e armée, dès le premier soir de la bataille et surtout le 7 septembre, avait acquis la conviction qu'une attaque directe et énergique contre l'armée Foch était le meilleur moyen de soulager les deux armées qui combattaient à l'ouest. Il demanda donc et obtint de la 2e armée l'appui de la 2e division d'infanterie de la garde, pendant que la 4e armée promettait que le VIIIe corps se joindrait au mouvement offensif de la 3e armée. Le groupement de droite fut subordonné au général d'artillerie von Kirchbach, celui de gauche au général d'infanterie d'Elsa. L'attaque lancée le 8 septembre à l'aube eut un grand succès. L'aile droite du premier groupement enfonça le front français, rejeta l'adversaire jusqu'au delà de la Somme et ramena 22 canons. Le centre pénétra également dans les positions françaises et put annoncer la capture de 20 canons. L'aile gauche du groupement Kirchbach fit aussi de bons progrès. Malheureusement, dès le soir de cette journée qui s'était si bien passée, la 2e division de la garde fut reprise à la 3e armée, parce que Bülow ne pouvait se défendre que péniblement contre les attaques dont il était l'objet.

L'avance énergique des Saxons et des régiments de la garde, temporairement sous les ordres du colonel-général baron von Hausen, avait mis Foch dans une situation très critique. Il dut replier son front sensiblement vers le sud et même transférer son quartier-général de Pleurs à Plancy.

Au groupement de gauche du général d'Elsa, la journée fut également marquée par des progrès continus, quoique lents. Mais le corps voisin — le VIIIe — n'avançait que difficilement et le commandant du groupement se vit obligé de limiter les objectifs du XIXe corps. Néanmoins la situation générale était extrêmement favorable pour la 3e armée qui gagnait continuellement du terrain. On se rappelle que le lieutenant-colonel Hentsch ajoutait au rapport journalier, le soir du 8 septembre, que la situation et la manière de voir de la 3e armée étaient tout à fait favorables !

Le lendemain, grâce aux progrès de l'attaque des troupes saxonnes, la situation de la 3e armée s'améliorait de plus en plus, tandis que, pour les Français, elle devenait toujours plus critique. Le groupement ouest avait de nouveau battu l'adversaire à Mailly et l'avait repoussé derrière le ruisseau de Mourienne. Le groupement est avait aussi vaillamment tenu tête à toutes les contre-attaques et avait même repris l'offensive. La situation générale de la 3e armée était excellente et l'on pouvait espérer pour le lendemain le complet effondrement du front français.

Alors, à 1 heure 20 de l'après-midi, l'Etat-major du général von Hausen, à Châlons, reçut un radio aussi inattendu que mal transmis, puisqu'il avait été expédié à 1 heure du matin. Ce radio était ainsi conçu : « 2e armée commence retraite, aile droite Damery ». C'était la fin ! Bien que sur le front la situation fût excellente, il fallut obtempérer à cet ordre.

Le cœur serré, le chef de la 3e armée, depuis quelques jours gravement malade du typhus, donna également

l'ordre de la retraite. La 3e armée, jusqu'alors victorieuse, commença sa marche vers les positions désignées par le commandement suprême de l'armée. L'État-major allemand n'a malheureusement rien fait plus tard pour s'opposer à la légende qui se forma peu à peu, que c'était la faute de l'armée saxonne et de son excellent général si nous avions perdu la bataille de la Marne ! Au contraire, il interdit une brochure qui pour la première fois en Allemagne apportait au peuple allemand une description de la bataille.

Pour en finir avec les combats sur la Marne, il ne nous reste plus qu'à parler de l'action des 4e et 5e armées allemandes, postées en face des 4e et 3e armées françaises.

Les généraux en chef français, Langle de Cary et Sarrail reçurent eux aussi de Joffre, le soir même du 5 septembre, l'ordre de ne plus continuer la retraite vers le sud, mais de passer à l'offensive dès le lendemain. La 4e armée allemande, comme sa voisine la 3e, ne fut que le 7 septembre en contact immédiat avec les Français. La veille elle avait franchi l'Ornain et, toujours en combattant, gagnait du terrain sur l'ennemi. La situation de l'armée française devenait d'heure en heure plus critique. Pour amener la décision le plus vite possible, les bataillons allemands devaient dans la nuit du 9 au 10 septembre enlever à la baïonnette la position ennemie. Mais cette intention ne fut pas réalisée parce que, dans l'après-midi, on reçut, au quartier-général de l'armée, la nouvelle que l'aile droite des armées allemandes était en train de battre en retraite. Malgré cela, le chef de l'armée se décida à l'attaque.

Elle n'eut lieu que le lendemain matin et fut couronnée de succès. On ne put cependant pas la poursuivre, à cause de la mauvaise situation générale, et le 11 septembre, la 4e armée allemande entama aussi la retraite.

Après les heureuses batailles du mois d'août, l'armée du kronprinz d'Allemagne avait investi Verdun par le nord sur un grand demi-cercle. Quelques corps d'armée étaient postés sur la rive gauche de la Meuse, et se trouvaient en liaison étroite avec la 4e armée allemande. Sur la rive droite de la rivière le front s'étendait au sud jusqu'au-delà de Saint-Mihiel. Ce n'est qu'avec peine que Sarrail put se défendre contre les attaques de la 5e armée allemande, dont la tâche principale était d'isoler la place de Verdun et d'écraser les fortifications de la Meuse. La place fut de plus en plus étroitement enserrée, et le 8 septembre on commença à bombarder les forts du nord, ceux du Bois Bourru, de Marre et de Douaumont. Le même jour les Allemands s'étaient frayé un chemin au sud de Verdun jusqu'à la Meuse, de sorte que Sarrail dut même se résoudre à faire détruire les ponts.

La situation des défenseurs devenait de plus en plus pénible, car le matin du 9 septembre commença aussi le bombardement du fort situé le plus au sud, celui de Génicourt, par l'artillerie lourde allemande ; vers 11 heures du matin l'important fort de Troyon, près de Saint-Mihiel, qui défendait les passages de la Meuse, fut réduit temporairement au silence. Deux attaques dirigées contre ce bastion échouèrent, mais le bombardement continua. Puis, dans la nuit du 12 au 13 septembre, le grondement des grosses pièces allemandes

cessa. Au matin commença le repli. Le malheureux mouvement de retraite parti de la 2e armée ayant ébranlé l'ensemble du front allemand, le cercle de fer qui était près de se fermer complètement autour de Verdun se desserra : Sarrail et le vaillant défenseur de la place, le général Coutanceau, étaient délivrés. Les Allemands avaient volontairement abandonné le terrain !

On ne peut s'empêcher de penser que par une intervention plus énergique du Kronprinz il devait être possible de traverser la Meuse dès le 9, près de Saint-Mihiel, et par suite d'enfoncer le front français. L'isolement et la rapide capitulation de Verdun en auraient été les conséquences immédiates. Alors les lignes françaises auraient été tournées non seulement par notre aile droite (Kluck), mais aussi par notre aile gauche. C'eût été la victoire des Allemands dans la grande bataille et la guerre à l'ouest aurait été bientôt terminée.

On se demandera malgré soi : que faisaient donc la forte 6e armée allemande et la 7e, qui comprenait trois corps d'armée, pendant les combats sur la Marne, alors que Joffre affaiblissait continuellement son aile droite et donnait ainsi à l'adversaire l'occasion de profiter de cette circonstance ? Au lieu d'exploiter cette situation favorable et d'attaquer l'ennemi de front de toutes ses forces, Moltke, à partir du 6 septembre, fit retirer aux deux armées quatre corps pour en former une armée de réserve et la transporter dans le nord de la France. Plus tard ces corps d'armée furent très à leur place là-bas, mais pendant les batailles décisives leur absence fut très sensible. Il fallait ou bien retirer plus tôt ces corps d'armée pour allonger notre aile droite,

ou bien les laisser là où ils étaient et chercher à tirer tout le profit possible de notre supériorité. Quoi qu'il en soit, pendant la lutte décisive, ces troupes ne sont pas entrées en action.

VI

Si les généraux allemands ne réussirent pas à battre les armées françaises en rase campagne, Joffre, de son côté, ne fut pas en état de briser notre dispositif et de nous rejeter hors de France au-delà du Rhin. Il fallut les efforts du monde entier, au véritable sens du mot, pour nous abattre, nos alliés et nous. Et ces efforts eux-mêmes n'auraient pas suffi, si la faim et les privations ne nous avaient tellement affaiblis à l'intérieur que ce fut chose facile à nos ennemis de triompher de nous. De même que dans des centaines d'années on célébrera encore la grandeur de Napoléon, de même plus tard on admirera la lutte héroïque de la petite Allemagne contre le monde entier.

Quand les armées allemandes, le 10 septembre, abandonnèrent leurs positions, les journaux de l'Entente et les feuilles neutres à sa solde exultèrent naturellement. Les communiqués militaires officiels des Français tenaient néanmoins un langage moins assuré. Le 11 septembre, on lisait : « L'aile gauche du général von Kluck et l'armée du général von Bülow se retirent devant nos troupes » ; le 12 septembre : « Les Allemands ont commencé un mouvement général de retraite entre l'Oise et la Marne » ; le même jour : « Les forces allemandes qui étaient dans l'Argonne ont commencé

à plier : elles se retirent vers le nord à travers la forêt de Belnoue » ; le 13 septembre : « Le mouvement général de retraite des Allemands se poursuit » ; le soir du même jour : « L'ennemi poursuit son mouvement de retraite ».

Ainsi pas un mot de « victoire » ou de « déroute de l'ennemi », pas même de « retraite » ; on ne parle que d'un « mouvement de retraite ». Puis tout à coup nous lisons dans le communiqué du 14 septembre, 11 heures du soir : « L'ennemi semble vouloir tenir tête le long de l'Aisne », et : « L'ennemi semble également vouloir résister sur les hauteurs au nord-ouest et au nord de Reims », puis le 15, 4 h. 30 après-midi : « *L'ennemi livre une bataille défensive sur tout le front*, dont quelques parties ont été fortifiées par lui », enfin le lendemain, 4 h. 30 après-midi : « La bataille continue en général sur tout le front entre l'Oise et la Meuse. Comme les Allemands occupent ces positions défensives avec de l'artillerie lourde, nos progrès ne peuvent être que lents ; mais l'esprit d'offensive anime nos troupes, qui sont pleines de force et d'enthousiasme. *Elles ont repoussé avec succès les contre-attaques que l'ennemi a tentées jour et nuit.* Le moral est excellent ».

Les deux derniers communiqués concernent déjà la bataille de l'Aisne. Au sujet du butin de guerre de la bataille de la Marne, nous apprenons ce qui suit, dans le communiqué français du 15 septembre, 4 h. 30 après-midi : « Le nombre total des prisonniers et du matériel capturé n'a pas encore pu être chiffré exactement. Aussi le Ministre de la guerre renonce encore à donner des

indications précises, car il ne voudrait pas annoncer des chiffres fantaisistes ». Le compte nous est encore dû, de sorte qu'on est très tenté d'admettre que le nombre des prisonniers et des canons capturés était si minime qu'on a préféré ne pas le publier !

Le plus grand nombre des prisonniers allemands tombèrent blessés aux mains de l'ennemi ; c'est la 2e armée allemande qui perdit le plus de prisonniers. Comme, à l'automne de 1914, on répandit chez nous les bruits les plus insensés sur la 3e armée allemande, et qu'on parla même de dizaines de milliers (!) de prisonniers, il est peut-être intéressant d'opposer exactement dans ce cas la vérité à la fiction. Les trois corps de l'armée von Hausen perdirent en disparus, pendant les combats sur la Marne, 24 officiers et 3.083 hommes ! Et dans ce chiffre sont encore compris beaucoup de morts et de blessés dont on ne put déterminer le nombre.

Ainsi, tandis que les journaux de l'Entente célèbrent avec des transports d'allégresse une grande victoire remportée sur les Allemands, et que le peuple se livre à toutes sortes de manifestations de joie, nous apprenons seulement, par les communiqués officiels français, que l'ennemi s'est retiré et a accepté une nouvelle bataille sur l'Aisne. On dit même avec satisfaction que les armées françaises ont réussi *le plus souvent* à repousser les contre-attaques ennemies.

VII

Nous arrivons maintenant à la conclusion. Et, avant de résumer les motifs pour lesquels la campagne de

la Marne devait échouer, nous allons résumer, en quelques mots, le tableau du grand drame. D'après l'exposé précédent de la bataille, nous savons que le but principal des Allemands devait être de battre les armées françaises en rase campagne, de détruire les fortifications de la Meuse, pour terminer la guerre aussi vite que possible et rétablir la paix. Conformément au plan du grand État-Major, les armées allemandes pénétrèrent en France en éventail entre Thionville et Valenciennes, battirent différentes armées françaises et le corps expéditionnaire anglais dans plusieurs combats acharnés et refoulèrent l'aile gauche française loin vers le sud ; pour échapper au danger d'être débordé, le généralissime français mit en ligne une nouvelle armée sur l'aile franco-anglaise serrée de très près, et renforça également le centre par une armée nouvellement formée avec des troupes venant des Vosges et de Lorraine ou composées de formations de réserve. Il lui était très facile d'exécuter des transports de troupes d'une aile à l'autre, parce qu'il disposait d'un bon réseau de chemins de fer. Pour l'avenir il n'éprouvait aucune difficulté à ravitailler en munitions et approvisionnements de toute nature ces éléments relativement peu éprouvés.

Les corps d'armée allemands avaient, au contraire, fourni une marche comme jusqu'ici l'histoire n'en a pas encore connu. Sans trêve ni repos, pourvus seulement de l'indispensable parce que les colonnes de ravitaillement ne pouvaient pas toujours suivre, les troupes allemandes avaient marché en combattant sans cesse et avaient en outre enlevé quelques places fortes. Pour

ne nommer que les plus importantes, je citerai Liège, Namur, Maubeuge, Longwy.

Tous les corps d'armée qui avaient franchi la Marne au commencement de septembre se trouvaient donc dans un état physique peu favorable. On ne doit pas non plus oublier de mentionner que les unités allemandes s'étaient fortement éclaircies et qu'en moyenne une division française avait deux fois plus de combattants qu'une division allemande !

Pourtant, les vaillants bataillons, prussiens ou bavarois, saxons ou wurtembergeois, gens du nord ou du sud, conscrits ou anciens, se jetaient sans hésitation ni murmure sur l'ennemi aussitôt qu'il faisait mine de résister.

Presque partout où l'attaque allemande coïncidait avec l'offensive française, elle réussissait.

En maints endroits, et même là où fortement éprouvées par les longues marches, elles étaient très inférieures en nombre à l'adversaire, nos troupes remportèrent d'importants succès. La conduite des cadres, officiers subalternes et sous-officiers, et l'attitude des soldats pris individuellement ont été au-dessus de tout éloge.

En trois points les Français coururent un danger extrême : à l'aile gauche, où ils ne devaient pas réussir à se soustraire au redoutable enveloppement de Kluck ; au centre, où la furieuse attaque de Hausen mit en pièces la 9e armée et des éléments de la 4e ; enfin sur la Meuse, entre Saint-Mihiel et Verdun, où le kronprinz d'Allemagne faillit enfoncer la position française.

Les Allemands avaient remporté victoire partielle sur

victoire partielle. Tout à coup, au moment où l'on espérait pourtant obtenir la victoire finale, parvint aux armées allemandes l'ordre de la retraite. Dans la nuit du 9 au 10 septembre, Kluck se décrocha de l'ennemi sans être éventé et entama une retraite bien ordonnée et réfléchie pour se reporter sur de nouvelles positions. Les 2e et 3e armées suivirent. A partir de la 4e armée, le repli de la ligne de bataille fut insignifiant. La 5e armée ne modifia que peu ses positions, et après la reprise de l'offensive allemande, le 25 septembre au soir, elle put annoncer la chute de l'important fort d'arrêt du Camp des Romains. Malheureusement ce succès arriva trop tard !

Quelles furent les raisons pour lesquelles nous ne pûmes pas gagner la bataille de la Marne, plus exactement celle de Paris ?

1. Moltke exécuta le plan Schlieffen, sans doute suivant la lettre, mais non suivant l'esprit. Il oublia le vrai principe de Napoléon et du vieux Moltke, d'attaquer l'adversaire principal avec toutes les forces disponibles, et de ne considérer les actions secondaires que comme telles. Comment sans cela aurait-il pu, avant même que la décision se produisît en France, envoyer deux corps d'armée de l'aile droite et une division de cavalerie dans l'est, où ces forces, pour avoir été les bienvenues, n'étaient *nullement indispensables ? Selon toute apparence, ces troupes auraient suffi pour transformer la bataille de la Marne en une victoire allemande complète.*

Une faute encore plus grande fut commise par le collègue de Moltke, Conrad von Hötzendorff, quand il

entreprit simultanément deux offensives contre la Russie et la Serbie. Aussi, la catastrophe se serait-elle produite chez nos alliés dès septembre 1914, si nous n'étions pas intervenus en temps utile.

2. A la bataille de la Marne, il manquait le VIIe (1) corps de réserve auquel on avait confié le siège de Maubeuge, et la 24e division de réserve qui assiégeait Givet. Le premier fut diponible le 7 septembre, mais n'entra en action que le 14, à la bataille de l'Aisne. Si tout au début il n'était pas possible de faire investir ces deux places fortes par des formations de landwehr et de landsturm, il aurait peut-être suffi dans le premier cas d'une division, dans le second d'une brigade, pour observer ces places et repousser des sorties éventuelles.

3. Il manquait en outre le IIIe et le IXe corps de réserve, désignés pour s'avancer vers la côte afin de réaliser le rêve de tant de gens, d'occuper Calais. Le cas échéant, ces troupes pouvaient aussi renforcer l'aile droite allemande. Par suite de l'énergique sortie des Belges à Anvers, qui coïncida avec l'offensive des Français sur la Marne, on fut obligé, pour aider à repousser la sortie, de retenir le IXe corps de réserve qui se trouvait déjà sur la route d'Audenarde à Renaix, et la 6e division de réserve (du IIIe corps de réserve) qui marchait à mi-chemin entre Ninove et Nederbrakel. Plus tard, le IXe corps de réserve fut amené dans la direction de Noyon.

4. Il manquait enfin les quatre corps d'armée qu'on emprunta à l'aile gauche allemande pour les porter

(1) Le texte allemand porte VIIIe C. R., certainement par suite d'une erreur d'impression (Note du traducteur).

sur l'aile droite afin d'éviter d'être tourné par l'adversaire. Ces corps d'armée n'entrèrent pas en action pendant la bataille de la Marne. Dès que le commandement suprême eut reconnu que les Français renforçaient continuellement leur aile gauche pour nous tourner, nous cherchâmes à procéder de la même façon et, comme les Français, nous fîmes venir des troupes d'Alsace et de Lorraine. Entreprise trop tard, ce n'était là qu'une mauvaise mesure, car on ne devait pas oublier que nous combattions sur la ligne extérieure, et qu'en outre les chemins de fer ne fonctionnaient pas dans la zone des étapes comme chez nos adversaires qui se trouvaient dans leur propre pays. Il était donc naturel que nos corps arrivassent trop tard à leur lieu de destination et ne pussent plus prendre part à la bataille.

Au contraire, il nous fallait, en employant toutes nos forces sur le front des 7e, 6e et 5e armées, passer à l'attaque la plus brutale, enfoncer la ligne des forts de l'ennemi qui n'était que faiblement défendue, isoler Verdun et l'acculer le plus vite possible à la capitulation, enfin briser le dispositif de l'adversaire à son aile gauche, ce qui devait absolument réussir.

Cette opération aurait eu un plein succès. Les plans de nos adversaires auraient été complètement dérangés, et la guerre aurait peut-être été bientôt terminée sur le front occidental.

5. Les armées allemandes, par suite des marches très fatigantes et des combats continuels, étaient épuisées, de sorte qu'elles avaient souvent perdu la moitié de leurs effectifs. D'après l'évaluation du général Baum-

garten-Crusius, à nos cinq premières armées et à leurs 40 divisions s'opposaient 58 divisions franco-anglaises : il s'ensuit qu'à la bataille de la Marne *nous avions devant nous des forces presque deux fois supérieures!* En outre la rapidité de l'offensive empêchait le service du ravitaillement (vivres et munitions) de fonctionner dans la mesure exigée par l'intérêt de nos troupes.

6. Il nous manquait une réserve générale.

En terminant, je ne dois pas oublier de faire remarquer que la victoire de la 6e armée sur les Français qui avaient fait irruption en Lorraine contribua aussi à confirmer le Grand Quartier Général dans sa fausse appréciation de la valeur du commandement et du soldat français, et par suite favorisa l'idée que l'envoi prématuré de renforts en Prusse-Orientale était sans importance pour les opérations dans l'ouest.

La guerre est un grand jeu de hasard. Il s'y produit des événements que personne ne peut prévoir. Souvent les pressentiments et les conjectures valent mieux que la science. Cette observation s'applique surtout à la guerre de mouvement. Si l'on n'avait pas commis toutes les fautes faciles à éviter, la bataille de la Marne devait devenir une brillante victoire allemande, et un général de génie aurait également réussi à tirer de la victoire de nouveaux profits.

La bataille de la Marne, d'après les sources les plus autorisées, ne peut pas être considérée commme une défaite stratégique des Allemands. On doit plutôt la regarder comme une bataille rompue par nous pour des raisons tactiques, parce que des circonstances qui n'ont aucune connexité avec les péripéties de la lutte

rendaient ce mouvement opportun. Si l'on s'en tient aux journées les plus importantes de grande lutte — les 6, 7, 8 et 9 septembre — il est indubitable que les Allemands avaient l'avantage sur tous les fronts — sauf celui de la 2e armée — et que l'aile droite extrême (Kluck) et le centre (Hausen) infligèrent même continuellement de grosses défaites à leurs adversaires.

Mais il est incontestable que notre plan de campagne fut anéanti. Il était à prévoir que le monde entier se tournerait contre nous. Comme nous ne pouvions vaincre que par la surprise et la rapidité, il nous fallait terminer la guerre aussi vite que possible. C'est ce que nous autres Allemands, qui manquons de maturité en politique, nous ne fîmes pas, et ainsi nous perdîmes la guerre.

Mais nous ne fûmes pas vaincus.

Nous creusâmes nous-mêmes notre tombe !

FRÉDÉRIC M. KIRCHEISEN.

SOUVENIRS DE LA
CAMPAGNE DE LA MARNE DE 1914

PAR

LE COLONEL-GÉNÉRAL BARON VON HAUSEN

ABRÉVIATIONS EMPLOYÉES

G. Q. G. = Grand quartier général.
Q. G. A³. = Quartier général de la 3e armée.
C. A. = Corps d'armée actif.
C. R. = Corps d'armée de réserve.
D. I. = Division d'infanterie.
D. I. G. = — — de la Garde.
D. R. = — de réserve.
C. C. = Corps de cavalerie.
D. C. = Division de cavalerie.
D. C. G. = — — de la Garde.

PRÉFACE

Plus de quatre années se sont écoulées depuis la fin de la guerre de mouvement de 1914 sans que, en haut lieu, on ait tenu pour nécessaire d'éclairer le public sur le fond même des événements qui se déroulèrent à cette époque.

Faut-il en chercher la raison dans ce fait qu'il n'a pas encore été possible de commencer l'histoire de la guerre mondiale, ou peut-être même de sortir des longs travaux préparatoires qu'elle exige ?

A mon avis, un pareil retard ne pouvait empêcher les autorités compétentes de publier, en attendant, des relations exactes des faits qui se sont déroulés depuis le début de la guerre jusques et y compris les combats de la Marne. Cette publication aurait pu se faire, par exemple, sous forme de monographies, comme cela s'est déjà produit pour bien d'autres événements de la guerre (1).

(1) A la fin d'octobre 1919, non moins de 39 fascicules de la collection publiée par l'État-major de l'armée en campagne, sous le titre : *Monographies de la Grande Guerre* ont paru ou ont été annoncés. Le n° 7 est intitulé « Bataille de l'Ourcq ». Le nom de « Marne « a été soigneusement écarté.

Quel que soit l'auteur de cette omission volontaire ou non, il ne peut échapper au reproche d'avoir — par un silence prolongé pendant plusieurs années — risqué d'éveiller le soupçon que le G. Q. G. ait voulu éviter de s'accuser lui-même ou qu'il ait entendu ménager telle ou telle des personnes ou des autorités qui lui étaient alors subordonnées.

Quoi qu'il en soit, une réserve aussi longtemps gardée — peut-être à dessein — n'a servi qu'à détourner l'attention publique des journées d'août et septembre 1914, tout en laissant le champ libre à maintes légendes de guerre, qui, faute d'avoir été officiellement démenties, rencontrèrent des oreilles complaisantes.

Je n'en considère que davantage comme un devoir de contribuer par mon témoignage à sauver l'honneur de la 3e armée, dont j'avais le commandement, et de couper ainsi les ailes à tous les racontars que l'on tenterait de faire pour se décharger de ses propres fautes et les rejeter sur la 3e armée.

C'est dans ce but et dans cet esprit que je me suis décidé, non sans en avoir été sollicité, à écrire ces lignes sous le titre : *Souvenirs de la Campagne de la Marne en 1914.*

Mon récit s'appuie étroitement sur mon mémoire du 11 juillet 1918 intitulé : *Ce que j'ai vécu et ce que j'ai appris comme commandant en chef de la 3e armée pendant la guerre de mouvement de 1914.* Il est strictement conforme à la vérité ; je n'y ai voilé aucune faute personnelle et n'ai cherché à atténuer aucune de mes actions.

En rédigeant « *Ce que j'ai vécu et ce que j'ai appris* »,

je m'en suis tenu surtout au point de vue militaire. J'ai, par exemple, développé les décisions du Commandement, en reproduisant textuellement les directives reçues, les ordres donnés, les comptes-rendus, etc... Dans mes « *Souvenirs de la Campagne de la Marne* » au contraire, je pouvais éliminer de l'exposé des opérations les détails purement techniques des ordres et des comptes-rendus. Mais en revanche, j'y introduisis des notes personnelles.

La forme même de ces Souvenirs devait forcément m'entraîner à des considérations critiques. En les formulant, je n'ai eu à cœur que de faire valoir ce que nous avons vécu, ce que nous avons fait pour la patrie. Je n'ai pas voulu que ma voix se tût. Si j'attaque des opinions différentes des miennes, si je porte des jugements sur ce qui s'est passé en dehors de l'Etat-Major de la 3e armée, ce n'est pas pour m'en prendre aux personnes ni aux autorités. Je n'ai d'autre intérêt en vue que celui de la vérité et de la patrie.

Puisse-t-on partir des mêmes principes le jour où les « *Souvenirs de la Campagne de la Marne en 1914* » viendraient à servir de base à une histoire de la guerre.

C'est par ce souhait que je terminerai cette préface, non sans y ajouter un souvenir de gratitude pour mon chef d'État-major : M. le général-major von Hœppner, et pour tous les membres du Q. G. A3., et un témoignage de reconnaissance sans réserve aux troupes royales saxonnes qui, formant la 3e armée, c'est-à-dire une armée purement saxonne, ont franchi victorieusement la Meuse, l'Aisne et la Marne, et ont évacué les champs

de leurs victoires au sud de la Marne, non de leur plein gré ou sous la pression de l'ennemi, mais bien sur l'ordre supérieur de S. M. l'Empereur et parce que la situation générale des armées allemandes l'exigeait.

Loschwitz (Dresde), *le 21 février 1919.*

Baron von Hausen,
Colonel-général.

CHAPITRE PREMIER

MOBILISATION. — 1er AU 7 AOUT.

Quelques heures après la publication de l'Avis de « *danger imminent de guerre* », le samedi 1er août 1914, dans l'après-midi, je reçus à Loschwitz, 2, rue Wunderlich, par un coup de téléphone du Ministre de la Guerre de Berlin, l'avis suivant :

« Ordre de mobilisation. — *Le 2 août est le premier jour de la mobilisation* ».

Le lendemain, un ordre supérieur de S. M. l'Empereur me faisait connaître mon affectation, celle même qui avait été envisagée pour moi depuis l'année 1910. Le message impérial qui m'était adressé portait :

« Je vous nomme, pour la durée des opérations actives,
« commandant en chef de la 3e armée (Lieu de mobilisation
« du quartier général de l'armée : Dresde).

Berlin, le 1er août 1914.

Signé : Guillaume ».

Je fis immédiatement part par écrit de ma nomination au roi de Saxe et en informai le Ministre de la Guerre ; puis je me rendis à Dresde-Neustadt où je m'établis à l' « hôtel du Kronprinz ».

Dans les jours qui suivirent, la mobilisation du Q. G. A³. s'effectua conformément au plan préparé par l'État-major du XIIe C. A. Elle ne donna lieu à aucun incident important et se termina par une revue du Q. G. A³. que je passai, dans l'après-midi du 7 août, devant le Ministère des finances et à la fin de laquelle je poussai un hourrah en l'honneur de l'empereur allemand et du roi de Saxe.

Pendant mon séjour à Dresde, le roi de Saxe me reçut au château de la Résidence ; il se montra plein de confiance, me recommanda le Kronprinz qui devait suivre le Q. G. A³, et m'exprima le désir de me voir affecter le prince à un service actif. Au cours des événements, j'ai souvent déféré au désir royal, et j'ai toujours eu la joie de constater avec quelle fidélité au devoir et avec quel calme ce jeune prince s'acquittait de ses obligations, quelle intelligence il apportait dans le service, et combien il se plaisait dans le cercle de ses camarades.

Son abord modeste et plein de tact, sa manière d'être sérieuse et tranquille, son absence de prétention et son affabilité le rendaient sympathique à tous.

L'avant dernier jour de la mobilisation, je me rendis avec ma femme chez le Dr Friedrich, conseiller de Consistoire, prédicateur de la Cour. Nous y reçûmes la communion. Le 7 août, jour de pénitence et de prières générales, nous assistâmes le matin au service divin, dit par le Docteur en théologie Dibélius, premier prédicateur de la Cour.

D'immenses foules suivirent ces offices dans toutes les églises du pays, pénétrées de la gravité de l'heure,

mais pleines d'espoir et de confiance. Les mêmes sentiments régnaient aussi lorsque, le même jour, à 9 h. 40 du soir, le premier échelon du Q. G. A³. s'embarqua à la gare de marchandises de Dresde-Neustadt pour Prüm dans l'Eifel ; le deuxième échelon suivit quelques heures plus tard.

Au moment de l'embarquement du premier échelon, le Roi, accompagné de tous les membres de la maison royale, parut à la gare où je lui présentai les membres du Q. G. A³. et lui adressai une courte allocution terminée par un hourrah ! Le Roi exprima à son tour ses vœux de prompt et glorieux retour, et le train se mit en marche.

Plein de gratitude, je pense encore à ma femme qui m'accompagna à la gare, le 7 août au soir, au départ de Dresde-Neustadt et qui m'adoucit la séparation par son attitude héroïque. Ni elle, ni moi, ne soupçonnions dans quelles circonstances nous devions nous revoir et quelles épreuves cruelles nous aurions à traverser ensemble.

Concentration (8-17 aout).

La 3e armée, dont la composition est donnée à l'annexe 1, devait se concentrer, d'après l'ordre du G. Q. G., dans la région frontière de l'Eifel (Saint-Vith, Waxweiler, Neuerburg, Prüm, Wittlich) appuyée à droite à la 2e armée, à gauche à la 4e armée :

Le XIe C. A. à l'aile droite. Le XIIe C. A. au centre. Le XIXe C. A. à l'aile gauche.	En 1re ligne.

Le XIIe C. R. en seconde ligne derrière les XIIe et XIXe C. A.

Dès la publication de l'ordre de mobilisation, une brigade de chacun des XIIe et XIXe C. A. fut envoyée à la frontière, en couverture de cette zone de concentration. Ces brigades partageaient avec la cavalerie d'armée (1er C. C. von Richthofen arrivé de bonne heure) la mission de couvrir le rassemblement des troupes amenées par chemin de fer.

Parti de Dresde le 7 août à 9 h. 40 du soir, le premier échelon du Q. G. A^3., passant par Leipzig, Eisenach, Marburg, Coblence, Cochem, Wengerohr, arriva à Prüm le 9 août à 9 h. 20 du soir ; le deuxième échelon suivit le 10 août dans la matinée. Malgré la fatigue de ce long voyage en chemin de fer, j'ai conservé l'inoubliable impression de l'ordre qui régnait dans toutes les localités traversées et de l'enthousiasme qui débordait de tous les cœurs. Cet enthousiasme trouvait un vif écho parmi les troupes en cours de transport ; il était d'autant plus sincère que l'alcool, dont l'usage avait été interdit, n'y avait aucune part.

A Prüm, je fus reçu par le capitaine d'état-major Loof, qui avait précédé le Q. G. A^3. dans la zone de concentration, ainsi que par les représentants du commandant du XIe C. A. déjà arrivé à Saint-Vith : le capitaine von Plessen et le prince Joachim de Prusse. Je descendis chez le juge de paix Muller, rue du Coq. Muller, personnalité d'élite, en pleine force, bien que frisant la cinquantaine, fut pour moi, aidé en cela par sa femme pleine de sollicitude, un hôte agréable, sympathique et attentif. Résidant depuis seize ans à

Prüm, il y jouissait, comme juge de paix, d'une grande considération ; il était très au courant des affaires de Belgique et put me donner beaucoup de bons conseils pour l'organisation de la police de campagne du Q. G. A. et pour mon service de renseignements. Plus tard, il sut me communiquer, au sujet des agissements de la presse chauvine belge, des indications précieuses qui trouvèrent leur application dans deux proclamations adressées aux Belges par le Q. G. A.

Le Q. G. A³., dont la composition est donnée à l'annexe 2, avait à regretter l'absence, pour cause de maladie, des ducs de Saxe-Meiningen et Saxe-Cobourg-Gotha qui devaient y être attachés ; il se trouva, à son arrivée dans la zone de concentration, en présence de problèmes importants. Il s'agissait, non seulement d'organiser le service intérieur, de préparer une liaison plus étroite entre le commandement et les services, de chercher à se mettre directement en relations personnelles avec les commandants des corps d'armée subordonnés et avec le commandement des armées voisines, mais encore d'envisager sur le champ les mesures à prendre pour préparer la marche en avant de la 3e armée telle qu'elle était projetée pour le commencement des opérations de guerre.

La 2e armée devait effectuer son débouché de bonne heure. Néanmoins les directives du G. Q. G. prescrivaient à la 3e armée d'achever d'abord sa concentration ; elle n'entamerait ensuite sa marche vers la Meuse, en direction de Namur et de Givet, qu'après en avoir reçu l'ordre. Elle ne devait pas perdre de vue dans ce

mouvement qu'elle pourrait être appelée à prendre part à l'investissement du front sud de Namur.

D'après le terme fixé à la période de concentration, je pouvais admettre que les mouvements commenceraient le 18 août. En effet, d'après le plan de transport, l'arrivée des derniers éléments combattants du XIIe C. R. était prévue pour le 17 août. Les Corps d'Armée disposaient donc des journées du 12 au 17 août pour prendre les mesures préparatoires à l'attaque général, que le Q. G. A³. jugeait indispensables.

Un coup d'œil sur la carte montre que les corps de première ligne s'étaient vu affecter par l'État-Major général des zones de concentration de grande profondeur, savoir :

58 kilm. au XIe C. A., mesurés sur la route : Gerolstein, Prüm, Bleialf, Saint-Vith, frontière.

75 kilm. au XIIe C. A., mesurés sur la route Oberkeil, Bitburg, Waxweiler, Burgreuland, frontière.

105 kilm. au XIXe C. A., mesurés sur la route Hetzerath, Quint, Speicher, Auw, Meckel, Wolfsfeld, Bettingen, Neuerburg, Dasburg, frontière.

Et seulement 30 kilm. au XIIe C. R., dont la zone n'était pas, comme les autres, longue et étroite, mais très large et courte sur la route Bengel, Wittlich, Eisenschmitt, frontière.

Cet échelonnement considérable des XIe, XIIe, et XIXe C. A., maintenait les têtes du XIIe C. R. à deux ou trois journées de marche en arrière et à l'est de celles des autres corps d'armée de première ligne ; il fallait donc immédiatement raccourcir cette distance afin de rapprocher le XIIe C. R. du front dès le début

des opérations. En conséquence, je me décidai à mettre en marche les troupes de ce corps d'armée aussitôt que possible après leur arrivée et à ordonner aux autres corps de serrer de plus en plus vers l'ouest et de dégager peu à peu toute la partie est de leur zone de cantonnement afin que le XIIe C. R. pût à son tour y pénétrer dès le 13 août.

En outre la possibilité, envisagée par le G. Q. G., d'une participation au siège de Namur, m'obligeait à prévoir un déploiement prochain de l'aile droite de la 3e armée. J'estimai donc qu'il fallait déplacer le XIIe C. R. vers l'avant, sur un large front — ses deux divisions accolées — et le porter derrière les XIe et XIIe C. A. D'après les calculs du Q. G. A3., basés sur ces considérations, on pouvait admettre que, sans avoir naturellement pris un jour de repos, le XIIe C. R. serait, le 17 août, à gauche de l'Our :

La 24e D. R. au Sud-Est de Saint-Vith, derrière le XIe C. A.

La 23e D. R. au Sud-Est de Burgreuland, derrière le XIIe C. A.

De cette façon le Q. G. A3. aurait le XIIe C. R. sous la main, dans le cas où, le 18 août, le G. Q. G. donnerait à la 3e armée l'ordre de se porter en avant.

La cavalerie d'armée — 5e D. C. et division de cavalerie de la garde — renforcée par les bataillons de chasseurs et de tirailleurs de la garde, 11e, 12e et 13e, avait été chargée par le G. Q. G. de se porter en avant de la zone de concentration, par Bastogne, en direction ouest, sur Dinant avec mission d'observer et d'explorer la ligne de la Meuse de Namur à Mézières. Dans

l'accomplissement de cette mission, elle se heurta d'abord à de faibles détachements de cavalerie française, puis à de plus forts ; c'est seulement sur le secteur de la Meuse, au sud de Namur, qu'elle rencontra une résistance qu'elle ne put briser d'emblée.

C'est ainsi qu'eurent lieu des combats à Assesse et à Dinant qui se renouvelèrent au cours de l'exploration, mais qui permirent cependant à la cavalerie de recueillir des renseignements étendus sur l'ennemi et sur ses positions à Dinant. Ces succès de l'exploration de la cavalerie renforcèrent la confiance du Q. G. A³. dans la possibilité pour l'armée d'exécuter sans à-coup ses premiers mouvements ; mais d'autres nouvelles, émanant du corps de cavalerie et des brigades chargées de la surveillance de la frontière, relatives à l'attitude de la population belge, donnèrent de l'inquiétude pour l'avenir. Ces rapports établissaient tous que les habitants de l'autre côté de la frontière, tant qu'ils étaient en présence de nos troupes, ne se montraient pas absolument hostiles ; mais que dès que celles-ci avaient tourné le dos ou qu'un isolé se présentait, ils ne manquaient pas de les molester par derrière à la faveur de l'obscurité chaque fois qu'ils en trouvaient l'occasion. D'après ce qui s'était passé dans beaucoup de localités et dans toutes les contrées traversées, on acquit l'impression évidente que la population, excitée par la presse chauvine, par le clergé et par le gouvernement, agissait d'après des instructions données à l'avance. On ne pouvait et ne devait par suite hésiter un seul instant à parer à cette situation par les mesures les plus sérieuses et les plus ri-

goureuses. Les incidents qui témoignaient de cette hostilité ont été trop nombreux pour pouvoir être rapportés ici. La découverte de dépôts de fusils, de revolvers, de munitions et de dynamite, n'était pas chose rare, non plus que les destructions de lignes télégraphiques et téléphoniques, de ponts sur les routes ou sur les voies ferrées, l'obstruction de chemins par l'abatage, parfois sur des kilomètres de longueur, des arbres qui les bordaient ; etc... etc.....

Particulièrement caractéristique était une circulaire d'une autorité postale belge, tombée entre les mains de l'État-Major du XIe C. A., qui donnait le conseil d'aller amicalement au devant des Allemands, mais de leur faire sous main et par derrière tout le mal possible. Des assassinats furent la conséquence de ces sentiments hostiles. Alors, devant la nécessité, le G. Q. G. n'hésita pas à réprimer avec la dernière rigueur la conduite hostile, contraire au droit des gens, de la population belge. L'arrestation comme otages de personnes considérées, notamment de propriétaires fonciers, de maires, de curés, etc., l'incendie de maisons et de fermes, la mise à mort des gens pris sur le fait, ne purent être parfois évités. Cette attitude perfide des habitants surexcita beaucoup non seulement les troupes des 48e et 64e brigades d'infanterie qui se trouvaient dès le début sur la frontière et qui furent ensuite poussées en avant pour la protection des voies ferrées en territoire belge, mais bientôt aussi les troupes des corps d'armée qui se trouvaient encore dans la zone de concentration. Ces dernières durent exécuter leurs mouvements dans cette zone par une chaleur torride qui leur occasionna

quelques pertes à la traversée des montagnes de l'Eifel ; mais, d'un autre côté, l'obligation de participer à des marches journalières renforça la discipline et l'aptitude à la guerre des troupes de toutes armes. Dans les tournées que j'effectuai chaque jour de Prüm, pour visiter les commandants de corps d'armée ou le Q. G. A². voisin, je rencontrai souvent des colonnes en marche du XIe C. A., de la 2e D. I. G. et des corps d'armée saxons ; partout régnaient dans les rangs allemands un ordre et une discipline exemplaires.

J'eus une impression tout à fait singulière en rencontrant un bataillon du 102e R. I. C'est à la fin de la matinée du 12 août que je croisai ce bataillon au sommet d'une côte escarpée où il faisait halte en plein soleil. Le chef de bataillon avait ordonné de mettre sac à terre et même permis d'ôter les tuniques. Des centaines d'hommes profitèrent de cette occasion pour retirer aussi leurs chemises et les faire sécher au soleil. Environ un millier d'hommes prenaient un bain d'air le torse nu, n'ayant pour tout vêtement que leur pantalon. Pour quoi des aviateurs ennemis auraient-ils pris une semblable troupe au repos ? Quelques heures plus tard, à mon retour, je rencontrai de nouveau ce bataillon, cette fois en marche, gaillard, sans un seul traînard, preuve vivante de l'influence rafraîchissante d'un bain d'air pris en masse.

Pendant le séjour du Q. G. A³. à Prüm, les officiers et fonctionnaires militaires se réunissaient journellement en conférence, prenaient leur repas en commun et resserraient les liens de la camaraderie ; mais ils

souffraient déjà de la séparation de leurs proches par suite de la suppression du service postal; quelques-uns seulement eurent le bonheur de recevoir des nouvelles des leurs, grâce à des circonstances particulières. Je fus moi-même un jour au nombre de ces heureux quand le lieutenant comte Münster, arrivant de Dresde, le 12 août, m'apporta une lettre de ma femme, la première qui me parvint et qui devait rester la seule jusqu'au 17 août, par suite de la fermeture de la poste.

Le 13 août au soir, eut lieu, à l'abbaye de Prüm, un service divin catholique et évangélique pour le Q. G. A³. Il fut célébré par les ecclésiastiques du pays; malheureusement, il ne fut pas commun, mais séparé par confessions.

Les rapports de la cavalerie d'armée, arrivés jusqu'à la fin de cette journée, et les résultats des reconnaissances aériennes précisèrent la situation de l'adversaire devant la 3e armée. Ils permirent de se rendre compte que le groupe du nord de l'armée française était encore en voie de concentration et que, abstraction faite de la garnison de Namur, la 3e armée avait devant elle :

Deux divisions de cavalerie, la 1re et la 5e, avançant timidement devant l'aile gauche de la 3e armée et l'aile droite de la 4e ;

Le 1er C. A. près de Namur et au sud, derrière la Meuse, un autre C. A., venant du sud par Givet.

En présence de cet état de choses, le G. Q. A³. examina le 13 août sa situation et celle de l'adversaire.

On savait que la France espérait que l'armée belge,

appuyée sur les forteresses d'Anvers, de Liège et de Namur et renforcée par des éléments anglais et français, serait capable d'opposer à la marche des Allemands à travers la Belgique une résistance assez longue pour qu'une contre offensive de grand style pût être entreprise par les Français vraisemblablement par Verdun sur la Lorraine.

Cet espoir de l'ennemi fut réduit à néant par la prise aussi rapide qu'inattendue de Liège, car le G. Q. G. français se vit ainsi dans la nécessité, à peine la concentration commencée, de modifier de fond en comble le plan d'opérations de son aile nord. La question de savoir où l'ennemi chercherait vraisemblablement à établir sa nouvelle base se résolvait d'elle-même ; il suffisait pour cela de jeter un coup d'œil sur le cours de la Meuse entre Charleville et Namur. Je ne doutai donc pas que les Français appuieraient leur aile nord sur la Meuse au sud de Namur et sur Namur même, pour réaliser la liaison avec les Anglais débarquant à Anvers ou à l'ouest et avec les forces belges en campagne et à Anvers.

Cette hypothèse fut non seulement confirmée au cours des journées suivantes, mais encore se changea en certitude lorsque des fractions importantes de l'armée française furent poussées vers le nord, et, par Philippeville, sur la Sambre.

La concentration de la 3e armée fut terminée le 17 août comme elle devait l'être ; le Q. G. A³. déclina ce jour-là, comme il avait déjà eu l'occasion de le faire une première fois, une demande du Q. G. A²., tendant à déterminer la 3e armée à s'ébranler prématurément ;

mais je fus à même d annoncer au G. Q. G. que la 3e armée tout entière était prête à se mettre en marche, à l'exception de quelques colonnes de munitions du XIIe C. R. encore en cours de transport par chemin de fer.

CHAPITRE II

AVANCE SUR LA MEUSE, 18-22 AOUT.

L'avance générale avait été prescrite par l'Empereur pour le 18 août, et la 3e armée notamment devait porter son aile droite par Durberg (Durbuy), Havelange, contre le front sud-est de Namur, en liaison avec l'aile gauche de la 2e armée et se maintenir, par son aile gauche, en contact étroit avec l'aile droite de la 4e armée.

En même temps, d'autres dispositions furent arrêtées pour la prise de Namur par l'aile gauche de la 2e armée et l'aile droite de la 3e ; cette dernière reçut pour l'attaque 4 batteries autrichiennes de mortiers lourds.

Tandis que le Ier C. C. qui opérait en avant de la 3e armée exécutait avec succès, le 18 août, une nouvelle reconnaissance offensive de la ligne de la Meuse occupée par les Français vers Dinant et que les 1re et 2e armées allaient continuer leur marche en avant à partir de la ligne Hasselt, Saint-Trond, la 3e armée s'ébranla le dit jour et porta son quartier général de Prüm à Viel-Salm.

Quartier général du XIe C. A. à Soy.
— XIIe — à Laroche.
— XIXe — à Mabompré.
— XIIe C. R. à Burgreuland.

Le corps de l'aile droite (VIIIe) de la 4e armée atteignit Wiltz.

Un ordre du G. Q. G., arrivé dans l'après-midi, chargea la 2e armée de l'attaque sur Namur. Le XIe C. A., avec le IIIe bataillon du 1er régiment d'artillerie à pied et le 23e régiment de pionniers, passait à la 2e armée. A la 3e armée incombait la mission de couvrir l'attaque sur Namur, face à la ligne de la Meuse Namur-Givet tenue par l'ennemi. Le débarquement des mortiers autrichiens était poussé dans la zone de la 2e armée.

Je profitai du déplacement du Q. G. A. pour faire une nouvelle visite au général commandant le XIe C. A. Je le rencontrai au moment où il faisait défiler une partie de son C. A. devant le Grand-Duc de Saxe Weimar, et le prince héritier de Waldeck. Les troupes et les convois, les hommes et les chevaux, étaient en parfait état. En cours de route je pénétrai pour la première fois en territoire belge. Je constatai le soin avec lequel la population avait cherché à multiplier les obstacles à la marche des Allemands, en coupant et en barrant les routes et les ponts, et combien, pour réprimer ces actes contraires au droit des gens, l'autorité militaire avait été forcée de sévir fréquemment contre les habitants, en brûlant les maisons ou par tout autre moyen.

A Viel-Salm, le Q. G. A^{3}. s'établit au château d'un industriel belge, M. Sincay. Cette maison de maître, très luxueusement installée, au milieu d'un parc ancien, servait probablement de séjour durant la saison des chasses à courre. On y trouvait des écuries pour 50 chevaux et plus de 40 chambres. Nous ne trouvâmes

au château qu'un vieux serviteur qui, aidé par sa femme et avec le secours de nos vivres réglementaires, se chargea de notre bien-être matériel.

Le *19 août*, nous restâmes à Viel-Salm, tandis que les corps d'armée continuaient leur mouvement vers l'ouest, le XIe C. A. restant encore dans la zone de la 3e armée. J'eus ainsi l'occasion de saluer à Viel-Salm le général von Ehrenthal et de nombreux éléments de sa 24e D. R.

Les rapports parvenus ce jour-là, ainsi que ceux de la veille, confirmèrent, en les complétant, les vues que j'avais déjà à Prüm. L'ennemi paraissait concentrer non seulement les 1er et 2e C. A., mais encore d'autres forces importantes, peut-être sa 5e armée, à l'ouest de la Meuse, de Namur à Dinant et à Givet, et, au sud de la Sambre, en amont et en aval de Charleroi.

La question de savoir comment il emploierait ses forces de la Sambre, soit pour une offensive, soit en restant sur la défensive, en liaison avec des troupes belges et peut-être anglaises, allait bientôt être résolue. En tout cas l'occupation par les Français de la coupure de la Meuse, Namur-Dinant-Givet, pouvait être considérée comme constituant une liaison entre le groupe d'armées déployé à l'est de Charleville et les éléments d'armée de la Sambre ou bien comme formant le flanc droit d'un front constitué sur la Sambre, face au nord. La ligne de la Meuse, en aval de Givet, facilitait extraordinairement l'exécution de cette double mission.

La rivière coule, en effet, dans une vallée profondément encaissée, surplombée à certains endroits par des rochers à pic, elle ne peut être franchie que sur des

ponts et constituait par suite un sérieux obstacle devant la position fortifiée occupée par les Français sur la rive gauche et qui s'appuyait solidement au nord sur la forteresse de Namur et au sud sur le fort de Givet.

Il était certain pour moi que nous allions nous heurter à l'adversaire sur cette coupure et en venir aux mains ; mais l'incertitude régnait sur l'évaluation des effectifs que nous rencontrerions sur la Meuse. La force de la position et la valeur de l'obstacle permettaient au commandement français de n'y employer relativement que peu de troupes. Cependant le danger que présentait, pour les opérations françaises, une irruption des Allemands sur l'aile nord à Dinant, ne permettait pas non plus de sous-estimer les effectifs ennemis. Je tenais donc pour vraisemblable que des troupes des 1er et 2e C. A. s'opposeraient à notre tentative de forcer la coupure de la Meuse à Dinant, mais je ne croyais pas, en raison de la nature du front défensif de 15 km. de long, que la totalité de ces deux corps d'armée serait affectée à la défense de la Meuse.

20 août. — Le 20 août, le XIe C. A. prit position contre Namur, tandis que les XIIe et XIXe C. A. portaient leurs éléments de sûreté jusqu'à Spontin, Celles, Ciergnon, leurs gros immédiatement en arrière :

Q. G. du XIIe C. A. à Haversin.
Q. G. du XIXe C. A. à Buissonville.
Q. G. du XIIe C. R. à Erezée.

Chacun d'entre eux entreprit immédiatement la reconnaissance détaillée de la position de la Meuse.

Le Q. G. A3. se porta sur Marche ; en m'y rendant, je

rencontrai près de Natoye le général de cavalerie von Richthofen, commandant le Ier C. C. ; il avait reçu du G. Q. G. l'ordre de laisser en arrière les 12e et 13e bataillons de chasseurs, de traverser la Meuse à l'est de Namur, puis de se mettre à la disposition de la 2e armée.

C'est avec joie que je me rappelle cette rencontre qui non seulement me permit d'échanger avec ce général des vues sur la situation militaire, mais encore me fournit l'occasion de lui exprimer ma reconnaissance pour les services rendus par le Ier C. C. devant le front de la 3e armée. J'appris également là combien les 12e et 13e bataillons de chasseurs s'étaient fait apprécier dans le corps de cavalerie pour leur brave et glorieuse conduite devant l'ennemi.

Des renseignements verbaux et écrits ainsi qu'une série de rapports de la cavalerie d'armée, confirmés et complétés par les résultats de l'exploration aérienne me fournirent la possibilité d'adresser encore ce jour-là aux troupes de la 3e armée un croquis représentant la ligne de défense française en aval et en amont de Dinant.

Aussi le Corps de Cavalerie avait été pour le Q. G. A3., d'un grand secours pour les opérations tactiques qui allaient se dérouler sur la ligne de la Meuse. D'autre part, dans le domaine statégique, l'exploration du général de cavalerie von Richthofen nous avait permis de bien voir clair dans la situation de l'ennemi.

Dès les 17 et 18 août, la cavalerie annonçait que le pays, au sud-est de Givet, était vide de troupes ; ces renseignements confirmés les jours suivants éveillèrent

en moi la pensée qu'il devait y avoir là un intervalle comme, en principe, le plan de concentration français en laissait entre les groupes d'Armées. En raison de son étendue, de Givet à Bouillon-Paliseul, on pouvait le considérer comme un point faible dans le dispositif ennemi.

A Marche, où je pus saluer, dans l'après-midi, des troupes de la 23e D. I. (lieutenant-général baron von Lindman) et des fractions de la 45e brigade d'infanterie de réserve (lieutenant-général von Suckow) pendant qu'ils traversaient la ville, j'occupai la villa d'un monsieur Léonard, homme riche et vieux célibataire, d'ailleurs absent.

Les officiers et fonctionnaires du Q. G. A3. mangeaient ensemble dans le voisinage, à l'hôtel de la Cloche ; tous remarquèrent les dispositions hostiles de la population ; cependant il ne se produisit ce jour-là aucun incident. Le départ de la cavalerie d'armée me tourmentait beaucoup. Je comprenais bien qu'il était nécessaire de disposer, à l'aile droite de l'armée allemande, d'une forte cavalerie, mais je redoutais également que, par suite du passage du Ier C. C. sur la rive gauche de la Meuse, la 3e armée se trouvât réduite dans la suite aux seules troupes de cavalerie qui en faisaient organiquement partie. Bien que cette crainte ne fût pas justifiée pour les combats imminents sur la Meuse, elle paraissait l'être pour la suite des opérations après forcement de la coupure de la Meuse à Dinant ; car, sur les 22 escadrons qui me restaient après le départ du XIe C. A., 6 escadrons, laissés comme troupes de réserve dans la zone de concentra-

tion, n'avaient pas encore acquis à ce moment l'aptitude nécessaire à la guerre. Je n'eus pas le loisir de m'arrêter longtemps à ces préoccupations et de chercher à y obvier, car un ordre du G. Q. G. adressé à la 3e et à la 2e armée absorba toute l'activité du Q. G. A3., dans l'après-midi du 20 août. Cet ordre portait : « L'attaque de la 2e armée contre l'ennemi à l'ouest de Namur devra coïncider avec l'attaque de la 3e armée contre la ligne de la Meuse de Namur à Givet. Les commandants d'armée se concerteront à cet effet ».

L'ordre recommandait également de rester en liaison avec l'aile droite de la 4e armée.

Comme le G. Q. G., en émettant cet ordre, avait négligé de régler lui-même le mode de coopération des deux armées et aussi d'indiquer dans quelle direction il faudrait porter l'attaque décisive, j'envoyai un officier d'état-major au quartier général de la 2e armée pour coordonner les opérations qui paraîtraient nécessaires. Ce n'est qu'au bout d'un temps assez long que l'on parvint à accorder d'une manière satisfaisante les opérations envisagées par la 2e armée et par la 3e, car le Q. G. A2. pas plus que le Q. G. A3. ne pouvait s'appuyer sur des considérations décisives. Aucune de ces deux autorités ne se préoccupait de la situation de l'autre ni de la situation générale, chacune d'elles, qu'elle le voulût ou non, ne s'occupant que de ses propres intérêts. La manière de voir du Q. G. A3. était à peu près la suivante : Si, comme le croit le Q. G. A3., le déploiement de la 2e armée est en avance sur celui de l'adversaire qui lui est opposé, il est indiqué d'utiliser les avantages tactiques et de rechercher im-

médiatement la décision tandis que la 3e armée attaquera le détachement d'armée ennemi rencontré sur la Meuse à Dinant, non seulement en vue de le fixer, mais encore pour acquérir la possibilité d'agir sur les arrières du groupe d'armée ennemi aux prises avec la 2e armée.

D'autre part, je me disais que l'attaque décisive de la 2e armée en direction sud ne portait pas en elle-même le germe d'un succès stratégique aussi grand que celui réservé à une offensive de la 3e armée cherchant la décision en direction est-ouest. Si la 3e armée réussissait à battre son ennemi et à pénétrer dans le dispositif français, avec des forces suffisantes, par la trouée repérée au sud de Givet, l'adversaire combattant au sud de la Sambre non seulement succomberait sous les coups de la 2e armée, mais encore se trouverait séparé de l'armée voisine qui devait se trouver vers Charleville.

Après un échange de dépêches télégraphiques et après que j'eusse donné l'assurance que la 3e armée ne serait pas en mesure, avant le 21 août au soir, d'agir méthodiquement par son artillerie sur la ligne de la Meuse, le Q. G. A². renonça à son projet d'attaquer dès le 20 août. Il m'informa le même jour par un radio, confirmé le lendemain matin par lettre, qu'il avait fixé l'attaque au 23 août au matin ; l'aile gauche de la 2e armée se porta alors en direction Jemeppe-Mettet.

Il était évident que la 3e armée ne pouvait pas fixer une date plus rapprochée pour une action combinée avec la deuxième. Le prélèvement du XIe C. A. affaiblissait la 3e armée d'un quart de son effectif, ce qui l'obligeait à porter en avant le XIIe C. R. pour lui permettre de

prendre immédiatement part à l'action. Il fallait donc appeler le XIIe C. R., marchant en deuxième ligne, à la place du XIe C. A. en première ligne. Il allait de soi que ce mouvement exigerait un certain temps et qu'il devait retarder le moment de l'attaque. Pendant ces négociations entre le Q. G. A^{2}. et le Q. G. A^{3}., commencées le 20 août et seulement terminées le 21, les mouvements suivants s'accomplirent :

Le XIIe C. A. — 32e D. I. à droite, 23e à gauche — avança jusqu'à Spontin-Thynes-Sorinne-Foy Notre-Dame. Q. G. à Achène.

Le XIXe C. A., échelonné en profondeur pour assurer la protection du flanc, laissa son Q. G. à Buissonville et atteignit, avec la 24e D. I., Furfooz, avec la 40e D. I., Ciergnon, tandis que le XIIe C. R. portant son Q. G. à Baillonville atteignit avec les têtes de la 24e D. R. Nettine, avec les têtes de la 23e D. R. Hogne.

Le Q. G. A^{3}. resta le 21 août à Marche et y apprit par le Q. G. A^{4}. que la 4e armée porterait son corps de droite (VIIIe C. A.) à Wawreille, avec quartier général à Saint-Hubert, afin d'être prête à couvrir le flanc gauche du XIXe C. A. pour le cas où celui-ci viendrait à être attaqué par le sud ou le sud-ouest.

C'est avec cette assurance que la 3e armée serra davantage, le 22 août, sur la coupure de la Meuse :

Le Q. G. A^{3}. fut porté à Leignon.

Le XIIe C. A. : Q. G. à Taviet.

Le XIXe C. A. : Q. G. à Custinne.

Le XIIe C. R. : Q. G. à Braibant (24e D. R. à Natoye, 23e D. R. à Sovet).

Elle entra ainsi en contact plus étroit avec les avant-

postes encore maintenus par les Français sur la rive droite de Meuse à Dinant, les rejeta de l'autre côté du fleuve, entreprit les reconnaissances de la ligne de la Meuse qui avaient été prescrites en vue de l'attaque envisagée et prit toutes les mesures d'ordre tactique et technique qui paraissaient nécessaires pour l'attaque du 23 août.

Pendant que l'activité du Q. G. A^3 se trouvait ainsi dirigée vers l'ouest, il arriva soudain à Leignon un message téléphoné du commandant du XIXe C. A. annonçant que la 4e armée se dirigeait vers le sud, mais qu'elle laisserait à Beauraing une brigade mixte pour protéger le flanc gauche de la 3e armée contre Givet. Peu de temps après, le Q. G. A^4. confirmait le fait et ajoutait que l'adversaire venant du sud, avec cinq corps au moins, déclenchait une offensive et obligeait la 4e armée au combat. En présence de ce changement, une question se posait pour moi : que doit faire la 3e armée, voisine d'une armée attaquée, pour faire face à la nouvelle situation créée dans le dispositif général ?

Le fait que la 2e et la 3e armées se trouvaient en posture d'obtenir immédiatement la décision, cherchée par elles à l'ouest et au sud de Namur, ne me laissa pas le moindre doute qu'il fallût s'en tenir à l'accord intervenu avec le Q. G. A^2. et, comme cela était convenu, commencer les opérations le 23 août et les poursuivre sans désemparer.

A la vérité, le changement de front entrepris le 22 août par la 4e armée, en raison de l'avance de l'ennemi venant du sud, était conforme au plan général

de conversion vers le sud, envisagé par le G. Q. G. Cependant la 3e armée ne pouvait pas y participer jusqu'à ce que l'adversaire rencontré par les 2e et 3e armées à Namur fût mis en déroute. Certes un tel succès supposait que la 4e armée réussît à parer le coup dirigé contre elle. Je l'espérais avec confiance, non seulement parce que les forces françaises qui cherchaient la décision contre la 4e armée n'étaient pas supérieures en nombre et qu'elles se trouvaient aussi dans la zone d'action de la 5e armée allemande, mais encore parce que l'aile ouest du groupe d'armée français qui avançait contre la 4e armée, sauf une division de cavalerie, faisait mouvement par Bouillon : que, par suite, il n'y avait à craindre de sa part aucune menace directe et immédiate sur Dinant.

Appuyé sur ces considérations, l'ordre pour la journée du 23 août parut le 22. Il prescrivait une attaque combinée avec celle de la 2e armée : l'exécution en était fixée au 23 août, 5 heures du matin. Contre toute attente, je me trouvai de nouveau, à 11 heures du soir, en présence d'une situation modifiée. A cette heure, arriva un radio de la 2e armée, déjà lancé, semble-t-il, dans l'après-midi : il faisait connaître que l'ennemi ne semblait disposer jusqu'alors, au sud de la Sambre, que de trois divisions de cavalerie avec un peu d'infanterie.

On exprimait le « désir pressant » que la 3e armée fît une avance rapide sur Mettet, tandis que la 2e armée pousserait jusqu'à Binche-Mettet. L'officier d'état-major, de retour du Q. G. A². peu après l'arrivée de ce radio (il avait dû faire un long détour par le nord de Namur et

avait perdu beaucoup de temps en route par suite des mouvements de troupes et de colonnes de munitions qui lui barraient le chemin), confirma la nouvelle que le Corps de la Garde avait traversé la Sambre dès le 22 août et qu'il avait immédiatement attaqué.

Pour m'expliquer que le Q. G. A^2 se fût écarté des conventions intervenues, j'imaginai que la 2e armée avait tout d'abord surestimé les forces françaises rencontrées sur la Sambre et qu'aujourd'hui elle pensait au contraire être seulement en présence de 3 divisions de cavalerie.

A cette heure très avancée, il ne restait plus que peu de temps avant le départ des troupes ; il m'était impossible de rien modifier aux instructions contenues dans mon ordre d'armée. L'hypothèse d'une retraite possible de l'ennemi, provoquée par l'avance de la 2e armée, n'entraînait d'autre conséquence que l'ordre au XIXe C. A. d'avoir à s'emparer, avec la 40e D. I, dans la nuit même (22-23 août) du passage d'Hastière-Lavaux. De la sorte il serait prêt pour la poursuite au cas où l'adversaire se serait résolu à rompre le contact avec la 2e armée.

Le lendemain, on pouvait déjà percevoir le feu de l'artillerie de siège entrée en action contre Namur dès le 20 août à midi ; il arriva aussi au nouveau quartier général de l'armée, à Leignon, des nouvelles de succès obtenus là-bas ainsi qu'un rapport indiquant qu'à Marche, récemment abandonné par le Q. G. A^3., on avait dressé une embuscade et tiré contre un détachement du régiment d'infanterie de réserve n° 103.

Au cours d'une inspection que je fis personnellement

du terrain à l'est de Dinant, je rencontrai mon régiment d'infanterie n° 182 aux avant-postes de la 23e D. I., sur la route de Sorinne à Dinant; je rentrai ensuite au château de Leignon que j'occupais depuis le matin avec mon état-major. Nous y avions été fraîchement accueillis par le propriétaire, M. le conseiller de légation en retraite Eggremont. Le château était une grande construction neuve confortablement installée, bâtie sur une hauteur au milieu d'un parc; il surplombait le village, et sur sa tour flottait le pavillon de la croix de Genève. Les écuries pour trente chevaux, un manège couvert, de nombreuses serres froides et chaudes, entouraient la cour.

Le châtelain et toute sa famille étaient présents; sa femme, deux fils presque adultes, une fille mariée au châtelain de Sorinne qui savait son mari à Dinant, et une vieille femme de Namur avec sa fille sans doute fiancée à l'un des jeunes Eggremont. Le vieux était un homme grognon qui, le poing serré dans la poche, paraissait fort importuné par ses hôtes forcés. Dans le salon du château, il y avait une collection extrêmement précieuse d'armes japonaises et chinoises qu'Eggremont avait rassemblée dans les divers postes diplomatiques qu'il avait occupés en Extrême-Orient.

L'officier chargé du cantonnement, premier lieutenant von Hœsch, avait accepté à mon insu l'invitation de Mme Eggremont pour le déjeuner et le dîner de tout l'état-major. Mon intention de décliner cette invitation se heurta à l'impossibilité de trouver à nous restaurer ailleurs; c'est pourquoi von Hœsch avait cru pouvoir s'adresser à la famille Eggremont. D'ailleurs, le comte

von Strachiwitz, d'un régiment de dragons de la garde, avait été cantonné là pendant une semaine et y avait reçu une attentive hospitalité. Le repas de midi ne se passa pas trop mal, bien qu'il y régnât une certaine contrainte. Les dames Eggremont justifiaient la présence de la croix de Genève sur le château par ce fait que quelques blessés du bataillon de chasseurs de la garde et du 12e bataillon étaient couchés dans les communs et soignés par elles, à la vérité sans l'assistance d'aucun médecin. La manière « choquante et importune » qu'elles employèrent me fit reconnaître trop clairement qu'elles n'avaient pas obéi à un sentiment d'humanité, mais qu'elles étaient seulement poussées par le désir d'échapper ainsi à des vexations de la part des troupes allemandes. Pour mettre fin à cet état de choses, j'ordonnai, après visite des blessés, de les transporter aussitôt dans une ambulance et de retirer la croix de Genève.

Très vexée par cet ordre, la partie masculine de la famille Eggremont se permit de tenir des propos hostiles lorsque la police militaire procéda à la recherche des armes pour se les faire livrer : elle persista même dans son attitude après que j'eusse ordonné de ne pas confisquer les armes qui faisaient partie de la collection. Les fils ne parurent pas au dîner et le père s'y présenta fort en retard. Il se montrait troublé et ne répondait a aucune question. Mme Eggremont faisait bonne mine à ce jeu dont elle ne surprenait pas encore le motif (*sic*). Après dîner, j'appris par le conseiller privé de gouvernement Hartenstein, qui était chargé de la saisie des armes, que les fils Eggremont s'étaient

exprimés d'une façon inconvenante à l'égard des Allemands et que le chef de famille n'avait consenti à livrer un revolver qu'il avait à la main qu'après emploi de la force. Je me décidai donc à faire emprisonner séparément les deux fils chacun dans leurs chambres, à les faire surveiller par des sentinelles et à étendre également cette surveillance au vieux monsieur. En tout cas, cette situation était très pénible pour les deux parties, et on aurait pu l'éviter en n'acceptant pas l'invitation de l'hôtesse.

Au surplus, je crois me rappeler avoir appris dans la suite que l'inspection d'étapes n° 3, lorsqu'elle fut logée, quelque temps après, au château de Leignon, avait été dans la nécessité de faire interner la partie masculine de la famille Eggremont.

CHAPITRE III

COMBATS DES 23 et 24 AOUT A DINANT ET AUX ENVIRONS

Le Q. G. A. quitta le 23 août à 4 heures du matin le château de Leignon et se rendit au poste de combat qu'il avait choisi sur la route Achêne-Dinant, au sud et près de Taviet. C'est là que parvinrent, à 4 h. 45, les comptes-rendus des XIIe et XIXe C. A. suivant lesquels l'artillerie était prête à ouvrir le feu. Un épais brouillard couvrait la vallée de la Meuse et empêchait toute observation lointaine. Enfin, à l'aurore, à 5 h. 50, je pus donner personnellement l'ordre de commencer le feu.

L'artillerie française ne tarda pas à répondre vigoureusement ; les renseignements faisaient connaître que l'adversaire se tenait à l'ouest de la Meuse avec des forces importantes ; il n'avait pas encore détruit les ponts de Dinant, le pont d'Anseremme, bien qu'endommagé, était encore praticable pour des troupes à pied ; enfin le combat, pour la possession du pont de Hastière-Lavaux, ne s'était pas encore terminé favorablement. Sous la protection du feu d'artillerie, le XIIe C. A. fit avancer sa 32e D. I. sur Houx et sa 23e D. I. sur Dinant en vue de faire intervenir son infanterie dans la lutte contre le défenseur ; de la même manière, les

forces principales du XIXe C. A. se rapprochèrent de la Meuse, d'Anseremme à Lavaux. Les troupes ne parvinrent que péniblement à progresser ; la configuration et les couverts du pays, la force du courant de la Meuse et l'attitude hostile des habitants leur causaient des difficultés de toutes sortes et favorisaient la résistance du défenseur.

A 8 heures 35, un radio du G. Q. G. parvint au Q. G. A^{3}. à Taviet, au sujet du combat engagé le 22 août par la 4e armée, et d'une opération grâce à laquelle la 2e armée devait ouvrir à la 3e le passage de la Meuse entre Namur et Givet. Pour conclure, il recommandait de faire traverser la Meuse, au sud de Givet, par les troupes disponibles de la 3e armée dans le but de couper la retraite à l'ennemi. Cette dernière indication causa une grande joie au Q. G. A^{3} ; elle était complètement d'accord avec notre conception qui avait déjà trouvé son expression dans l'ordre adressé par le commandant de l'armée, la veille au soir, au XIXe C. A. de s'emparer dans la nuit du 22 au 23 août du pont de Hastière-Lavaux.

En réfléchissant aux moyens de réaliser la directive du G. Q. G., j'éprouvai le besoin de voir d'un peu plus près ce qui se passait à l'aile gauche de la 3e armée. Je décidai donc de me rendre avec un État-major réduit auprès du Q. G. du XIXe C. A. Ce déplacement, envisagé seulement pour un court espace de temps, parut sans inconvénient ; les opérations ne se développaient en effet que lentement au XIIe C. A. devant et à l'intérieur de Dinant, et le XIIe C. R. se rapprochait de la Meuse au nord de la 32e D. I. après que le régiment

d'infanterie de réserve n° 103, marchant à la tête de la 23e D. R., eut livré à Dorinne un sérieux combat contre des paysans armés.

A la suite d'un entretien avec le général de cavalerie von Laffert, je lançai d'Hulsonniaux un ordre d'armée qui prescrivait de continuer l'attaque commencée sur la Meuse, de poursuivre la tentative de passage de vive force près de Lenne et en outre de mettre en marche toutes les forces disponibles du XIXe C. A. sous les ordres du général de division Götz von Olenhusen. Il s'agissait, avec ces forces, de pousser au sud de Givet, en direction générale de Fumay, au-delà de la Meuse, pour couper à l'ennemi la retraite vers le sud-ouest ou l'ouest, tandis que la brigade du VIIIe C. A., arrivée à Beauraing, continuerait à couvrir le flanc gauche de la 3e armée.

A mon retour à Taviet m'attendaient des renseignements d'aviateurs de grande importance qui ne laissaient aucun doute sur la situation : l'ennemi opérant au sud de la Sambre avait commencé sa retraite, fait sauter le pont de Dinant et évacué une partie de la position à l'ouest de cette ville.

On pouvait dès lors escompter, avec beaucoup de vraisemblance, que la résistance sur la Meuse en amont et en aval de Dinant ne se prolongerait plus longtemps ; cette manière de voir conduisait donc — sans plus — à la décision d'effectuer l'opération confiée au général de de division Götz von Olenhusen non seulement avec les troupes disponibles du XIXe C. A., mais bien avec le XIXe C. A. tout entier, car cette opération portait en elle même le germe d'un grand succès.

Elle pouvait aboutir, soit à séparer l'ennemi qui se trouvait en face des 1re, 2e et 3e armées, du groupe d'armée aux prises avec la 4e armée ; soit, en cas de plus large développement, à réaliser même l'encerclement de la partie de l'armée française opposée à nos 1re, 2e et 3e armées.

L'espoir que nous avions, le 22 août à midi, de triompher rapidement de l'obstacle de la Meuse ne devait malheureusement pas se réaliser ; bien plus, les succès obtenus au cours de l'après-midi au prix d'une lutte acharnée devaient rester au-dessous de ce qu'on attendait.

La cause doit en être recherchée d'un côté dans ce fait que le projet de la 2e armée qui nous avait été communiqué par elle, puis confirmé par le G. Q. G., et qui tendait à ouvrir le 23 août le passage de la Meuse à la 3e armée n'avait pas abouti en fait à une réalisation tactique ; d'un autre côté, dans les particularités des combats près de Dinant. Là le XIIe C. A. ne put obtenir un succès rapide. Pourtant l'ennemi ne semblait tenir que par ses arrière-gardes — deux brigades actives renforcées, et des éléments d'une division de réserve, comme on l'apprit dans la suite. — Il faut attribuer ce retard, comme on l'a déjà dit plus haut, à la configuration du sol et à l'attitude de la population.

La rive droite de la Meuse, aux environs de Dinant, est bordée par une muraille de rochers, haute de cent mètres, presque verticale, creusée de grottes, crevassée et tapissée de broussailles.

La rive gauche beaucoup plus basse est constituée par de petites collines à pentes douces, couvertes de

haies et de buissons qui, organisés pour la défense, permettaient de prendre facilement sous le feu les chemins conduisant de l'est de la Meuse à son thalweg, par exemple par Yvoir, Houx, Leffe, Dinant, Herbuchenne et Les Rivages. Elle commandait d'ailleurs la route qui borde étroitement la rive droite du fleuve. Ainsi, le forcement de la Meuse se présentait comme une opération très difficile. Il pouvait même, d'un moment à l'autre, mettre l'assaillant dans une situation désespérée, si la population de Dinant prenait part à la bataille. Après avoir avancé jusque dans la partie de la ville située sur la rive est, la troupe se heurta à des habitants armés dont la participation à la résistance semblait avoir été organisée militairement. De toutes les maisons, dont les toits, les fenêtres et les caves avaient été préparés pour la défense, partait un feu terrible pour l'assaillant. Le peuple aveuglé usait de toutes les perfidies ; on vit même des femmes et des jeunes filles se mêler à la bataille.

Ainsi se déroula à Dinant un combat de rues du plus grand acharnement et qui dut être mené sans merci. La conduite des habitants, si contraire au droit des gens, retarda la construction du pont projeté pour le passage de la 23e D. I. Les pionniers, en mettant les bateaux à l'eau, subirent des pertes très élevées. La moitié du matériel fut crevée par les balles d'infanterie. Sa remise en état dura jusqu'au lendemain. Mais dans les faubourgs aussi, une population fanatique, soutenue de la rive gauche par les Français, opposait une vive résistance. Le XIIe C. R. près de Houx, la 32e D. I. près de Leffe, la 23e D. I. près de Les Rivages arri-

vèrent bien à prendre pied sur la rive gauche avec quelques faibles unités, mais non à forcer rapidement le passage avec des éléments suffisamment importants. Seule la 24e D. I. réussit à le faire, vers la tombée de la nuit, à Lenne. Elle chercha ensuite à s'emparer encore d'Onhaye. Chassée de là par des forces supérieures, elle se maintint cependant dans les petits bois de Freyr et de Lenne qui devaient servir de points d'appui pour faciliter le passage de la rivière, le 24 août, à la 3e armée. Cette opération aurait déjà pu commencer la veille, si la 2e armée était parvenue à ouvrir de vive force le passage de la Meuse le 23 août ainsi qu'elle en avait annoncé l'intention. Comment expliquer que l'aide promise par la 2e armée ne se soit pas produite ? Je n'ai jamais pu approfondir cette question ; mais les faits sont là. Le corps de la garde, placé à l'aile gauche de la 2e armée, traversa la Sambre dès le 22 août au lieu du 23, jour convenu, et attaqua avec la conviction de ne rencontrer là que « 3 divisions de cavalerie française avec une faible infanterie ». Cette offensive prématurée se heurta à des forces sensiblement plus élevées que « 3 divisions de cavalerie » ; la garde fut arrêtée le 23 août à Saint-Gérard. Le Q. G. A², au lieu d'ouvrir le passage de la Meuse à la 3e armée au sud de Namur, fut ainsi conduit à lui adresser, à 6 heures 30 du soir, cet appel au secours : « Passage de la Meuse par 3e armée instamment désiré pour aujourd'hui même. » De cette demande si pressante résulte la preuve irréfutable que la 2e armée avait un besoin urgent de l'aide de la 3e et qu'elle n'était pas en mesure d'intervenir effectivement sur la Meuse en aval de Di-

nant. Certes l'avance du corps de la garde et du Xe C. A. le 23 août jusqu'à Gerpinnes-Saint-Gérard ne devait pas rester sans influence sur l'issue de la résistance française, le 24 août, derrière la Meuse, des deux côtés de Dinant ; de même l'attaque de la 3e armée, le 23 août, devait influer sur l'évacuation de la région au sud de la Sambre. Mais il est probable que le commandement français, en présence de l'action combinée des 2e et 3e armées allemandes, aura considéré l'avance de la 3e armée, dont la direction menaçait ses arrières, comme plus dangereuse que le mouvement de la 2e armée marchant du nord au sud.

Quelles que soient les considérations qui aient déterminé le commandement français à renoncer à la résistance contre les 2e et 3e armées, il demeure incontestable que les deux brigades d'arrière-garde de la 2e D. I. française, renforcées par des fractions de la 51e D. R. et appuyées sur la résistance de la population belge, avaient rempli complètement leur mission.

Le Q. G. A^3. fut transféré dans la soirée au château de Taviet. Mais auparavant les généraux commandants de corps d'armée furent mis au courant de la situation. Il leur fut prescrit pour la tombée de la nuit :

« S'il est possible d'accorder du repos aux gros des C. A., il est nécessaire néanmoins d'entreprendre la poursuite avec des troupes de toutes armes, à savoir :

XIIe C. A. en direction Philippeville.

XIXe C. A. (24e D. I.) Romerée-Marienbourg ».

Bien que la journée du 23 août se fût passée autrement qu'on ne pouvait s'y attendre le matin, eu égard à la situation générale et aux progrès des combats sur

notre propre front, j'étais cependant résolu, vers le soir, à m'en tenir à mon plan.

La nouvelle que l'ennemi battait en retraite par Philippeville et avait dû commencer l'évacuation des bords de la Meuse à Dinant, me confirma dans mon idée, déjà réalisée le 23, qu'il fallait poursuivre mon mouvement en direction du sud-ouest. Après en avoir rendu compte au G. Q. G. et en avoir informé les armées voisines, je rédigeai le 24 août à 2 h. 30 du matin, à Taviet, l'ordre d'armée relatif aux opérations de cette journée. A peine cet ordre était-il envoyé, que se présenta, à 4 heures du matin, un officier d'état-major du Q. G. A², le major von Fouqué, qui fit connaître :

« Que la 2e armée avait l'impression de s'être heurtée « le 23 août à un ennemi fort d'environ 5 corps d'ar- « mée qui paraissaient occuper une position fortifiée « et qui avaient attaqué avec succès le Xe C. R. ; l'at- « taque de la 2e armée le 23 août avait eu en général « un développement favorable ; cependant, en vue « de son renouvellement envisagé pour le 24 août à « la pointe du jour, il s'imposait d'urgence que la « 3e armée, par une attaque en direction est-ouest, « soutînt l'attaque de l'aile gauche de la 2e armée « en direction générale de Mettet ».

Cette demande de secours de la 2e armée, renforçant le son de cloche « instamment désiré », déjà entendu le 23 août à 6 h. 30 du soir, me mettait en présence de la grave décision soit de maintenir mon ordre à la 3e armée envoyé une heure et demie auparavant, soit de prêter l'oreille à la proposition de la 2e armée

d'avancer en direction est-ouest. Le court délai qui restait disponible pour réfléchir et se décider — puisque la 2e armée devait attaquer à la pointe du jour — excluait toute nouvelle délibération soit avec le G. Q. G. soit avec le Q. G A². Le rapport présenté par le délégué de la 2e armée fit naître à Taviet la pensée que non seulement les combats livrés par la 2e armée, le 23 août, n'avaient pas répondu aux espoirs caressés par le Q. G. A²., mais encore qu'il n'y avait pas lieu de se réjouir de la situation, eu égard au succès avec lequel l'ennemi avait attaqué le Xe C. A.

Une telle manière de voir ne pouvait être infirmée par l'expression dont se servait le Q. G. A². « l'attaque du 23 août aurait été en général favorable ».

En tout cas c'était un fait que :

1° Le 23 août, l'ouverture de la ligne de la Meuse, espérée par le Q. G. A². et annoncée par le G. Q. G., ne s'était pas réalisée.

2° L'appel au secours « pressant » du Q. G. A²., arrivé dès 6 heures 30 du soir, se renouvelait presque aussitôt, par envoyé spécial : on ajoutait même qu'il « s'imposait d'urgence ».

3° L'appui de la 3e armée était demandé, en direction est-ouest.

Tout cela n'était pas fait pour rassurer le Q. G. A³. sur le succès de sa coopération avec la 2e armée, le 24 août.

Le cœur serré, mais il le fallait, je me livrai, le 24 août, à 4 heures du matin, à de nouvelles réflexions. Je pensai aux circonstances dans lesquelles l'idée d'une offensive vers le sud-ouest s'était développée et avait pris

tant d'importance. J'examinai les perspectives stratégiques qui s'offraient en cas d'exécution de cette offensive. Néanmoins, il restait hors de doute pour nous que la poussée de la 3e armée vers le sud-ouest ne conduirait à un succès décisif que si elle se combinait avec les mouvements de la 2e armée.

Un échec tactique de la 2e armée au sud de la Sambre rendait cette combinaison impossible. Et alors, la 3e armée, amputée du XIe C. A., courait le danger d'être, à son tour, coupée de la deuxième par un ennemi supérieur en nombre, et rejetée sur la quatrième. Il saute aux yeux qu'une telle éventualité aurait eu des conséquences d'autant plus funestes que la 3e armée aurait pénétré plus avant vers le sud-ouest, dans une région où la configuration du terrain, l'état des routes, des chemins et des ponts paralyseraient la liberté de ses mouvements. Dès lors, non seulement l'opération d'ensemble de l'aile droite de l'armée allemande aurait été compromise, mais encore les succès que venait d'obtenir la 4e armée auraient été remis en question.

A ces réflexions s'ajoutait une autre considération tirée de la demande de secours présentée par le major von Fouqué. On pouvait bien penser que la direction « est-ouest » indiquée pour l'attaque par le Q. G. A². n'était donnée sous forme impérative que pour réaliser l'entente *tactique* au sujet de l'entrée en ligne des ailes intérieures des 2e et 3e armées et que, dans ces conditions, une intervention de la 2e armée dans la direction des affaires de la 3e ne devait pas être repoussée. Du reste la manière dont était rédigée la demande de soutien indiquait bien que la situation

de la 2e armée était de nature à réclamer une aide immédiate par les moyens les plus rapides et dans le délai le plus court. Cet appel au secours, renouvelé, sous une forme si caractéristique par le Q. G. A2. devait, sous le coup des événements survenus le 23 août à la 2e armée, ébranler notre confiance dans toute coopération avec cette dernière. Mais une condition primordiale du succès de l'attaque projetée par la 3e armée, en direction du sud-ouest, était qu'elle fût couverte et que les mouvements de la 2e et de la 3e armée, prévus pour le 24 août, fussent en concordance au point de vue stratégique. La situation difficile de la 2e armée obligeait donc la troisième à faire abstraction de ses propres desseins : il lui fallait marcher, le 24 août, non plus en direction du sud-ouest, mais bien en direction est-ouest. Ainsi nous allions sacrifier nos vues personnelles appropriées à la situation et faire prévaloir les préoccupations tactiques du voisin sur la situation stratégique dont nous nous étions exclusivement préoccupés jusqu'ici. Malgré le danger qu'il y avait à substituer à un ordre d'armée à peine lancé des instructions nouvelles pouvant occasionner des coincements dans la transmission des ordres et dans les mouvements de troupes, je donnai à 5 heures 50 du matin un nouvel ordre d'armée pour le 24 août, le second.

Cette concession du Q. G. A3. permit de réaliser à une heure critique une action concertée dans l'intérêt de la 2e armée.

Si les 1re, 2e, 3e et 4e armées avaient formé un groupe d'armées placé sous une direction unique, la coopération tactique des 3e et 2e armées n'aurait pas risqué de

n'être pas assurée dans cette circonstance. Une telle direction eût été seule en mesure de juger s'il était possible, et par quel moyen, d'adapter à la situation sur le front de la Sambre les mesures stratégiques que je me proposais de prendre.

On peut se demander tout de suite pourquoi le commandant de la 3e armée, elle-même en contact étroit avec l'ennemi, attachait tant d'importance aux demandes de secours de ses voisins.

Incontestablement le quartier général de la 3e armée, au cours de la guerre de mouvement, a eu beaucoup à souffrir de telles demandes venant de sa droite et de sa gauche, et les critiques pourraient penser que de semblables appels à l'aide ont été pris trop sérieusement en considération.

On doit pourtant ne pas perdre de vue que seul un péril extrême pouvait conduire un chef aussi éprouvé et aussi hautement apprécié que celui qui était à la tête de la 2e armée à réclamer impérieusement du secours en allant même jusqu'à indiquer le moyen à employer pour lui venir en aide au lieu de laisser le choix de ce moyen à l'appréciation de celui dont il réclamait le concours.

Eu égard à la situation de la 2e armée, la 3e armée entama le 24 août la marche droit à l'ouest après avoir réussi, au moyen de pontons, de bacs, et même en construisant des ponts militaires, à franchir successivement la Meuse d'abord à Lenne, puis à Leffe, enfin à Les Rivages. Toutefois, des rapports d'aviateurs parvenus dans les premières heures de la matinée apportèrent de nouveaux renseignements établissant que les

troupes françaises se retiraient sur un large front vers le sud et le sud-ouest au delà de la ligne Givet-Philippeville-Beaumont. Le Q. G. A³. revint dès lors immédiatement à son intention primitive de diriger son offensive vers le sud-ouest et abandonna le mouvement « Est-Ouest » qui avait été sollicité par la 2e armée. Après avoir rédigé, à 9 heures 45 du matin, un troisième ordre d'armée devenu maintenant nécessaire, après m'être assuré que la construction du pont de Leffe était sur le point d'être achevée et que le passage sur la rive gauche de la 32e D. I. — et ensuite de la 23e D. R. — commencerait incessamment, je me rendis à Les Rivages à l'emplacement de pont choisi pour la 23e D. I. J'y rencontrai le 100e régiment des grenadiers encore occupé à 1 heure de l'après-midi à effectuer un passage qui prenait du temps. Je me joignis avec mon état-major restreint à ce régiment et je me mis personnellement en rapport avec la troupe. Le contact étroit que j'eus avec elle me permit de constater, d'une part, les bonnes et joyeuses dispositions des officiers et des hommes à la suite du succès remporté par nos armes, mais, d'autre part aussi, l'exaspération qui régnait parmi les grenadiers par suite de la participation perfide de la population belge à la bataille.

Sur la rive gauche se trouvaient rassemblées plusieurs centaines d'habitants de Dinant et de Les Rivages qui, sous la surveillance des grenadiers, se tenaient au bord de la rivière, étroitement serrés les uns contre les autres, debout, accroupis ou couchés. Des vieillards, des femmes, des jeunes filles de tout âge, des garçons ayant atteint la moitié de leur croissance, des enfants

grands et petits, avaient été réunis là de force. Dans leur maintien et sur leurs visages se reflétaient une frayeur et une angoisse sans nom, une rage concentrée, un désir de vengeance et de représailles provoqué par toutes les calamités dont souffrait la population ; une hostilité indomptable s'incarnait en eux. Beaucoup fondaient en larmes, déploraient la perte de leurs proches ou de leurs biens, envisageaient désespérément l'avenir en exhalant leur douleur, tombaient dans des crises de nerfs, criaient et vociféraient. Un malade mourut au milieu d'eux ; un Français, soldat du 208e régiment d'infanterie de réserve, blessé à la tête, le visage inondé de sang, était accroupi, muet et apathique, se refusant toutefois à recevoir aucune assistance médicale. Quelle somme de malheurs et de misères se trouvaient là réunis, cela ne peut s'exprimer par aucune parole ; la responsabilité de tels maux et de telles souffrances incombe à ceux qui ont excité la population belge et qui lui ont mis entre les mains des armes pour attaquer avec perfidie les Allemands.

Un coup d'œil rétrospectif sur cette scène et en général sur la résistance opposée à la 3e armée sur le territoire belge, dès qu'elle eut dépassé la frontière, m'impose la conviction que la conduite contraire au droit des gens de la population belge vis-à-vis des troupes allemandes, pour n'être pas la conséquence d'instructions publiques et spontanées du gouvernement belge, a néanmoins été provoquée, sous main, par ses délégués et constamment soutenue avec efficacité. L'unité dans l'organisation de la résistance, la manière conforme à un plan prémédité avec laquelle se battit une po-

pulation enflammée d'une ardeur sauvage, la soigneuse préparation rencontrée partout à cet effet, comme le fait qu'à l'entrée en France les combats avec la population civile prirent fin, sont des preuves irréfragables que la direction de la guerre populaire en Belgique était entre les mains d'une autorité centrale. D'autre part, toutes les dispositions d'ordre tactique rencontrées à Dinant et dans les villages voisins témoignaient de l'application d'une méthode appropriée au but à atteindre et excluaient la possibilité qu'elles eussent été laissées au hasard de l'improvisation. Aucun doute ne peut subsister que les habitants de Dinant et d'autres localités étaient préparés à l'invasion des troupes allemandes et que toute la population était animée — par l'ordre de qui? — de la volonté d'arrêter de toutes ses forces la marche en avant des Allemands.

Les troupes du XIIe C. A. dont la mission était de passer promptement la Meuse étaient particulièrement exposées à ces dangers. Pour y obvier, elles se trouvèrent en présence de la nécessité de guerre de casser les reins à la résistance organisée en vue de contrarier leurs desseins. C'est à ce point de vue que me paraît justifié, sans plus, le bombardement par l'artillerie d'une ville qui prenait une part active à la bataille, l'incendie des maisons occupées par une garnison civile, la mise à mort des habitants rencontrés les armes à la main ; la condamnation des otages était aussi conforme au droit des gens : on ne s'était emparé d'eux que pour s'assurer d'une attitude exempte d'hostilité de la part de la population et celle-ci prit néanmoins part à la lutte.

Tout cela ne pouvait être évité, eu égard au but de guerre que l'on se proposait d'atteindre et à la situation critique où se trouvait la troupe, surprise dans les rues de la ville et dans les villages voisins par des attaques perfides sur ses derrières.

Certes, on déplore profondément du côté allemand que les événements du 23 au 24 août 1914 aient ruiné la ville de Dinant et qu'ils aient coûté un grand nombre de vies humaines. La troupe saxonne qui se vit obligée, dans sa lutte contre la population qui l'attaquait avec perfidie, de recourir à des représailles nécessitées par l'objet de la guerre n'en porte pas la responsabilité, mais bien :

En premier lieu le gouvernement belge qui approuvait une guerre de rues, contraire au droit des gens.

En second lieu les populations des localités qui prirent part d'une manière fanatique au combat engagé. En tout cas, les habitants de ces villages belges doivent s'en prendre à eux-mêmes s'ils ont été victimes de dangers auxquels ils se sont exposés en connaissance de cause. S'ils s'étaient abstenus d'une résistance armée et d'une participation aux combats, ils auraient à peine souffert dans leur vie et dans leurs biens malgré la situation périlleuse dans laquelle ils se trouvaient nécessairement placés du fait des opérations de guerre. —

Profondément ému par les images de désolation sur les bords de la Meuse et frappé des indicibles difficultés auxquelles s'était heurtée la construction du pont près de Les Rivages, je quittai avec mon état-major restreint l'emplacement du pont.

Nous roulâmes jusqu'à Onhaye, en traversant le

champ de bataille situé à mi-chemin entre Lenne et Onhaye ; le service de santé y était encore en pleine activité. Les organisations défensives réalisées là par les Français témoignaient incontestablement de l'habileté extraordinaire et de l'intelligence avec lesquelles le soldat français s'entend à ce genre de travaux.

Certainement il a fallu pour cela disposer de beaucoup de temps et de beaucoup de main-d'œuvre. En continuant la course en automobile par Anthée jusqu'auprès de Rosée, sans rencontrer sur la route ni amis ni ennemis, nous observâmes un combat qui se déroulait sur la hauteur au sud-ouest de Morville entre la tête de la 24e D. I. et une arrière-garde française ; nous gagnâmes plus tard la bifurcation de la route au sud-est de Biert-l'Abbé.

Près de cet endroit survint un détachement d'infanterie belge d'environ soixante hommes appartenant à divers régiments, véritable caricature de soldats, marchant en ordre, précédés d'un drapeau blanc et suivi de deux automobiles. Ces gens se rendirent à nous sans plus et furent confiés à la pointe de l'infanterie de la 32e D. I. qui s'approchait sur le chemin de Falaen à Flavion.

Du combat observé près de Morville et de la rencontre de la tête de la division ci-dessus indiquée, je conclus avec une plus grande certitude que la marche en direction sud-ouest, prescrite par l'ordre de la 3e armée, avait déjà été entamée par les troupes.

Une rencontre ultérieure avec le commandant du XIIe C. A. à Serville me permit de m'assurer que le XIIe C. A. tout entier se rapprochait de Franchimont,

objectif de son mouvement, et qu'à côté de lui le XIIe C. R. exécutait aussi la marche prévue. Le 24 août au soir atteignirent ainsi :

XIIe C. R. (moins la 24e D. R. maintenue à Dinant pour la couverture et la protection des ponts) Florennes ;

XIIe C. A. — après léger combat à Rozée — les bois au sud-ouest de ce village au lieu de Franchimont ;

XIXe C. A. (moins le général Götz von Olenhusen) Romedenne.

Le Q. G. A^3. se porta à Gérin ; là on reçut avis du Q. G. A^2. que la 2e armée avait atteint Florennes, qu'elle se proposait de poursuivre sa marche en avant le 25 août dans une direction plus au sud-ouest, et qu'après prise de possession de Namur, le XIe C. A. serait mis en marche sur Philippeville. Cette avance de la 2e armée me prouva combien nous avions sagement agi, aussitôt qu'un aviateur eut repéré le mouvement général de retraite des Français, en renonçant dès 9 heures 45 du matin à marcher dans la direction indiquée par la 2e armée, c'est-à-dire de l'est à l'ouest.

Si nous n'avions pas opéré ainsi, les mouvements des ailes des 2e et 3e armées qui se touchaient eussent occasionné des frictions très gênantes, par suite des rencontres et des croisements de colonnes, et causé des pertes de temps plus considérables encore que celles provoquées par les réclamations du Q. G. A^2.

La 4e armée annonça, vers le soir, que son aile droite continuerait la poursuite le 25 août, en direction Charleville ; mais elle souhaitait une meilleure liaison avec la 3e armée. Si la 2e armée n'était pas intervenue le 24 août dans les projets d'opérations de la 3e armée,

en exprimant d'une manière pressante le désir de la voir marcher vers l'ouest, la 4e armée n'aurait pas eu besoin de se préoccuper de sa liaison avec la 3e. Cette préoccupation fut-elle occasionnée par le changement de direction de la 3e armée ou tint-elle à la conduite de la brigade du VIIIe C. A., qui avait été détachée vers Beauraing, je n'en ai jamais rien su.

En tout cas, je craignais que cette brigade n'eût la tentation de s'occuper bien plus de l'action du VIIIe C. A., en direction du sud-ouest, que de conserver le contact avec le XIXe C. A. Mon appréhension était justifiée. Le général Götz von Olenhusen, au cours de son mouvement sur Fumay, eut l'occasion de le constater. Ce général partit le 23 août, à 1 heure de l'après-midi, de la croisée de routes à l'est de Feschaux, avec 10 bataillons, 3 escadrons et 6 batteries du XIXe C. A. Un bataillon du VIIIe C. A., rencontré au sud de cette localité, se joignit à lui jusqu'à Beauraing. Là, il le quitta, sous prétexte que la brigade attendue avait pris une direction inconnue. Sans chercher à se renseigner sur ce point, et encore moins à reprendre la liaison avec cette brigade, le général Götz von Olenhusen continua sa marche. A la sortie de Beauraing il prit la route de Javingue-Felenne-Bourseigne-Neuve.

Son avant-garde se heurta à 10 heures du soir, près de Willerzies, à de l'infanterie ennemie qui se maintint dans le village et le bois voisin pendant toute la nuit. Au lieu de s'emparer immédiatement de ce village qui barrait la route, par une attaque brusquée, sans égard pour la grande fatigue des troupes, l'avant-

garde se mit au repos et trouva le 24 août Willerzies évacué. Puis, la division reprit sa marche sur Fumay. Elle attendit en vain la compagnie de pionniers avec l'équipage de pont que lui avait emprunté le XIXe C. A. pour la construction des ponts de Lenne, demeurant sous l'impression du refus opposé par le VIIIe C. A. de lui prêter pour quelque temps son matériel de pont. C'est ainsi qu'elle rencontra de nouveau à Haybes un ennemi soutenu par des forestiers et des douaniers qui s'opposa à l'avance allemande dans le vallon étroit, rocheux et couvert de bois. Le défilé formé par la vallée et les bois ne se prêtait à aucun déploiement de troupes. Les ponts de Fumay étaient rompus et, dans de telles circonstances, il paraissait impossible de forcer le passage de la rivière. Le lieutenant-général Götz von Olenhusen jugea opportun d'arrêter son avant-garde à Haybes et son gros près de Hargnies.

Par suite de l'impossibilité de traverser la Meuse en temps utile, l'entreprise du général Götz von Olenhusen échoua et devint d'ailleurs sans objet, eu égard à l'avance des XIXe et XIIe C. A. à l'ouest de la Meuse le 25 août. La question de savoir s'il eût été possible, par une attaque brusquée le 23 août sur Willerzies, de trouver le pont de la Meuse à Fumay encore intact le 24 août, reste ouverte, comme aussi celle de savoir s'il y aurait eu avantage à jeter des chasseurs cyclistes de l'autre côté de la Meuse par des moyens de fortune.

Certainement cette tentative, si elle avait réussi en temps utile et avait été menée audacieusement, aurait pu avoir une action appréciable sur la route de retraite Philippeville-Rocroy, tandis que l'indisponibilité du

matériel de pont employé à Lenne et le refus du VIII• C. A. d'en fournir excluaient la possibilité de suppléer à la rupture du pont de Fumay.

A la fin de ce chapitre, je voudrais encore rappeler un fait survenu le 23 août et qui ne manque pas d'intérêt. En entrant au château de Taviet, l'après-midi, nous trouvâmes un avion français qui avait été descendu par le feu de l'infanterie allemande et qui gisait en pièces sur le sol. Il avait été attribué, depuis quelques jours déjà, comme butin à la cavalerie d'armée. Nous étions en train de nous réjouir d'un tel succès dû à l'habileté du tir allemand, lorsque nous fut apportée la preuve d'une égale précision du tir de l'infanterie français. Un lieutenant de hussards, M. von Stietenkron, se présenta à moi, portant à la tête une forte plaie d'où coulait du sang ; il était apparemment encore sous l'impression d'une forte commotion nerveuse. D'après ses dires, il fallait admettre que, pendant un vol à longue distance qu'il accomplissait le 22 août comme observateur avec son camarade, le lieutenant pilote aviateur Jansen, ils avaient été pris, à une hauteur de 500 mètres, sous un feu d'infanterie française dont son camarade fut victime.

Après l'atterrissage en un endroit inconnu, probablement à Paliseul, et après avoir repris connaissance, il se serait trouvé au milieu d'infanterie française au repos. Il aurait été traité par celle-ci d'une manière indigne et grossière jusqu'à ce qu'enfin un coup de clairon appelât la troupe aux armes.

Lorsque cette infanterie reprit sa marche, on le laissa couché, le tenant sans doute pour mort ; il put alors,

après la tombée de la nuit et grâce au couvert qu'offrait le bois voisin, trouver l'occasion d'éviter la captivité et de gagner les avant-postes allemands. Pendant qu'il était encore prisonnier, le souvenir des observations qu'il avait faites au cours de son vol s'était évanoui. L'appareil détruit était resté sur place ainsi que son camarade tué par une balle dans la tête.

CHAPITRE IV

DE LA MEUSE A L'AISNE. — 25 AU 31 AOUT

25 août. — La poursuite, commencée le 25 août, conduisit la 3e armée par Philippeville-Romerée sur la ligne Dailly-Couvin-Olloy-Vierves ; le XIe C. A. serra sur Florennes ; le détachement Götz von Olenhusen était arrêté à Haybes-Hargnies. Je me rendis en automobile de Gérin par Rosée à Villers-le-Gambon, et comme, au sud de ce village, le quartier général du XIIe C. A. était soumis au feu des Français en retraite, je me dirigeai par Vodecée vers le XIIe C. R. à Philippeville.

Je tombai cependant à Vodecée et près de ce village sous le feu des cyclistes ennemis. Je gagnai donc par un petit détour la région au sud-ouest de Lotenne où je vis passer des colonnes du XIIe C. A. ; je fus bientôt de nouveau importuné par une fusillade partant des bois le long du chemin de Franchimont à Surice et qu'entretenaient des traînards français.

Le soir, le commandement de la 3e armée s'établit au château de Merlemont et y reçut des rapports relatant qu'au cours de la journée non seulement les troupes avaient dû briser la résistance offerte par des avant-gardes-françaises, par exemple : à Samart, Villers-en-Fagne et Marienbourg, mais aussi qu'elles avaient eu

beaucoup à souffrir de l'hostilité de la population belge. En plusieurs endroits, les habitants avaient immédiatement fait le coup de feu au côté des troupes françaises combattantes, mais en général ils laissaient d'abord les Allemands traverser le village sans les inquiéter pour tirer ensuite avec perfidie sur les États-majors, les trains et même sur des convois de blessés.

26 août. — L'ordre d'armée donné le 25 août au soir pour le 26 prescrivait la continuation de la poursuite :

23e D. R. sur le Tremblois (sud de Rocroi) ;

XIIe C. A. Rimogne ;

XIXe C. A. Renwez;

24e D. R. Givet en prévision de l'attaque de la forteresse par cette division.

Le XIe C. A. devait suivre de Florennes par Philippeville sur Maubert-Fontaine. La joie qui régnait au Q. G. A3. par suite du retour du XIe C. A. fut troublée par un radio-télégramme du G. Q. G. qui s'abattit sur nous, le 26 août à 3 heures 50 du matin, comme un coup de foudre par un ciel serein. Aux termes de ce radio, le XIe C. A. devait être mis en route le plus tôt possible sur Malmédy et Saint-Vith en vue de son transport sur le front oriental. Loin de moi la pensée de porter un jugement sur la décision qui nous enlevait le XIe C. A. au profit du théâtre oriental de la guerre, décision dont les motifs ne pouvaient être pesés que par une autorité capable d'embrasser l'ensemble de la situation militaire et politique ; je ne voudrais pourtant pas cacher que, dans cette mémorable matinée du

mois d'août, la perte du XIe C. A. fut très sérieusement déplorée par le Q. G. A^3. J'eus un chagrin amer en pensant que cette diminution de force se produisait au moment où la 3e armée allait avoir à vaincre des difficultés croissantes pour remplir sa mission et en apprenant qu'elle ne serait pas seule à souffrir d'un affaiblissement, puisque la 2e armée partageait sa mauvaise fortune. En effet, cette armée perdait le corps de réserve de la Garde. Ainsi l'aile de l'armée allemande, dont la mission capitale était de chercher la décision, voyait l'ensemble de ses forces réduit dans des proportions dangereuses. Mais cet affaiblissement s'accrut encore lorsque le G. Q. G. céda à la nécessité de prélever d'autres troupes pour l'attaque d'Anvers, de Maubeuge... etc... etc. La 3e armée dut ainsi affecter la 24e D. R. au siège de Givet. Dès lors la 3e armée, réduite à deux corps d'armée 1/2, sans rideau de cavalerie d'armée devant elle et encadrée par les 2e et 4e armées, devait non seulement continuer sur un large front à briser toute résistance qui lui serait opposée, mais encore se tenir prête à secourir ses deux voisins toujours en train de réclamer, dès que l'ennemi leur faisait face ou se jetait sur eux avec des forces supérieures.

A la suite du retrait du XIe C. A. qui, dès le 26 août, fut mis en route pour sa nouvelle destination, il devint nécessaire de modifier les objectifs de marche des corps d'armée et de régler à nouveau leurs lignes de communication avec l'arrière. Les mouvements entrepris en conséquence conduisirent à des combats avec les arrière-gardes françaises à Rièzes (où le général d'ar-

tillerie von Kirbach, commandant le XIIe C. R., fut légèrement blessé) à Bruly et au Trou du Diable près de Fumay à l'ouest de la Meuse.

Poussant l'ennemi devant elles, les têtes de la 3e armée atteignirent Regniowez-Rocroy-les-Mazures. En arrivant à Fumay, le général commandant le XIXe C. A. ordonna au général Götz von Olenhusen, auquel il envoya du matériel de pont, de passer sur la rive gauche de la Meuse le 27 août à Revin et de rejoindre ensuite le XIXe C. A. aux Mazures.

La 24e D. R. assurait la protection du passage de la Meuse à Dinant et investissait Givet. Le Q. G. A^3. demeura pour la nuit du 26 au 27 août à Merlemont ; le châtelain, le baron van Nottomb, ancien ministre de Belgique à Berlin, ainsi que sa femme, nous reçut fraîchement, mais obligeamment et, pendant notre séjour, il prit soin de notre vie matérielle. Peu avant notre arrivée au château un grand État-major français, probablement celui du 1er ou du 5e C. A., avait quitté les lieux ; sur une position d'artillerie, rencontrée là, fut trouvée une grande quantité de munitions françaises d'artillerie de campagne. M. et Mme van Nottomb se trouvaient dans une situation particulière au regard des armées belligérantes. Ils avaient un gendre dans l'armée belge, un autre dans l'armée française et un troisième, le colonel von Zedlitz, dans l'armée allemande où il commandait la 19e brigade de cavalerie.

27 août. — Le 27 août au matin, le général von Ehrenthal, commandant la 24e D. R., vint me voir pour m'entretenir de l'attaque de Givet ; je quittai ensuite

le château de Merlemont qui avait été abandonné bien auparavant par M. et Mme van Nottomb partis en automobile. Je leur avais donné un sauf conduit pour le voyage à Bruxelles qu'ils voulaient entreprendre et j'espère qu'il a pu leur être utile.

D'après les dispositions que j'avais arrêtées, la 3e armée devait atteindre le 27 août la coupure de la Sormonne, d'Auvillers à Tournes, avec dispositif de sûreté au sud de la coupure; mais comme on apprit dans le courant de la matinée que l'adversaire tenait encore les hauteurs au sud de la Sormonne, j'ordonnai, après mon entrée à Rocroi et après la rencontre que j'y fis du général commandant le XIXe C. A., de chasser l'ennemi et à cet effet de l'attaquer de front avec la 23e D. R. et le XIIe C. A., tandis que le XIXe C. A., en se couvrant du côté de Mézières, attaquerait l'aile gauche. Après un court combat, l'adversaire abandonna la partie et les têtes de la 3e armée purent atteindre la ligne Girondelle, l'Echelle-Lonny.

En entrant à Rocroi, je trouvai la ville dans un état indescriptible. Ma désillusion fut grande, car j'avais conservé depuis 1871 un excellent souvenir de la localité, alors occupée par les officiers du 12e bataillon de chasseurs auxquels je faisais de fréquentes visites grâce à la proximité de mes garnisons de Revin et de Charleville. Le fait que Rocroi était tombé entre nos mains sans combat me permettait d'espérer mieux. Les fractions de la 5e armée française qui — dans la retraite — avaient traversé Rocroi, avaient singulièrement maltraité la ville. Les rues, la place du marché, l'église, les casernes, les magasins étaient d'une saleté

repoussante ; des fenêtres brisées, des portes enfoncées, des effets d'habillement de toute sorte jetés, des mobiliers mis en pièces, des bouteilles de vin ou de champagne vidées..., etc., témoignaient de l'état d'indiscipline dans lequel avaient dû se trouver les colonnes françaises, au moins lors de leur passage à travers la ville. Quelques vieilles femmes seulement étaient restées à Rocroi ; aucune de celles que j'abordai ne voulait se souvenir de l'ordre qui avait régné dans la ville pendant son occupation en 1871 par le 12e bataillon de chasseurs. Je me logeai, avec le prince royal de Saxe, dans l'appartement du sous-préfet que celui-ci avait abandonné dans un état de complète saleté. Tout était ouvert, les chambres pas faites, les armoires pillées, un séjour repoussant. Un peu plus confortables étaient l'hôtel de ville où le Q. G. A3. installa ses bureaux et une banque où notre officier d'approvisionnement ne réussit qu'au prix de grandes difficultés à apaiser notre faim, mais où il lui fut beaucoup plus aisé de calmer notre soif, car une source de vin avait jailli pour lui.

Le séjour à Rocroi, déjà bien désagréable par lui-même, devait être rendu moins récréatif encore pour le Q. G. A3., le 27 août, par suite de nos rapports avec nos armées voisines. Les demandes de secours qui arrivèrent là du Q. G. A2. et du Q. G. A4. mirent encore une fois en évidence les inconvénients résultant de l'absence d'une direction unique.

Les demandes formulées par le Q. G. A2. étaient surtout basées sur ses besoins propres et ses intérêts particuliers. Après qu'il eut fait connaître, le matin,

l'endroit où il se tenait et qu'à sa demande de renseignements sur la situation de la 3e armée on eut répondu que celle-ci était maîtresse de la coupure de la Sormonne, il indiqua que la 2e armée maintenait son aile gauche à La Capelle et qu'elle attendrait là, le 28 août, une liaison plus étroite avec la 3e armée. Je répondis là-dessus que l'aile droite de la 4e armée était engagée au sud de Sedan, qu'elle avait absolument besoin du secours de la 3e armée et que celle-ci, pour être en mesure de fournir là l'aide réclamée, devait de son côté demander à la 2e armée de couvrir ses derrières. Mais le Q. G. A². déclina cette proposition ; son refus était motivé par le grand éloignement des deux armées ; cependant cet éloignement ne l'avait pas empêché, lorsqu'il s'était agi de ses intérêts à lui, de réclamer pour le 28 la liaison avec la 3e armée.

L'après-midi du 27 août arrivèrent deux radios du Q. G. A⁴. d'après lesquels l'aile droite de la 4e armée avait forcé le passage de la Meuse à Donchery et réclamait instamment le concours de la 3e armée. Là-dessus je me résolus à ordonner aux XIIe et XIXe C. A. de poursuivre, dès le 27, leur marche jusqu'à Signy-l'Abbaye et Thin-le-Moutier (la 23e D. R. devait rester à Auvillers) et je fis part de cet ordre au Q. G. A⁴. ainsi qu'au G. Q. G. Dans sa réponse à cette communication, le G. Q. G. annonçait également l'envoi d'instructions pour le 28 août, de sorte que je me disposai à faire un rapport au G. Q. G. lui annonçant que j'attendrais l'arrivée de ses instructions avant de mettre mon projet à exécution. Les instructions du G. Q. G.,

d'abord données par télégraphe, ne tardèrent d'ailleurs pas à arriver ; elles stipulaient :

« *Poursuivre la marche en direction générale sud-ouest. Ordre suit* ».

Je pus immédiatement faire part de ces ordres à un officier d'ordonnance du Q. G. A[4]. qui venait d'arriver à Rocroi porteur d'une nouvelle demande de secours, le VIIIe C. A. étant arrêté au sud de Sedan par le feu de l'artillerie lourde française. En présence de l'ordre catégorique du G. Q. G. je dus renoncer à mon intention d'apporter à la 4e armée, comme celle-ci le désirait, un secours du côté de Cheveuges en contournant Mézières par l'Ouest et je fus obligé de donner la préférence aux intérêts de la 2e armée par rapport à ceux de la 4e. En conséquence, j'ordonnai aux XIIe et XIXe C. A. et à la 23e D. R. d'atteindre le 28 août avant 4 heures du soir, avec la tête de leurs gros, la ligne : Rumigny-Liart-Signy l'Abbaye-Launois.

28 août. — Le 28 août au matin, l'ordre annoncé télégraphiquement la veille au soir par le G. Q. G. parvint à Rocroy, et cela sous la forme d' « Instructions générales aux armées 1 à 7 pour la suite des opérations ». Elles commençaient par un court exposé des mouvements de l'armée ennemie depuis le début de la campagne, faisaient connaître que le plan ennemi de prendre de flanc l'aile droite allemande par un groupement réuni au nord avait échoué grâce à l'opération débordante de la 1re armée. Il en avait été de même de l'offensive dirigée contre la 4e armée par le groupe du centre rassemblé entre Mézières et Verdun. Elles

ajoutaient que les groupes du nord et du centre de l'armée française étaient en pleine retraite en direction sud-ouest et ouest, c'est-à-dire sur Paris et qu'ils nous opposeraient vraisemblablement une résistance acharnée sur les routes qui y conduisent. Cette manière de procéder aurait probablement pour but de gagner du temps, de fixer la plus grande partie des forces allemandes devant le front français et de favoriser ainsi l'offensive des Russes. Elles se terminaient par des considérations d'après lesquelles les groupes français du nord et du centre, renforcés par les Anglais, pouvaient chercher, après la perte de la ligne de la Meuse, à résister de nouveau derrière l'Aisne (aile gauche avancée vers Saint-Quentin-Laon, aile droite à l'ouest de l'Argonne, à Saint-Ménehould); il faudrait également tenir compte de la possibilité d'un rassemblement de forces sur la Basse-Seine quand plus tard l'ennemi se porterait derrière la Marne et appuierait son flanc à Paris. Il importait dès lors, par une marche rapide sur Paris, de ne laisser aucun répit à l'ennemi, d'empêcher la formation de nouvelles unités et d'enlever au pays le plus possible de ses moyens de lutte.

En conséquence la 1re armée, avec le 2e C. C., devait avancer à l'ouest de l'Oise contre la Basse Seine; la 2e armée, avec le 1er C. C. dépassant la ligne La Fère-Laon, devait marcher sur Paris, en assurant en outre l'investissement et la prise de Maubeuge, La Fère-Laon (et pour cette dernière place avec le concours de la 3e armée). A gauche de ces deux armées, et se reliant avec elles, la 3e armée, dépassant la ligne Laon-Guignicourt, ouest de Neufchâtel, devait se diriger sur Château-Thierry

avec mission d'enlever Hirson et partiellement Laon.

La 4e armée se porterait sur Epernay par Reims.

La 5e contre la coupure Châlons-sur-Marne, Vitry-le-François.

Ces instructions recommandaient aussi à toutes les armées d'agir en liaison réciproque, et de se soutenir au combat sur les diverses coupures ; elles faisaient enfin allusion à l'éventualité d'une forte résistance de l'ennemi sur l'Aisne et plus tard sur la Marne, résistance qui rendrait peut-être nécessaire une conversion des armées allemandes du sud-ouest vers le sud.

Sans tenir compte des instructions du G. Q. G., qui lui étaient pourtant parvenues et qui prescrivaient de marcher dans la direction sud-ouest et malgré le refus que j'avais déjà opposé deux fois, le 27 août, à la quatrième armée de la soutenir immédiatement, le Q. G. A4. m'adressa une nouvelle et pressante demande de secours qui m'arriva dans les premières heures de la matinée du 28 août.

Elle était motivée par l'impossibilité où se trouvait le VIIIe C. A. de poursuivre sa marche, à cause du feu des batteries lourdes françaises. Pour aider quelque peu le voisin de l'est en situation difficile, le XIIe C. A. reçut l'ordre d'envoyer un détachement par Poix-Terron pour réduire l'artillerie lourde française dans la région des Ayvelles. A peine cet ordre fut-il connu du du Q. G. A4 que celui-ci sollicita un secours plus important, celui du XIXe C. A. tout entier. Le motif allégué dans cette demande, à savoir que l'aile gauche de la 4e armée avait dû se replier sur Olizy, éveilla en

moi la conviction qu'en de telles circonstances il était commandé de s'écarter des instructions du G. Q. G. et de voler avec de grandes forces au secours de la 4e armée, car il s'agissait après tout d'empêcher que l'aile droite de cette armée fût enfoncée et obligée de repasser sur la rive droite de la Meuse. Il est d'ailleurs certain que, si l'on avait pu compter sur la pleine puissance de combat du XIXe C. A., c'eût été sans conteste à ce corps qu'eût incombé la mission d'obliquer sur Vendresse. Mais le général commandant le XIXe C. A. avait annoncé, dans l'après midi du 27 août, qu'à la suite des grands efforts demandés à ses troupes au cours des marches de ces derniers jours, il ne pourrait, vu sa fatigue, prendre la responsabilité de conduire le corps au combat. Ce fut dès lors au XIIe C. A., dont la tête s'approchait de Signy-l'Abbaye, qu'il fut ordonné, le 28 août à 2 heures 45 du soir, de marcher en direction de Vendresse. Dans l'intention de me rendre personnellement compte de l'état des troupes du XIXe C. A. sur lesquelles, en tout état de cause, mon attention était appelée, je me rendis de Rocroi à ce corps d'armée. Je voulais aussi examiner sur place si les circonstances ne permettaient pas de lancer au secours de la 4e armée au moins quelques fractions du XIXe C. A.

A Thin-le-Moutier, où sur ces entrefaites la 24e D. I., marchant en tête de son corps d'armée, avait eu un engagement avec l'ennemi, je rencontrai le général de cavalerie von Laffert. Après que je lui eus de nouveau représenté la situation difficile de la 4e armée, il retira ses objections antérieures et me demanda immédiate-

ment de l'autoriser à faire participer le XIXe C. A. à l'intervention du XIIe C. A. en faveur de la 4e armée. En conséquence, je réglai la continuation de l'offensive en prescrivant que le 29 août, à 6 heures du matin, le XIIe C. A. dépasserait Bouvellemont, le XIXe C. A. Singly. Les combats qui s'étaient allumés à Thin-le-Moutier (XIXe) et à l'est de Signy-l'Abbaye (XIIe), et auxquels j'assistai, s'apaisèrent avec la tombée de la nuit et je retournai à Rocroi.

29 août. — En arrivant là, à 11 h. 30 du soir, j'y trouvai des renseignements sur l'ennemi d'après lesquels le 1er C. A. se serait embarqué à Montcornet et un deuxième corps français aurait été repéré en marche, venant de Rethel.

Dans ces conditions, la question se posait de savoir s'il était bien prudent de laisser exécuter immédiatement la conversion à gauche des XIIe et XIXe C. A. envisagée pour soutenir la 4e armée. Sans doute cette opération était déjà préparée par suite des ordres parvenus à Thin-le-Moutier et Signy-l'Abbaye. Néanmoins on pouvait craindre que le mouvement sur Vendresse-Louvergny, projeté pour les XIIe et XIXe C. A., n'exposât ces corps à être pris en flanc ou par derrière par l'ennemi en marche de Montcornet et de Rethel. En cette occurrence, je me trouverais dans l'obligation d'orienter le XIIe C. A. vers le sud. Ce corps, avec l'aide de la 23e D. R., aurait pu à la vérité affronter l'adversaire venant de Montcornet-Rethel ; cependant il fallait tenir compte du danger qui pouvait résulter de la supériorité numérique des Français. Il

n'y avait pas à songer à réclamer l'aide de la 2e armée, car le temps manquait pour se concerter avec le Q. G. A². qui d'ailleurs avait lui-même refusé la veille d'assurer la couverture des arrières de la 3e armée.

C'est ainsi que je me vis obligé, si pénible que cela fût pour moi, de revenir sur les dispositions déjà arrêtées et de retarder, jusqu'à plus ample informé sur la menace venant de Montcornet-Rethel, la marche vers la gauche que j'avais envisagée. J'en informai d'ailleurs les armées voisines de droite et de gauche. Le 29 août, à 5 h. 30 du matin, j'entrai à Signy-l'Abbaye. Du manque de toute nouvelle de la 23e D. R. concernant l'ennemi signalé vers Montcornet, je conclus qu'aucun danger immédiat n'était à craindre de ce côté ; je fis donc avancer le XIXe C. A. sur Vendresse ; je prescrivis au XIIe C. A. de rejeter vers le sud l'ennemi venant de Rethel, mais de ne pas dépasser tout d'abord Novion-Porcien. L'exécution de ces ordres provoqua le 29 août des combats au cours desquels la 23e D. I. repoussa de Novion-Porcien à Corny-la-Ville une brigade d'infanterie du 9e C. A. français, renforcée par des cuirassiers et de l'artillerie ; la 32e D. I. repoussa vers le sud les zouaves déjà rencontrés la veille au soir à Dommery. Le XIXe C. A., dès le commencement de sa marche, se heurta également à l'ennemi qui occupait en grande force une position fortifiée sur les hauteurs de la Bougardière-la Fosse à l'Eau et réussit à le rejeter vers l'est par une attaque de front de la 24e D. I. combinée avec une attaque enveloppante de la 40e D. I. Peut-être cette retraite de l'adversaire devant le XIXe C. A. fut-elle déterminée aussi par

l'entrée en ligne de la 23e D. I. ; en effet, les fractions du gros de cette division qui n'avait pas été engagée dans le combat de Novion-Porcien et qui se portait de Wagnon sur Vieil-Saint-Remy avaient attaqué et repoussé sur la route de Launois à Faissault de l'infanterie du 9e C. A. français. De la situation tactique telle qu'elle nous apparaissait à Signy-l'Abbaye, comme aussi du manque persistant de nouvelles de la 23e D. R. détachée vers Rumigny-Liart pour la protection du flanc droit de l'armée, j'acquis la conviction que pour le moment aucune attaque française sérieuse n'était à redouter ni du côté de Montcornet, ni du côté de Rethel ; en outre, de l'apparition au sud-ouest du 9e C. A. français et de troupes coloniales je conclus que l'adversaire, probablement déjà informé du débouché des têtes de la 3e armée à les lisières sud de la région boisée de Rocroi, avait détaché vers le nord-ouest des forces importantes du groupe d'armées en lutte avec la 4e armée. Guidé par cette considération, j'ordonnai le 29 à midi de poursuivre l'ennemi battu vers le sud jusqu'à la coupure de l'Aisne et vers l'est aussi loin que le permettrait la force combative de la troupe, et de pousser les forces principales du XIIe C. A. jusqu'à Bouvellemont, celles du XIXe C. A. jusqu'à Singly afin de reprendre, le 30 août au matin, la marche sur Vendresse.

Pour couvrir le flanc droit contre les forces qui se retiraient derrière l'Aisne, la 23e D. R. reçut l'ordre de gagner, dès le 29 août, la région de Wassigny. Le Q. G. A3. fut porté à Signy-l'Abbaye : à 4 heures du soir, tandis que nous ne songions qu'à courir vers l'est de

toutes nos forces pour secourir la 4e armée, arriva un radio de Q. G. A2. annonçant que l'aile gauche de la 2e armée soutenait, depuis le 28 août, un violent combat sur la ligne Guise-Eréaupont et indiquant comme très désirable une prompte intervention de la 3e armée en direction Vervins. Eu égard à la situation de la 4e armée et aux événements auxquels la 3e armée devait elle-même faire face, il était absolument impossible de déférer à ce désir. A peine cette question était-elle ainsi résolue négativement, qu'à 6 h. 30 du soir arrivaient des télégrammes du Q. G. A4. annonçant que la 4e armée occupait Mézières, que l'adversaire avait entamé la retraite vers l'ouest par Vendresse-Sauville, apparemment sous la protection des forces aux prises avec la 3e armée, de telle sorte qu'une avance sur Rethel-Attigny procurerait à la 3e armée un grand succès.

En présence de cette situation il ne me restait qu'à renoncer à l'intention que j'avais de secourir le voisin en fidèle et désintéressé camarade, qu'à arrêter la marche entamée dans une direction maintenant devenue sans objet et qu'à me porter vers le sud-ouest pour couper la retraite vers l'ouest à l'ennemi reculant devant la 4e armée ou, le cas échéant, pour le rejeter vers le sud.

30 août. — C'est dans cet esprit que je rédigeai, à Signy-l'Abbaye, à 8 h. 30 du soir, l'ordre d'armée pour le 30 août aux termes duquel le XIIe C. A. devait, avec une partie de ses forces, se rendre maître, le jour même, des passages de Rethel et le 30, marcher sur Rethel avec toutes ses forces, tandis que la 23e D. R. recevait comme objectif de marche Château-Porcien et le XIXe C. A.

Attigny. Il en résulta de très sérieux combats qui furent d'autant plus sévères pour les troupes que la marche fournie sans interruption par les chaleurs du mois d'août avait exigé un effort physique extrême de la part de l'infanterie et que celle-ci était arrivée à la limite de ce qu'on pouvait lui demander. Seule la 23e D. R. s'acquitta aisément de sa mission et repoussa sur la rive sud de l'Aisne la cavalerie et les cyclistes qu'elle rencontra. Elle amena dans l'après-midi sur cette rivière une forte artillerie soutenue par de l'infanterie vers la hauteur La Croix-l'Ermite au sud de Château-Porcien d'où il lui était possible d'intervenir par le canon dans le combat soutenu par le XIIe C. A. près de Rethel. La 23e D. I. rencontra une plus forte résistance sur la ligne : sortie nord de Rethel, hauteur à l'ouest de Bertoncourt ; elle réussit cependant, malgré la supériorité de l'artillerie française, à repousser l'ennemi. Après avoir traversé Rethel presque entièrement en flammes, elle se porta jusque sur les hauteurs de l'autre côté de l'Aisne où l'artillerie de la 23e D. R. en position sur les hauteurs de La Croix-l'Ermite, au sud de Château-Porcien, lui vint heureusement en aide. Plus difficilement encore la 32e D. I. parvint à gagner du terrain au delà de Saulces-Monclin, Vauzelles, Auboncourt, Novy et Lucquy ; l'ennemi tint là opiniâtrément, faisant même de nombreuses contre-attaques, jusqu'au moment où, à la faveur de la nuit, il se retira derrière l'Aisne.

Plus dure encore était la situation au XIXe C. A. à l'aile gauche de l'armée. De ce côté, la 40e D. I. rencontra une vigoureuse résistance de la part d'un en-

nemi paraissant supérieur en nombre. Elle ne put progresser que lentement, au prix de combats livrés à Wignicourt et au Chesnois, mais qui furent particulièrement opiniâtres au Pré-Boulet et à Tourteron. Cette circonstance détermina le général commandant le XIXe C. A. à taire intervenir la 24e D. I. qui — après un violent combat — débouchait par Lanerie et La Sabotterie ; son intervention ne permit cependant pas d'obtenir un succès appréciable sur la ligne Tourteron-Villers-Mahu. L'opiniâtreté avec laquelle l'ennemi se maintenait à Tourteron et la certitude, basée sur une reconnaissance d'aviateurs très sûrs, qu'il disposait encore de grandes forces à Attigny, Rilly et Semuy déterminèrent le général de cavalerie von Laffert à demander à la 15e D. I., qu'il rencontra près de Chagny, d'attaquer en direction de Semuy, et cela, bien que l'intervention de cette division eût déjà été sollicitée en vain par la 24e D. I. dans la même journée. Il ne fut malheureusement pas donné suite à cette demande et la situation du XIXe C. A. se trouva ainsi sérieusement aggravée. Les motifs que pouvait avoir le VIIIe C. A. de refuser ainsi l'appui demandé me sont encore actuellement restés inconnus ; quoi qu'il en fût, il n'était pas réjouissant pour la 3e armée de se voir ainsi récompensée de la camaraderie dont elle avait fait preuve les jours précédents en se portant au secours de la 4e armée.

Pendant les combats du 30 août, j'avais, à partir de 6 h. 30 du matin, porté mon poste de commandement à Novion-Porcien. A la sortie sud-ouest de ce village, passa auprès de moi, se dirigeant vers Rethel, le gros

de la 23e D. I. comprenant le 11e bataillon de chasseurs. Sur une des voitures de compagnie de ce bataillon était juché un renard attaché à une chaîne. L'artillerie ennemie en batterie aux environ de Corny-la-Ville, à laquelle ce mouvement n'avait pas échappé ou qui, plus probablement, en avait eu connaissance par un service de renseignements soigneusement préparé, dirigea un tir fusant sur la sortie du village. Bien que celui-ci restât inefficace par suite de la trop grande hauteur des éclatements, il me parut plus indiqué — après que les troupes eurent défilé devant moi — de porter mon poste de commandement à la sortie nord du village sur le chemin de Mesmont. A cette occasion, le prince royal de Saxe reçut le baptême du feu de l'artillerie sous lequel il se montra, comme je m'y attendais, particulièrement ferme, tranquille et calme, sans crainte du danger, tout comme il l'avait déjà fait à Vodecée et à d'autres endroits sous le feu d'infanterie.

Sous l'impression que l'adversaire pourrait bien tenir la coupure de l'Aisne avec des forces particulièrement élevées et tenant compte de l'éventualité, envisagée dans la directive du 28 août, d'un changement de direction des armées du sud-ouest vers le sud, je posai au G. Q. G. la question de savoir si la 3e armée devait poursuivre le 31 août plus avant vers le sud, ou reprendre la direction de marche vers le sud-ouest primitivement prescrite. En attendant une décision à ce sujet, je me mis en relation avec le Q. G. A4. pour assurer, le cas échéant, la coopération des 3e et 4e armées le 31 août. J'allais ainsi au-devant

des vues du G. Q. G. comme en témoigne le radio suivant reçu à 11 heures du soir à Signy-l'Abbaye.

« D'accord sur la marche en direction sud envisagée par 3e armée, 4e armée devra concerter ses mouvements avec 3e armée. Aile gauche 2e armée prend à peu près direction Reims. »

La situation changeait, toute l'aile droite allemande prenant la direction du sud, au lieu de la direction du sud-ouest suivie jusque là. J'étais donc amené à maintenir solidement la liaison réalisée avec la 4e armée et à mettre, pour le 31 août, les mouvements de la 3e armée en concordance avec ceux de la 4e. Conformément à l'entente intervenue à ce sujet, je me tins fermement à la directive reçue de combiner avec la 4e armée une attaque enveloppante contre la gauche de l'ennemi qui s'avançait contre les 4e et 5e armées afin de le couper de ses communications avec l'ouest.

31 août. — C'est ainsi que la 3e armée reprit l'offensive le 31 août, non toutefois sans qu'il eût été d'abord nécessaire de dissiper un malentendu survenu sur ces entrefaites avec la 4e armée au sujet des arrangements de la veille. La 23e D. R. et le XIIe C. A., après combat à Biermes et à Ménil, gagnèrent la ligne Avançon-Perthes-Ménil ; mais le XIXe C. A., ne réussit pas à franchir l'Aisne dans la matinée. L'attaque, renouvelée dans l'après midi, procura à la vérité quelques gains de terrain à ce corps ; mais il dut se mettre en garde contre des entreprises ennemies sur son flanc gauche et pour cette raison demeurer la nuit suivante sur la rive droite de l'Aisne. On ne s'explique pas pourquoi

encore et jusqu'à quel point la coopération du corps voisin, le VIIIe, a fait défaut dans cette circonstance et on ne connaît pas davantage la raison pour laquelle ce corps s'était tout récemment récusé à Tourteron.

Les journées du 29 au 31 août, passées à Signy-l'Abbaye, furent particulièrement mouvementées pour moi.

Les événements sur le front, les difficultés que suscitaient les fréquents besoins de secours des armées voisines et les ordres du G. Q. G. réclamaient tous les jours de plus grands efforts de la part du commandement ; mais ce qui se passait sur les lignes d'étapes de la 3e armée, ainsi que la prise de Givet, demandait aussi une attention soutenue. Des incidents, de nature diverse, eurent à ce moment une sérieuse répercussion sur l'organisation et le rendement du service des étapes. Tout d'abord le départ du XIe C. A. nécessita la réorganisation des liaisons des divers corps d'armée avec l'arrière.

Ensuite la conversion de l'armée vers le sud-ouest, après conquête de la coupure de la Meuse, et plus tard sa conversion vers le sud, réclamèrent une nouvelle organisation du service des étapes. A chacune de ces occasions le nombre et la résistance des ponts sur la Meuse dont on disposait à Dinant jouèrent un rôle important.

Déjà au moment du forcement de la ligne de la Meuse, je prévoyais qu'aussitôt le passage conquis, l'intérêt du commandement exigerait le repliement des ponts de bateaux qui avaient été jetés et leur acheminement vers l'avant. Je me disais que la construction des ponts de circonstance, nécessaires pour les

remplacer, prendrait beaucoup de temps et ne laisserait pas d'influer sérieusement sur le service des étapes, en réduisant infailliblement le nombre des points de passage. Pour parer, autant que possible, à cet inconvénient, je me résolus à maintenir à Dinant, jusqu'à l'achèvement des ponts de circonstance, une partie du matériel d'équipage et des détachements de pontonniers. Si cette précaution était d'ailleurs indiquée afin d'assurer le fonctionnement des lignes d'étapes au-delà de la Meuse, il n'en restait pas moins qu'elle ne constituait essentiellement qu'un pis-aller.

Le service des étapes avait ici à lutter avec des difficultés extraordinaires. Si le trafic a été entretenu sans frottement perceptible ni interruption quelconque, ce n'est que grâce à l'activité et à la compétence remarquables avec lesquelles la troisième inspection d'étapes s'acquitta de ses fonctions.

Une telle aide était dans ce moment là d'autant plus précieuse pour le Q. G. A³. qu'aux préoccupations de la conduite de la 3ᵉ armée de la Meuse jusqu'à l'Aisne, s'ajoutait le souci de la prise de la forteresse de Givet. Le général von Ehrenthal avait investi la place dès le 26 août avec la 24ᵉ D. R. renforcée par de l'artillerie à pied et des batteries lourdes de mortiers autrichiens. Après avoir triomphé des nombreuses difficultés que l'on rencontra pour amener, devant Givet, les batteries de siège de Namur, on réussit, le 29 août dans l'après-midi, à ouvrir le feu contre la forteresse et à obliger celle-ci à capituler à la suite d'un bombardement de deux jours. 40 officiers, 2910 hommes, 70 canons et mitrailleuses tombèrent entre les mains de l'assiégeant.

La veille, S. M. le roi de Saxe m'avait adressé par téléphone, en ma qualité de chef du contingent formé par les trois corps d'armée saxons constituant la 3e armée, un haut témoignage de sa reconnaissance dans les termes suivants :

« A l'occasion de l'avance victorieuse de votre armée, je vous exprime mes cordiaux souhaits de bonheur. Puisse la grâce de Dieu accorder la victoire à nos glorieux drapeaux. Je vous prie de transmettre à mes braves troupes mon remerciement et ma reconnaissance ».

Ce gracieux message fut communiqué aux troupes le 30 août à Signy-l'Abbaye par la voie de l'ordre.

Dans ce village, le Q. G. A3., était installé dans une maison de maître, très bien et richement installée, appartenant à un industriel alors absent, M. Bessons-Bertélémy, dans les bâtiments de la fabrique et les bureaux voisins. Le parc et le verger y attenant, remarquablement soignés, étaient admirablement entretenus. Nous fûmes particulièrement intéressés par un haut et long mur garni d'espaliers chargés de poires du Doyenné et qui portaient des fruits innombrables et énormes, mais malheureusement pas encore complètement mûrs.

Le comte de Münster s'était de nouveau occupé avec beaucoup de succès de notre repas auquel il ne nous convoqua pas toutefois tous ensemble, mais en deux séries, à cause du manque de place. Dans le village même régnait une grande animation ; des petits blessés des combats précédents s'y étaient rassemblés. C'est ainsi que je rencontrai le colonel Gustave von der

Decken, le major comte Kilmansegg du régiment des grenadiers du corps et d'autres camarades qui tous parlaient avec enthousiasme du moral de leurs troupes. Je reçus également la visite du général d'artillerie von Kirchbach, commandant le XIIe C. R. Légèrement blessé au haut de la cuisse il ne pouvait marcher que lentement ; il déclina, en raison de l'heure avancée, l'invitation que je lui fis de prendre part au dîner de ma série ; par contre, le prince Schœnburg-Waldenburg, hussard de la garde du corps, se joignit à moi. Qui de nous aurait pensé que ce jeune prince devait quelques jours plus tard tomber au champ d'honneur en rentrant de patrouille ? Je dois rappeler aussi la rencontre que je fis du prince Max, duc de Saxe, qui appartenait, en qualité d'aumônier catholique, à l'État-major de la 23e D. I. Je le trouvai de mauvaise humeur parce qu'il avait manqué la rencontre de son État-major. Mais je pus lui donner des indications à ce sujet et aussi lui faire savoir que, peu d'heures auparavant, j'avais reçu par téléphone les vœux de sa sœur, la princesse Mathilde, pour le succès de la 3e armée.

CHAPITRE V

DE L'AISNE A LA MARNE. — 1er AU 5 SEPTEMBRE

Le 31 août, dans la journée, une entente intervint entre le Q. G. A². et moi : il s'agissait de donner suite à la directive du G. Q. G., fixant « le sud » comme nouvelle direction générale de marche.

La décision suivante en résulta :

La 2e armée devait atteindre :

Le 31 août : Sains-Richaumont.

Le 1er septembre : Marle.

La 3e armée, après s'être emparée de la ligne de l'Aisne, marcherait avec son aile droite sur Avançon, puis sur Reims.

1er septembre. — Je reçus ensuite à 9 heures 15 du soir, le 31 août, à Signy-l'Abbaye, le radio suivant du G. Q. G. :

« Poussée vers l'avant, sans arrêt, des 3e et 4e armées en liaison avec la 5e armée, s'impose d'urgence, car la 5e armée livre violents combats pour le passage de la Meuse. »

Je réfléchis donc à la meilleure manière d'exécuter cet ordre. Il tombait sous le sens que pour résoudre la question il ne fallait pas perdre de vue les expériences récentes et notamment :

1° Le fait que le XIXe C. A. n'avait pas réussi à gagner par ses propres moyens la rive gauche de l'Aisne.

2° La circonstance qu'à deux reprises la 4e armée s'était abstenue d'accorder à la 3e armée le concours sollicité par cette dernière.

On se disait au Q. G. A3. que, si le XIXe C. A. ne devait compter que sur ses propres forces, il n'était pas indiqué de maintenir sa direction d'attaque. L'ennemi, couvert en avant par l'Aisne occupait une position renforcée. On ne pouvait l'attaquer de front. C'est pourquoi il fut résolu que le XIIe C. A. et la 23e D. R. resteraient sur leurs positions le 1er septembre. Le XIXe C. A., après avoir reconnu les chemins d'accès pendant la journée, se rapprocherait dans la nuit du 1er au 2 septembre, par Ambly et Thugny, de l'aile gauche du XIIe C. A. pour attaquer ensemble, le 2 septembre, en direction Saulces-Champenoises. Une partie de l'artillerie du XIXe C. A. en position au nord d'Attigny devait d'abord soutenir cette offensive ; d'un autre côté, il était aussi permis de penser que le VIIIe C. A. traversant l'Aisne près de Semuy et de Voncq pourrait faciliter très notablement, le 1er septembre, une avance du XIXe C. A ; par suite on admit que, dans ce cas, le XIXe C. A. marcherait, dès le 1er septembre, immédiatement vers le sud. Ces considérations et ces vues furent exposées sous forme de directives aux corps d'armée subordonnés et furent aussi communiquées au Q. G. A4. par un officier d'état-major, le major Loof, envoyé à cet effet à Sedan, le 1er septembre à minuit, pour assurer la coopération des deux armées les jours suivants. A son retour, cet officier rendit compte de sa conférence

avec le représentant du Q. G. A⁴. ; la 4e armée ne poursuivrait l'attaque qu'après s'être assuré la supériorité du feu sur l'artillerie française ; pour cela, elle avait besoin d'amener des canons lourds des Ayvelles ; du succès de leur tir dépendrait la possibilité de poursuivre plus ou moins vite l'offensive du VIIIe C. A. En tout cas, l'infanterie seule ne pourrait réussir que très lentement, car l'expérience du passage de la Meuse à Sedan n'encourageait pas à avancer vite. Il était impossible de dire si, après cela, le VIIIe C. A. marcherait vers le sud ou s'il se porterait vers le sud-ouest pour concourir à l'action du XIXe C. A. D'après la situation générale, il était donc à prévoir que le XIXe C. A. ne pourrait pas être soutenu rapidement par le VIIIe C. A.

Si d'autre part le XIXe C. A. devait participer à l'attaque partant de Rethel envisagée par le XIIe C. A., la 4e armée demanderait instamment que tout au moins une division restât pour protéger le flanc du VIIIe C. A. ; en outre, le Q. G. A⁴. tenait pour non avenu l'ordre du G. Q. G. aux 3e et 4e armées de poursuivre sans arrêt leur marche en avant, car, dans l'intervalle, l'aile droite de la 5e armée avait réussi à franchir la Meuse.

En raison de ces ouvertures équivalant à un refus net, le major Loof reçut l'approbation sans réserve de son commandant d'armée pour avoir, de sa propre initiative, refusé carrément de laisser en arrière une division du XIXe C. A. comme le demandait le Q. G. A⁴; puisqu'il y avait vraisemblablement lieu de s'attendre à un refus de la part du voisin de l'est, il s'agissait maintenant d'arrêter les dispositions ultérieures pour

les mouvements de l'armée. Je sentais que la troupe avait l'impérieux besoin d'un jour de repos. Je décidai donc, au cas où l'ennemi se maintiendrait le 1er septembre sur sa position au sud de l'Aisne, de n'attaquer que le 2 septembre et à cet effet de ramener le XIXe C. A. en entier à l'ouest d'Ambly vers le XIIe C. A.

A l'instant même où je me disposais à lancer les ordres correspondants arriva, le 1er septembre au matin, le télégramme suivant du G. Q. G. « Continuation immédiate et brutale de l'attaque de la 3e armée en direction sud-ouest formellement prescrite. Le succès de la journée en dépend ».

En conséquence, j'ordonnai au XIIe C. A. d'attaquer devant son front en direction sud-ouest. En même temps, le XIXe C. A. engagerait, de la rive nord de l'Aisne, la lutte d'artillerie, en liaison avec la 4e armée. Il romprait aussitôt vers la droite, de manière à pouvoir entrer en ligne, à la fin de l'après-midi, à la gauche du XIIe C. A. La 23e D. R. fut chargée de la protection et de la sûreté du flanc droit de l'armée.

Ces ordres furent suivis de sérieux combats sur tout le front de la 23e D. R. et du XIIe C. A. La 23e D. R., après avoir repoussé des détachements ennemis près de Saint-Loup-en-Champagne-Tagnon, se heurta à de fortes arrière-gardes à Roizy, l'Ecaille, Bergnicourt, sortie sud de Tagnon. L'avance du XIIe C. A. rencontra une vigoureuse résistance de la part de l'ennemi, qui était appuyé par une forte artillerie, à Juniville et Pauvres, de telle sorte que la 32e D.

I. ne put atteindre que La Neuville et la 23e D. I. Machault. Contre toute attente l'ennemi n'offrit presque pas de résistance au XIXe C. A. et se retira sur un large front notamment par Machault, Leffincourt et Mazagran ; après quoi le XIXe C. A. réussit à traverser l'Aisne à Attigny et à atteindre avec sa tête Semide. De la discussion des événements tactiques survenus le 1er septembre et des résultats d'une remarquable reconnaissance d'aviation, je déduisis que de grandes forces françaises, parmi lesquelles les 4e et 9e D. C., le corps colonial, le 9e C. A., la 60e D. R., etc... etc., occupaient la région entre Vouziers et Reims, et que l'aile ouest de l'ennemi opposée à la 3e armée ne pourrait être tournée en raison de l'appui qu'elle prenait sur Reims. En présence de cette certitude, il ne me resta plus pour la suite qu'à renoncer à l'intention de marcher vers le sud-est, et par conséquent à choisir la direction droit au sud pour attaquer l'ennemi de front. Le Q. G. A3. se porta le 1er septembre à Novy ; je pris quartier dans la propriété d'un paysan, M. Chopin, qui était absent. La localité portait encore les marques du combat qui y avait été livré le 30 août. L'église, notamment le grand autel, avait beaucoup souffert du feu de l'artillerie de la 32e D. I. ; de même, la plupart des fermes portaient des traces du combat et on y voyait de nombreuses tranchées creusées par le défenseur. Nous rencontrâmes un grand nombre d'habitants ; enfermés dans les caves pendant la bataille, ils avaient sans doute beaucoup souffert des nécessités de la guerre. Notre menu fut maigre, notre logement peu spacieux ; le presbytère servait de bureau. Le curé avait dû répondre à l'appel

de mobilisation ; sa mère, une vieille matrone ayant l'aspect d'une sorcière, nous vouait à tous les diables, mais dut néanmoins se résoudre à se conformer à nos instructions et à nous laisser la paix. Rethel était encore en flammes ; dans la nuit, des lueurs rouges dans le ciel en témoignaient indubitablement.

2 septembre. — Le matin du 2 septembre, la cuisine de campagne de la compagnie capitaine Zezschwitz du régiment de tirailleurs n° 108, commandée de service au Q. G., nous fournit le déjeuner. A midi, nous quittâmes la localité et nous rendîmes au château de Thugny.

L'ordre d'armée, donné à Novy, fixait la marche de la 3e armée, pour le 2 septembre, en direction sud, et se trouva tout à fait d'accord avec un avis ultérieur du G. Q. G. de pousser énergiquement vers le sud. Au commencement de ces mouvements, le Q. G. A4. demanda pour sa colonne de droite la disposition de la route Mazagran, Somme-Py, Suippes. Comme le G. Q. G. n'avait pas fixé les limites des secteurs des 3e et 4e armées et que le XIXe C. A., que cette demande atteignait, était à cette heure suprême en train de quitter ses cantonnements, je refusai de me conformer au désir du Q. G. A4. Sur ces entrefaites, le G. Q. G. se mêla malencontreusement de l'affaire, sans doute sur la proposition du Q. G. A4., en prescrivant de rendre libre pour le VIIIe C. A. la route désignée ci-dessus. Je déférai à cet ordre en faisant obliquer les têtes de colonne des XIIe et XIXe C. A. vers l'ouest, par des chemins parallèles, de telle sorte que dès lors le XIIe C. A. se trouvait dirigé

sur Thuizy et Mourmelon-le-Grand, et le XIXe C. A. sur Saint-Hilaire-le-Grand. De nouveau l'ennemi essaya d'arrêter la progression de la 3e armée, notamment au moyen d'une forte artillerie et il obligea l'assaillant à conquérir presque chaque crête du terrain. De ces combats et des résultats d'exploration de l'escadrille de l'armée, il résultait incontestablement que l'ennemi se trouvait en pleine retraite vers le sud ; qu'il retirait de nombreuses parties de ses forces devant le front de la 3e armée ; qu'il les embarquait aux gares de Suippes, Somme-Suippes, Cuperly, Saint-Hilaire, etc., qu'il les transportait par Châlons sur Arcis-sur-Aube et qu'il cherchait à couvrir ces transports par des arrière-gardes. Ainsi, le 2 septembre au soir, après les combats de Pont-Faverger, Sainte-Marie-à-Py et Somme-Py, la 3e armée atteignit à peu près la ligne Isles-Pont-Faverger et Nauroy-Moronvilliers-Dontrien-Saint-Souplet-Sainte-Marie à Py ; à sa gauche, le VIIIe C. A. était à Somme-Py. A droite, en arrière de la 3e armée, s'échelonnait le flanc gauche de la 2e armée qui, sans doute sur l'ordre du G. Q. G., avait voulu se porter le 1er septembre avec la garde et le Xe C. A. au secours de la 3e armée et qui maintenant, après évacuation par l'ennemi de la coupure de l'Aisne, terminait son mouvement à l'ouest de Reims par Pontavert.

Convaincu de la nécessité de poursuivre avec toutes mes forces l'ennemi qui se retirait, et de l'attaquer à fond partout où on le rencontrerait, afin de gêner sa retraite et de l'empêcher, si possible, d'employer le chemin de fer pour ses mouvements de troupes, je ressentis très amèrement l'inconvénient de ne pas avoir

à ma disposition une division de cavalerie. Pour remédier, au moins dans une certaine mesure, à cette absence, je donnai l'ordre aux commandants des XIIe et XIXe C. A. de constituer une cavalerie de corps avec les escadrons divisionnaires disponibles, de renforcer ce corps avec de l'artillerie, de l'infanterie et des cyclistes, et de la pousser aussi loin que possible devant leur front. A la vérité, je savais bien qu'il n'y avait pas à espérer une grande efficacité d'une telle mesure, vu le faible effectif des escadrons et le mauvais état des chevaux par suite du manque d'avoine. C'est à cela qu'il faut attribuer le fait que les destructions de voies ferrées que j'avais prescrites n'ont pas été effectuées entre Châlons et Epernay, Châlons et Sommesous, Châlons et Vitry-le-François ; cependant certains résultats ont été obtenus en d'autres endroits. C'est ainsi que l'action de la cavalerie de corps porta des fruits, par exemple, dans les combats livrés au camp de Châlons les 2 et 3 septembre ainsi que pour maintenir le contact avec l'ennemi le 5 septembre au sud de la Marne. Ce furent là, il est vrai, de simples résultats tactiques et non stratégiques comme eussent été les destructions de voies ferrées que j'avais envisagées.

Après la prise de Givet le 2 septembre, la 24e D. R. fut dirigée sur Rocroi en vue de son affectation ultérieure au siège d'Hirson ; cette décision avait été prise conformément aux instructions du G. Q. G. du 28 août. Par suite du changement de direction du sud-ouest vers le sud, ordonné le 30 août par le G. Q. G., Hirson ne se trouvait plus du tout dans la zone de la 3e armée ; je réclamai d'abord de nouvelles instructions

du G. Q. G. Contrairement à ce que je pensais, il me fut répondu que la prise d'Hirson au moyen de l'artillerie lourde amenée de Givet incombait toujours à la 3e armée.

En conséquence, la 24e D. R. fut chargée de cette mission qu'une communication du Q. G. A2., reçue le 2 septembre, représentait comme particulièrement urgente. Il fut ordonné à cette division, après la prise d'Hirson, de rejoindre la 3e armée par Château-Porcien avec toutes ses troupes disponibles. Grand fut donc notre étonnement d'apprendre, le 3 septembre, par la 24e D. R., qu'Hirson était déjà au pouvoir de la 2e armée. Après toute l'attention que j'avais mise à entretenir de bons rapports avec le Q. G. A2., j'étais en droit d'espérer d'être avisé immédiatement d'un semblable événement. Pourtant ce n'est que le 3 septembre au matin, et par l'intermédiaire de la 24e D. R., que j'eus connaissance de la prise d'Hirson dont la 2e armée s'était emparée deux jours auparavant, soit le 1er septembre, les Français ayant volontairement abandonné la place ! !.....

Je n'attachai pas d'autre importance à cette affaire, et je me réjouis de son dénouement, car la conquête d'Hirson, sans le concours de la 24e D. R., nous permettait d'escompter un plus prompt retour de cette division au XIIe C. R.

Le Q. G. A3. s'était porté dans l'après-midi du 2 septembre de Novy à Thugny où tout l'état-major de l'armée s'installa dans le château du comte de Chabrillan qui était absent. A notre arrivée, des travaux de déménagement et de nettoyage étaient encore en cours, les Français ayant installé là un hôpital. Le

château lui-même est un vieil et très intéressant édifice flanqué de tours portant créneaux et échauguettes, entouré de fossés comblés. Il est situé sur le canal de l'Aisne que franchissent de nombreux ponts, près d'un village entouré sur trois côtés d'épais bois de hêtres, coupés de nombreuses et larges routes, solides et bien entretenues.

L'installation intérieure du château laissait deviner que la propriété était depuis plusieurs siècles entre les mains de la famille. Une imposante salle de bibliothèque, parfaitement tenue, était incontestablement la plus belle des pièces hautes et richement décorées de l'édifice ; dans la vaste cage d'escalier était suspendue une série de tableaux de famille dont l'un permettait de constater que jadis (j'ai oublié en quelle année) un régiment d'infanterie et un régiment de cavalerie français portaient le nom de « comte Chabrillan ».

A notre départ, l'argenterie que nous trouvâmes dans la salle à manger fut remise contre reçu et constatation de livraison à un ancien du village.

La chambre de la comtesse de Chabrillan me fut affectée. J'y trouvai une carte de visite sur laquelle on pouvait lire que, née comtesse Lévis-Mirepois, elle avait l'heureuse fortune de posséder encore un autre château dans la Côte-d'Or. Des photographies d'amateurs, accrochées dans la chambre, témoignaient qu'une nombreuse société se réunissait au château et qu'on y représentait des pièces de théâtre dont la comtesse de Chabrillan tenait toujours les premiers rôles.

A Thugny, je reçus la visite du général von Falkenhayin, ministre de la Guerre prussien ; il avait beaucoup

de choses intéressantes à nous dire et, entre toutes, d'abord que l'Empereur regardait l'avenir avec confiance, mais qu'il envisageait néanmoins très sérieusement la situation et qu'il avait conscience de la gravité de sa responsabilité. En outre, il ne dissimula pas que nous avions perdu trois croiseurs dans la mer du Nord et que trois zeppelins s'étaient envolés, enfin que notre victoire sur les Anglais, remportée par Kluck et Bülow, était bien incontestable, mais que l'on pouvait se demander si elle avait eu réellement la portée qu'on lui avait généralement attribuée à la suite du communiqué du G. Q. G.

L'officier d'approvisionnement du Q. G. A³. avait réussi remarquablement à pourvoir à notre bien-être pendant notre séjour au château de Thugny; car, en dehors des vivres que nous pouvions tirer des magasins, il disposait des ressources du village et du château ; une chasse dans le parc, à laquelle se livrèrent des jeunes gens du Q. G. A³., rapporta en outre quelques faisans.

Malgré les avantages dont nous jouissions ainsi à Thugny et en dépit de notre remarquable installation, beaucoup de membres du Q. G. A³. ressentirent bientôt les symptômes d'une maladie ressemblant à la dysenterie et qu'il fallait attribuer à une épidémie préexistante. L'affectation précédente du château à un service d'hôpital, le désordre dans lequel nous trouvâmes à notre arrivée toutes les pièces, un état de malpropreté qui ne témoignait pas en faveur du service sanitaire français, justifiaient pleinement cette hypothèse. Mes principaux collaborateurs, les généraux

von Hoeppner et Leuthold, furent les premiers atteints, et après eux beaucoup d'autres ressentirent cette indisposition ; je suis donc fondé à croire que c'est à Thugny que j'ai pris le germe de la maladie qui m'atteignit dans les jours critiques de la bataille de la Marne et qui devait ensuite me terrasser presque complètement.

3 septembre. — Conformément à l'ordre de l'armée qui leur avait été notifié le 2 septembre au soir, les XIIe et XIXe C. A. devaient chercher à atteindre, le 3 septembre, la coupure de la Vesle et à prendre possession avec leurs avant-gardes des passages de la Marne, savoir : le XIIe C. A. de Tours-sur-Marne jusqu'à Aulnay, le XIXe C. A. de Matougues à Châlons. Pendant ce temps, la 23e D. R. devait s'avancer sur Pont-Faverger, pour couvrir le flanc droit de l'armée et laisser de petits détachements sur les routes qui, de Reims, conduisaient sur le flanc de l'armée entre Isles-sur-Suippes et Thuyzy. Conformément à cet ordre, les corps d'armée réussirent à gagner la ligne Prosnes-Cuperly, au prix de combats prolongés contre les arrière-gardes ennemies qui, à Moronvilliers et à Mourmelon-le-Petit, opposèrent une vigoureuse résistance au XIIe C. A. et contrarièrent opiniâtrément l'avance du XIXe C. A. au camp de Châlons. Après un accord entre les commandants des deux corps d'armée, les troupes s'arrêtèrent quelques heures et ne poussèrent de nouveau en avant qu'à la faveur de l'obscurité pour s'emparer du passage de la Marne.

Les renseignements d'aviation arrivés dans la matinée me permirent de reconnaître que l'ennemi se re-

pliait non seulement devant le front des XIIe et XIXe C. A., mais encore au sud de Reims; il occupait encore Châlons, mais ramenait des forces importantes sur la rive gauche de la Marne, de Châlons vers l'ouest; une activité intense régnait sur les voies ferrées vers le sud et vers l'ouest. Le retrait des troupes françaises de Reims éveilla en moi l'idée que, du côté français, on ne considérait plus Reims comme une place forte.

Le combat soutenu le 1er septembre par la 23e D. R. à Tagnon, sur le front nord de la place, comme aussi les combats livrés par la 32e D. I. à l'est de Reims, le 2 septembre, à Pont-Faverger, fortifiaient mes doutes; car dans aucune de ces circonstances tactiques les ouvrages avancés ni la garnison de la place n'étaient intervenus. Par contre, il fallait tenir compte de ce que les « Instructions générales pour la suite des opérations » arrivées le 28 août du G. Q. G. considéraient Reims comme une place forte, pour la prise de laquelle le matériel de siège nécessaire avait été réuni. Malgré cette incertitude sur la valeur de Reims, et bien que le Q. G. A^2. envisageât l'attaque de Reims par la 2e armée, (comme cela résultait d'une dépêche du Q. G. A^2. au G. Q. G. interceptée par le Q. G. A^3.), je me résolus à faire entreprendre immédiatement un coup de main sur les forts de l'est. En conséquence, la 23e D. R. s'avança dans la soirée contre les forts de Witry-les-Reims et de Nogent-l'Abbesse et en prit possession à 10 heures du soir sans combat ; il en fut de même, le lendemain matin, des autres forts de l'est. Tous ces forts n'avaient pas de garnison, mais étaient encore

pourvus de canons démodés et de beaucoup de munitions. Je pus ainsi informer le G. Q. G., le 4 septembre à 0 h. 15 du matin, que Reims était entre nos mains. Le capitaine de cavalerie von Humbracht, du régiment de hussards saxons de réserve, aussitôt que le fort de Witry-les-Reims fut tombé au pouvoir des Saxons — prenant une initiative qui dépassait sa mission — avait pénétré avec une patrouille dans la ville de Reims, s'était établi à la mairie et avait arrêté le maire comme otage. Celui-ci, ainsi que la population riche de la ville, doit avoir été bien aise de l'arrivée des troupes allemandes, car la crainte du pillage par la populace s'était déjà beaucoup répandue.

La 24e D. R. atteignit Liart le 3 septembre au soir, tandis que les batteries de mortiers autrichiens qui lui avaient été confiées étaient dirigées de Rocroi par Sedan sur Stenay pour être affectées là à la 5e armée allemande.

4 septembre. — L'intention des généraux commandant les XIIe et XIXe C. A. était de s'emparer, le 3 septembre à la tombée de la nuit, des passages de la Marne. Elle ne se réalisa pas, par suite de la résistance acharnée opposée par l'ennemi, en particulier à Livry, en face de la 23e D. I. On ne put faire mieux le 4 septembre au matin parce qu'un brouillard extraordinairement épais régnant pendant les premières heures de la matinée ne permettait pas d'assurer l'unité de direction dans le combat; c'est seulement lorsque la visibilité devint meilleure que le XIIe C. A. put s'emparer des passages du canal à Tours, Condé, Aigny et

Vraux, pousser des avant-postes au-delà de la route Athis-Jalons-Aulnay et s'assurer des ponts de la Marne et du canal qui furent trouvés intacts.

Le XIXe C. A. dont la 24e D. I. était restée dans la nuit en contact avec l'ennemi à Louvercy et Bouy s'aperçut, le 4 septembre au matin, qu'il avait réussi à se retirer à la faveur du brouillard. Aussitôt le corps d'armée entreprit la poursuite dans la direction du sud, pénétra dans la ville de Châlons où il brisa la résistance d'arrière-gardes françaises et mit la main sur les ponts du canal et de la Marne restés intacts tant à Matougues qu'à Châlons-sur-Marne. La 23e D. R., retardée dans sa marche vers la Marne par son coup de main sur les forts de l'ouest de Reims, atteignit avec son avant-garde Villers-Allerand, avec son gros, Sillery, la 24e D. R. la région de Chaumont-Porcien. La 23e D. R. avait d'ailleurs laissé à Reims, sous les ordres du général von Suckow, un détachement composé de 3 bataillons et d'une batterie. Le Q. G. A^{3}. fut porté à Bétheniville où il apprit, par les rapports d'aviateurs qui y étaient arrivés et aussi par des renseignements parvenus des avant-gardes, qu'au cours de la matinée l'ennemi avait évacué Châlons-sur-Marne et les environs immédiats de la ville, qu'il était en train d'abandonner de même la région au sud d'Epernay et de ramener les forces qui s'y trouvaient, évaluées à deux corps d'armée au moins, au delà de la ligne Sézanne-Fère-Champenoise. Une tournée, entreprise encore dans l'après-midi, me donna l'impression que, sur un large front au sud de la ligne Bouy-Cuperly, la retraite française sur la coupure de la Marne vers Châlons s'était effectuée

en bon ordre, qu'elle n'avait pas revêtu la forme d'une fuite comme on l'avait plusieurs fois rapporté dans la presse et que par conséquent les arrière-gardes françaises avaient, en combattant, rempli complètement leur mission.

Des constatations personnelles et des rapports des commandants de corps d'armée me permirent de reconnaître, le soir du 4 septembre, que chefs et soldats de la 3e armée étaient arrivés à la limite de leurs forces physiques et morales. Effectivement on avait dû demander un effort tout à fait exceptionnel aux hommes et aux chevaux depuis le début des marches de concentration dans l'Eifel. Malgré l'entassement de grandes masses dans des espaces étroits, malgré la difficulté et la pauvreté du pays montagneux et boisé que l'on avait traversé, notamment dans les Ardennes, malgré l'attitude hostile de la population, malgré la grande chaleur et les marches épuisantes sur des routes secondaires souvent très mauvaises, malgré le manque de repos, la nuit, et les combats incessants qui se répétaient quotidiennement depuis le 23 août, jour de notre apparition devant Dinant, les troupes avaient franchi environ 330 kilm. en 14 jours, savoir :

Du 18 au 23 août (jusqu'à la Meuse) environ.	190 kilm.
Du 24 au 31 août (jusqu'à l'Aisne) —	140 —
TOTAL	330 kilm.

Cela fait une moyenne de 23 kilomètres par jour. Il faut y ajouter, ce qui est considérable, les trajets résultant de la formation et de la dislocation des co-

lonnes, les mouvements de rocade, les déploiements au combat, sans compter les efforts que l'on exigeait de chaque homme et de chaque cheval.

A cela s'ajoutaient les difficultés de ravitaillement en munitions et en vivres. Afin d'accélérer la marche en avant, on n'avait pu, après le passage de la Meuse à Dinant, attendre l'arrivée de toutes les colonnes d'approvisionnement. Dans la suite il en résulta bientôt une pénurie, d'avoine parce que les maigres ressources du pauvre pays de la Meuse et des Ardennes avaient déjà été épuisées par notre cavalerie d'armée. L'avance rapide sur des routes encombrées de masses de troupes ne permit pas d'assurer suffisamment l'arrivée du pain et de la viande ; les troupes pouvaient bien se contenter des ressources qu'offraient les nombreux troupeaux qui paissaient dans les champs et des maigres approvisionnements en vivres qu'elles rencontraient ; mais les chevaux souffraient déjà à la fin du mois d'août d'un épuisement dangereux de leurs forces. Il fallait une énergie sans réserve de la part du chef et de la troupe pour atteindre la limite maximum des efforts qu'exigeait la situation de guerre. Bien que quelques-unes de ces conditions se fussent améliorées quand on s'approcha de l'Aisne, les combats qui se répétaient journellement sur cette coupure, puis au sud avec les arrière-gardes françaises, prirent un caractère particulièrement sérieux. Il est donc plus que compréhensible que les troupes de la 3e armée, qui, par un été particulièrement chaud, marchaient déjà sans repos depuis vingt jours consécutifs, soutenant dans les treize derniers jours des combats incessants, même de nuit,

eussent besoin d'un jour de repos. Cependant je ne pouvais que très péniblement me résoudre à le leur donner, sachant que les armées voisines poursuivraient leur marche le 5 septembre.

Toutefois, la considération que l'on aurait vraisemblablement à compter sur un choc sérieux contre l'ennemi au sud de la Marne imposait encore plus d'accorder à la troupe le repos qui lui était absolument nécessaire. Pour ce motif, j'estimai qu'il fallait consacrer la journée du 5 septembre à relever, par un jour de repos, la force combative de la troupe, tout en évitant que les XIIe et XIXe C. A. perdissent le contact de l'ennemi ; on pousserait à cet effet au sud de la Marne de la cavalerie renforcée par de l'artillerie.

Avant que les ordres pour le jour de repos projeté fussent partis du Q. G. A3., le 4 septembre au soir, il parvint un rapport du commandant du XIIe C. R. annonçant que, vers midi, Reims avait été soumis au feu de l'artillerie de campagne du corps de la Garde, sans doute parce que trois parlementaires, qui y avaient été envoyés le 3 septembre, par le Q. G. A2., n'en étaient pas revenus. Ce renseignement, de source officielle, ne laissait aucun doute sur ce qui s'était effectivement passé ; il confirmait le bruit qui était arrivé jusqu'à moi, au début de l'après-midi, du bombardement de Reims par la Garde, bruit fondé sur une observation d'aviateur à laquelle personne ne voulait ajouter foi.

A Bétheniville, le Q. G. A3. était établi dans l'élégante et gracieuse villa d'une fabrique appartenant aux frères Renaut qui étaient absents.

Une partie de l'État-major occupait une deuxième

villa, tout aussi moderne et luxueuse, située de l'autre côté de la route ; nous y prîmes en commun le repas du soir. Aucun d'entre nous ne s'imaginait, dans cette soirée du 4 septembre, que nous dussions revenir là quelques jours plus tard et que le Q. G. A³. serait appelé à y séjourner de longs mois pour y diriger les opérations pendant la période de guerre de position qui allait s'ouvrir.

C'est ce jour-là que j'éprouvai, pour la première fois, les atteintes d'un malaise corporel et la crainte que je pouvais bien être en danger de tomber gravement malade. Le médecin inspecteur général Muller, dont je réclamai les soins, me mit à une diète sévère et prescrivit ménagement et repos, que je ne pouvais ni ne voulais naturellement pas m'accorder. J'allais ainsi fixer moi-même ma destinée !

5 septembre. — La cavalerie appuyée par de l'artillerie que le XIXe C. A. avait, comme prévu, poussée en avant, le 5 septembre, se heurta d'abord à des détachements de cavalerie française. Soutenus par des fractions plus importantes de la 9e D. C., ils ne permirent pas de pousser plus avant l'exploration. Par contre, grâce à l'activité du major von Arnim devant le front du XIIe C. A., il fut possible de se rendre compte que les mouvements de retraite des Français avaient pris une direction droit au sud par Chaintrix, Villeseneux et Vatry sur Fère-Champenoise et Sommesous. Les reconnaissances d'aviateurs parties à midi apportèrent à ce sujet d'autres précisions. Il était clair que la région au nord de la ligne Sommesous-Sompuis-Vitry-le-François était libre de troupes de quelque importance, tandis que le camp de

Mailly-Poivres était fortement occupé et que de nombreuses petites colonnes étaient en marche vers le sud sur les routes qui conduisaient à la coupure de l'Aube entre Arcis-sur-Aube et Vinets. Il semblait d'après cela que l'adversaire n'avait pas encore terminé sa retraite derrière l'Aube et qu'il envisageait les moyens de la couvrir par des arrière-gardes au camp de Mailly.

Partant de ce point de vue je lançai, de mon propre mouvement, à 6 h. 30 du soir, un ordre d'armée qui se trouva être en plein accord avec le radio du G. Q. G., arrivé à 10 heures du soir, qui prescrivait, pour le 6 septembre, de mettre l'armée en marche vers le sud.

Tandis que, le 5 septembre, les gros de la 23e D. R. du XIIe et du XIXe C. A. restaient au repos sur la Marne et que la 24e D. R. atteignait Avançon, je reçus des renseignements verbaux au sujet du bombardement dont Reims avait été l'objet la veille, de la part de l'artillerie de la 2e D. G. ; la cathédrale aurait été endommagée par ce feu et environ quarante habitants auraient été tués ou blessés (1).

(1) Du côté français on donne la version suivante de ces événements :

Le 3 septembre — le 2, suivant d'autres rapports — apparut à La Neuvillette, localité située à 4 kilomètres de Reims, une auto montée par 5 Allemands. Deux d'entre eux, les capitaines von Arnim et von Kummer, de l'armée Bülow, devaient régler les conditions de la capitulation de Reims. Comme le colonel du 94e régiment d'infanterie qui se trouvait dans la localité ne se considérait pas comme qualifié pour leur répondre, il envoya les deux officiers, à 7 h. 30, après leur avoir fait bander les yeux, au général Foch qui, lorsqu'il eut entendu leurs propositions, leur déclara qu'il les retenait prisonniers, car il ne leur reconnaissait pas la qualité de parlementaires.

Le général von Suckow, qui se trouvait dans la ville avec ses troupes, se serait mis immédiatement en rapport avec la Garde et aurait appris que la division croyait que la ville était encore au pouvoir de l'ennemi et que celui-ci gardait les parlementaires envoyés à Reims pour réclamer la reddition de la place. Ni le général von Suckow, ni moi, n'avons jamais su comment fut expliquée la détention des parlementaires qui, d'après la version française, n'auraient jamais pénétré dans

Indépendamment de cela arriva, le 3 septembre, à 8 h. 30 du soir, un petit détachement allemand composé de 3 officiers, 2 sous-officiers et 7 hussards qui voulut prendre possession de la ville de Reims. A cet effet, le chef de détachement et les deux officiers se rendirent à l'hôtel-de-ville. (Cette patrouille venait de l'armée von Hausen).

Le 4 septembre, à 6 h. 30 du matin, une deuxième automobile s'arrêta à l'hôtel-de-ville. Les officiers qui s'y trouvaient déclarèrent au maire Lenglet que la ville avait à payer une indemnité de guerre de un million, parce que les parlementaires envoyés la veille (il s'agit des Allemands arrivés à La Neuvillette) n'étaient pas rentrés. Au cas où ceux-ci ne seraient pas remis en liberté dans les deux heures, la punition serait portée à 50 millions. Le maire protesta à bon droit, car il n'avait aucune connaissance de l'arrivée des officiers allemands ni de leur envoi au quartier général de Foch.

Comme les officiers allemands ne revinrent pas à l'armée Bülow, la menace de bombardement fut mise à exécution. Le 4 septembre, à 9 h. 30, un premier obus tomba sur la ville ; 45 minutes plus tard — suivant les rapports français — Reims en reçut 176 autres. Quelques heures après le bombardement arriva un nouvel envoyé de l'armée Bülow et les choses s'expliquèrent.

Si un grand nombre de personnes ont été tuées là, la responsabilité incombe au général Foch qui, en refusant de reconnaître les parlementaires, aurait dû se douter que le chef de leur armée ne manquerait pas d'exercer des représailles sur la ville s'ils ne lui étaient pas renvoyés.

(Remarque de l'éditeur allemand).

l'intérieur de Reims, mais seulement dans le faubourg de la Neuvillette. Toutefois le général von Suckow reçut le 5 septembre, du chef d'état-major de la 2e armée, une communication aux termes de laquelle le colonel général von Bülow imposait à la ville et à la forteresse de Reims une contribution de 50 millions de francs — parce que deux parlementaires ne seraient pas revenus — et menaçait de la porter à 100 millions dans le cas où les parlementaires ne seraient pas rentrés dans les 48 heures. Vu la situation particulière, le Q. G. A². admettait d'avance que je consentirais au partage de la contribution entre les 2e et 3e armées et demandait que la chose fût portée à ma connaissance. Comme les représentants de la ville de Reims s'étaient montrés extrêmement prévenants envers les troupes de la 23e D. R. et que celle-ci n'avait rencontré aucune hostilité de la part de la population, je déclinai la proposition du Q. G. A². tout au moins jusqu'à ce que l'enquête de la 2e armée ait pu établir la responsabilité de la ville dans la détention des parlementaires.

Jamais le moindre mot d'explication et *a fortiori* d'excuse au sujet de cet incident ne m'est parvenu de la part d'une autorité militaire prussienne quelconque. Je suis donc obligé d'en rapporter ici les détails afin d'aller au devant de légendes que l'historique qu'on écrira de la guerre pourrait être tenté de répandre dans le public, en présentant les événements sous un jour favorable à l'une des parties seulement. Il résulte du texte même des radio-télégrammes échangés, du 30 août au soir jusqu'au 2 septembre au matin, entre le Q. G. A². et le Q. G. A³. que ni la 2e ni la 3e armées n'avaient l'in-

tention de prendre immédiatement contact avec Reims, car la 2e armée voulait continuer la poursuite le 2 septembre par l'ouest de Reims, tandis que la 3e devait atteindre Pont-Faverger. Le G. Q. G., lorsqu'il reporta du sud-ouest vers le sud la direction générale donnée aux opérations, avait négligé de fixer la limite entre les zones de marche des 2e et 3e armées, et le radio-télégramme du 30 août au soir à la 3e armée stipulait que l'aile gauche de la 2e armée prendrait à peu près la direction de Reims. Etant donné toutefois que les reconnaissances d'aviateurs du 3 septembre avaient établi, non seulement que l'ennemi se repliait devant le front de la 3e armée, mais encore qu'il se retirait de Reims vers le sud, je tins pour indiqué de tenter un coup de main sur les ouvrages à l'est de la place. Il me parut inutile d'en informer à l'avance la 2e armée, d'autant plus qu'un radio du Q. G. A². au G. Q. G., intercepté le 3 au matin, avait fait connaître que, le 3 septembre, la 2e armée poursuivrait sa marche en direction Château-Thierry-Binson. Sans doute ce radio, destiné seulement au G. Q. G., contenait le paragraphe final « Prise de Reims préparée » ; cependant je ne pouvais attacher une importance particulière à la préparation d'un tel projet, sans quoi le Q. G. A². en aurait dû infailliblement donner connaissance à son voisin le Q. G. A³. Il y a donc lieu de supposer que la préparation de la prise de Reims, annoncée par le Q. G. A². au G. Q. G., a consisté dans l'envoi des parlementaires, et que c'est en fait la détention de ceux-ci qui a fourni l'occasion de bombarder la ville, vraisemblablement parce qu'on ignorait qu'elle avait été évacuée par les troupes fran-

çaises et que, sur ces entrefaites, elle avait été occupée par des troupes saxonnes. Quant à savoir qui doit être rendu responsable de l'incident, on l'ignore encore ; en tout cas il ne témoigne pas en faveur de la manière dont le corps de la Garde procédait aux reconnaissances rapprochées et on doit supposer que le commandement de l'armée (Q. G. A².) ne s'est pas préoccupé d'établir les responsabilités.

Je n'ai pas attaché une importance particulière à tout cet épisode, parce qu'il se réduit à des négligences de diverse nature ; il n'a d'ailleurs pas eu d'influence notable sur le cours des opérations de la 3e armée. Pourtant je ne cacherai pas combien j'ai trouvé étrange de n'avoir pas reçu un mot d'explication ou d'excuse au sujet de l'ouverture du feu par l'artillerie de la 2e D. I. G. malgré le danger auquel se trouvaient exposées les troupes saxonnes. Quel beau tapage on aurait fait si — les rôles étant renversés — l'artillerie saxonne avait ouvert le feu sur Reims occupé par des troupes de la Garde !

Arrivé à la fin de ce chapitre, si je jette un coup d'œil d'ensemble sur les opérations effectuées entre l'Aisne et la Marne, je crois pouvoir exprimer, sans forfanterie, la conviction que la 3e armée, malgré bien des obstacles, a manœuvré convenablement et victorieusement et, dans la direction prescrite, avec toute la force dont elle disposait, dans le cadre de l'ensemble et selon les vues du G. Q. G. qui ont été parfois devancées. Mais combien plus décisif le succès eût-il encore été si j'avais eu à ma disposition le XIe C. A., la 24e D. R. et aussi une division de cavalerie. Une telle

cavalerie d'armée agissant devant le front m'aurait procuré des vues étendues sur la situation de l'adversaire et aurait permis d'arrêter, en les gagnant de vitesse, une partie des forces ennemies en retraite et de détruire des nœuds de chemins de fer. Certainement aussi un surcroît de 3 divisions d'infanterie aurait augmenté la puissance de choc de la 3e armée au point de lui permettre de réduire rapidement par des attaques de front la résistance des arrière-gardes françaises et de contrarier ainsi efficacement la retraite des troupes ennemies.

Le Q. G. A3. fut porté de Bétheniville à Châlons. Nous y arrivâmes en automobile à 3 heures de l'après-midi en passant par Suippes et Cuperly. En traversant les champs de bataille de Cuperly où, la veille, des troupes du XIXe C. A. avaient combattu, nous n'y trouvâmes plus que peu de traces de la lutte. En général, nous ne pûmes relever, sur les routes conduisant à Châlons, aucun indice permettant de croire que la retraite française eût revêtu le caractère d'une fuite. A Châlons je fus logé dans la maison de M. Belley, ingénieur en chef du chemin de fer de l'Est. Tout près de moi, dans cette vieille et grande maison, séparée de la route par une grande cour et entourée par derrière d'un jardin, logeaient aussi quelques officiers du Q. G. A., les généraux von Hœppner et Leuthold, Hasse, Schmalz et d'autres. Les bureaux du Q. G. A. furent tous installés au rez-de-chaussée ; mon logement — une grande pièce — était au 1er étage. M. Belley était parti avec sa famille, sans doute vers Paris, où, paraît-il, ses bureaux avaient été transférés. L'aspect intérieur de la

demeure, l'ordre et la propreté qui y régnaient, un ameublement simple et approprié parlaient en faveur des maîtres de la maison qui avaient laissé pour les représenter une jeune servante dont l'aide fut précieuse pour notre installation. Elle dit agir ainsi sur l'ordre de son maître. Celui-ci ne partageait pas les craintes des autres habitants de la ville au sujet de l'entrée des troupes allemandes, car il avait l'habitude des rapports avec les Allemands, ayant lui-même une Allemande pour belle-fille.

La ville de Châlons était pleine de troupes du XIXe C. A. : régiment d'infanterie n° 107, 13e bataillon de chasseurs, artillerie, etc. Les boutiques étaient fermées, à l'exception de celle d'un coiffeur voisin de la place du Marché et qui fit de brillantes recettes grâce au concours des perruquiers du 107e R. I. Le soir, nous prîmes en commun nos repas à l'hôtel, en face de la Mairie. Ni la place, ni les victuailles ne purent le moins du monde suffire pour donner satisfaction au flot pressé d'officiers, de fonctionnaires, de soldats. Tout le monde était extrêmement heureux de se retrouver enfin sous un toit et de s'attabler au voisinage d'une source de champagne. Malgré mon mauvais état de santé, je pris part — ce devait être la dernière fois — à cette réunion de camarades, et j'eus la joie de m'y rencontrer avec le major von Oldershausen, de l'État-major saxon, qui était attaché à la section des chemins de fer du G. Q. G. Il avait beaucoup de choses intéressantes à nous raconter. Il me touchait de près, car je pouvais saluer en lui un vieux camarade de mon brave 12e bataillon de chasseurs. Dans la nuit du 5 au 6 septembre,

mon état empira beaucoup malgré tous les soins que me donna mon dévoué médecin, le docteur Muller, médecin inspecteur général ; aucun remède n'eut d'efficacité. Le repos au lit m'était impérieusement ordonné ; mais je ne pouvais m'y résoudre : l'arrivée de nombreux renseignements et rapports réclamait ma présence au bureau, quoi que fît le général von Hoeppner pour me soulager.

CHAPITRE VI

SUR LA MARNE. — DU 6 AU 10 SEPTEMBRE

6 septembre. — Le 6 septembre, au matin, arrivèrent les nouvelles instructions données la veille par le chef d'État-major des armées en campagne pour la continuation des opérations ; le sens général de ces instructions avait déjà été donné dans un radio-télégramme reçu le 5 septembre à 10 heures du soir et elles se trouvaient maintenant complètement détaillées. Il en résultait que l'adversaire s'était dérobé à l'attaque enveloppante dirigée contre lui par les 1re et 2e armées, qu'il avait réussi à appuyer une partie de ses forces sur Paris et qu'il avait retiré des troupes de la ligne Toul-Belfort ainsi que de la partie du front comprise entre les 3e et 5e armées pour les porter vers l'ouest. Dès lors, il ne paraissait plus possible de rejeter l'armée française sur la frontière suisse. Il fallait bien plutôt admettre que l'adversaire, en vue de protéger la capitale et de menacer le flanc droit de l'armée allemande, réunirait des forces importantes dans la région de Paris et y appellerait de nouvelles formations. En conséquence les 1re et 2e armées devaient se maintenir face au front est de Paris pour s'opposer, par l'offensive, à toute entreprise d'un ennemi débouchant de Paris, savoir :

La 1re armée : entre l'Oise et la Marne.

La 2e armée : entre la Marne et la Seine.

Le 2e C. C. était affecté à la 1re armée, le 1er C. C. à la 2e armée sous réserve que le 1er C. C. passerait une division de cavalerie à la 3e armée et recevrait en échange une division du 2e C. C.

La 3e armée fut avisée de ce renfort d'une division et elle reçut l'ordre de se diriger sur Troyes-Vendeuvre pour être à même, suivant les circonstances, ou de soutenir les 2e et 1re armées par une action éventuelle en direction ouest comportant la traversée de la Seine, ou de prendre part à la lutte de l'aile gauche allemande, en direction du sud ou du sud-est.

Les 4e et 5e armées devaient, par une marche ininterrompue vers le sud-est, ouvrir le passage de la haute Moselle aux 6e et 7e armées.

Très heureux d'apprendre l'arrivée d'une division de cavalerie dont j'avais jusqu'ici regretté amèrement l'absence, j'envoyai immédiatement un radio au 1er C. C. et, faute de réponse, je m'adressai ensuite au Q. G. A². Le silence du 1er C. C. me faisait craindre de ne pas recevoir immédiatement la division de cavalerie ; cette crainte devait malheureusement se confirmer, car le Q. G. A². me fit connaître très tard, le 6 septembre à 9 heures 46 du soir — sans doute par suite d'une panne d'auto — que la cavalerie était encore engagée dans un combat à l'aile droite de la 2e armée.

Ayant l'impression que cette division de cavalerie allait faire défaut, je me posai le 6 septembre au matin la question de savoir si la 3e armée pourrait réellement faire face à la mission qu'elle avait reçue. La zone d'o-

pérations qui lui était affectée entre les 2e et 4e armées avait une largeur de :

45 kilm. sur le front : Fère-Champenoise-Vitry-le-François.

80 kilm. sur le front : Romilly-Arcis-sur-Aube-Montierender.

C'était beaucoup. Cette seule considération permettait d'entrevoir les difficultés auxquelles allait se heurter la 3e armée dans sa marche en avant. On avait particulièrement à redouter, sur l'Aube, des détachements de francs-tireurs organisés par les autorités, et une population fanatique. Bien que dans ces circonstances on pût craindre que les effectifs de la 3e armée, même augmentée de la division de cavalerie, ne fussent pas suffisants, j'espérais cependant me rendre maître de la situation dès que, par une avance vers le sud-ouest, j'aurais réduit mon front à 30 kilm. entre Troyes et Vendeuvre et que la Seine, entre Troyes et Romilly, m'offrirait encore un appui sérieux. Au surplus, je croyais pouvoir admettre, en me reportant au paragraphe des Instructions du G. Q. G. du 5 septembre concernant la 3e armée, que l'emploi de cette armée en direction ouest ou en direction sud et sud-est serait directement réglé par le G. Q. G. et ne dépendrait pas de nouveau de conférences avec les armées voisines.

L'ordre d'armée donné le 5 septembre à 6 h. 45 du soir répondait pleinement au radio du G. Q. G. reçu à 10 h. du soir, ainsi qu'aux directives arrivées du G. Q. G. le 6 septembre au matin. Conformément à cet ordre, la marche de l'armée fut reprise le 6 en direction du sud, dans l'hypothèse que l'on n'aurait

affaire qu'à des arrière-gardes de l'ennemi. Le corps de la Garde, à l'aile gauche de la 2e armée, marchait en même temps de Vertus sur Fère-Champenoise. L'armée à notre gauche (la 4e) se trouvait au nord de Vitry-le-François et à l'est de la Marne, (1) avec des éléments (VIIIe C. A.) à l'ouest de la rivière. Ainsi appuyée à droite et à gauche, la 3e armée comptait atteindre :

Le 6 septembre avec : la 23e D. R. Villeneuve.
« le XIIe C. A. la croisée de routes au sud-est de erminon-Coupetz.
« le XIXe C. A. Loisy-sur-Marne.

Le 7 septembre avec : la 23e D. R. Sommesous.
le XIIe C. A. Poivres-Saint-Ouen.
le XIXe C. A. Margerie-Haucourt.

Mais dès midi l'adversaire contraria ces projets. On put supposer qu'il ne soutenait plus le combat avec de simples arrière-gardes, mais bien qu'il commençait à dessiner des attaques contre le flanc gauche de la 2e armée et le flanc droit de la 4e. Cette hypothèse s'appuyait sur ce fait qu'à midi le XIIe C. A. annonçait que, sur demande expresse du Corps de la Garde, il avait envoyé la 32e D. I. et en outre la cavalerie et l'artillerie de la 23e D. I. au secours de la 2e division de la Garde, engagée dans de durs combats à Normée au nord-est de la Fère-Champenoise. De son côté, le voisin

(1) Dans le texte l'auteur écrit : « Östlich der Maas ». Il y a erreur évidente. Il s'agit de la Marne et non de la Meuse (Note du traducteur).

de gauche ne se faisait pas faute de réclamer instamment le soutien du XIXe C. A. En effet le VIIIe C. A. appela à l'aide dans l'après-midi parce qu'il était attaqué par de grandes forces françaises débouchant de Huiron ; il déclarait même que le succès de la journée dépendait de cette aide. Le XIXe C. A. en donnant suite à cette demande fut amené de sa propre initiative à dépasser l'objectif qui lui était assigné pour cette journée, à engager à Glannes (ouest de Vitry-le-François) une partie de ses forces dans le combat soutenu par le VIIIe C. A. et à rapprocher encore son gros vers le soir pour envelopper l'aile gauche ennemie.

Si, de la sorte, les choses s'étaient passées sur l'aile gauche de la 3e armée d'une manière que je pouvais tenir pour conforme à l'intérêt général, la situation à l'aile droite et au centre apparaissait comme plus spéciale. Là, je me vis en présence d'événements qui, au point de vue de l'adversaire, ne réclamaient pas l'intervention du commandement, mais qui limitaient singulièrement ma liberté d'action. Tandis que le XIIe C. R., conformément aux ordres, atteignait le 6 septembre Villeneuve avec sa 23e D. R. et par une marche forcée Witry-les-Reims avec la 24e D. R., le XIIe C. A. porta la 32e D. I. à la croisée de routes sud-est de Germinon et la 23e D. I. sur Coupetz. Lorsqu'arriva la demande urgente de secours adressée par le corps de la Garde au XIIe C. A. et dont il est déjà question ci-dessus, le général commandant le XIIe C. A. eut à résoudre la question de savoir comment il pourrait donner suite à cette demande tout en obéissant à l'ordre qu'il avait reçu de gagner la croisée de routes sud de Germinon-Coupetz. Il se décida

à approuver la résolution, déjà prise par le commandant de la 32e D. I., d'obliquer sur Clamanges et à appuyer encore cette division par l'artillerie et la cavalerie de la 23e D. I. Cette dernière circonstance éveilla en moi la pensée qu'il aurait mieux valu modifier complètement la direction de marche Vatry-Sommesous de toute la 23e D. I. afin de la laisser en liaison avec la 32e. Au lieu de cela le commandant du XIIe C. A. s'en tint à l'objectif primitif de la 23e D. I. et la dirigea par Coupetz-sur-Coole, tandis que son voisin de l'est, le XIXe C. A., avait dépassé son objectif comme le réclamait la situation du VIIIe C. A.

Ainsi le XIIe C. A. se trouva déployé sur un front de 25 kilom. d'étendue et se vit obligé, pour maintenir la liaison avec la 32e D. I., de constituer deux groupes intermédiaires, le premier, à Soudé (3 bataillons, 3 batteries), l'autre à Sommesous (1 bataillon 1/2, 1 batterie). A mon sens il eût été plus recommandable d'opérer en bloc, c'est-à-dire de renoncer à faire suivre à la 23e D. I. la direction de marche prescrite, et de faire avancer les troupes par Vatry pour atteindre Sommesous le soir. Le XIIe serait ainsi resté réuni sur la ligne Clamanges-Sommesous et aurait disposé de toutes ses forces. La crainte qu'un tel changement de direction pût retarder ou interrompre la marche projetée sur Troyes-Vendœuvre n'était nullement fondée, car les objectifs de marche, Poivres et Saint-Ouen, indiqués pour le 7 septembre, eussent pu être atteints sans difficulté de Clamanges et de Sommesous, au cas où les événements de Clamanges n'y auraient pas retenu le XIIe C. A.

La décision du commandant du XIIe C. A. peut très

bien avoir été la conséquence de l'hypothèse que la Garde n'avait affaire qu'à une forte arrière-garde française qui renoncerait bientôt à la résistance, comme cela avait eu lieu généralement jusqu'ici. Cependant, il résultait du texte de la demande qu'il s'agissait pour le corps de la Garde d'un très violent combat contre un fort adversaire qui passait même à l'attaque, prouvant bien ainsi qu'il n'avait pas l'intention de se replier plus au sud.

Ainsi le XIIe C. A. avait ses deux divisions séparées par une journée de marche. Il ne barrait les grand'routes de Soudé et Sommesous à Châlons-sur-Marne que par de simples détachements, au lieu de maintenir rassemblées toutes ses forces, comme l'exigeait la largeur de 45 kilm. du front de l'armée au sud de la Marne. Ces circonstances créaient, au centre de la 3e armée, une situation qui pouvait devenir critique, si l'ennemi, débouchant d'Arcis-sur-Aube, prenait l'offensive en directions de Mailly-Sommesous, Poivres-Soudé, et crevait le front de la 3e armée. Pour parer à ce danger, je n'avais d'autres ressources que d'intercaler la 23e D. R. entre les 32e et 23e D. I. Cette solution avait pour inconvénients de faire couper par la 23e D. R. la ligne de communication de la 32e D. I. et d'autre part, de rendre plus difficile la réunion de la 24e D. R. qui accourait et de la 23e D. R. Mais dans ces circonstances pressantes il n'y avait pas à hésiter. Obéissant à la nécessité, je résolus de recourir à ce moyen et, tenant compte de la dispersion du XIIe C. A., je constituai un groupement de gauche et un groupement de droite, bien que cette solution ne me permît

pas, le cas échéant, de me porter avec toutes mes forces, soit au secours de la 2e armée, soit au secours de la 4e armée.

Dès le 6 septembre à midi, la demande de secours de la Garde m'avait fait douter que nous eussions seulement des arrière-gardes devant nous au sud de la Marne ; les combats soutenus ce jour-là par la 32e D. I. et la Garde à Lenharrée, et ceux du XIXe C.A., à Vitry-le-François, démontrèrent combien ce doute était justifié. D'autre part, une série de renseignements des Q. G. A. voisins permirent de reconnaître que l'adversaire que nous poursuivions depuis 14 jours avait l'intention, non seulement de s'opposer à l'avance des 1re, 2e, 3e et 4e armées, mais encore de chercher le combat contre les 2e et 4e armées qui, à s'en tenir à leurs communications, paraissaient se sentir gravement assaillies et réclamaient toutes deux d'une façon pressante le secours de la 3e armée.

7 septembre. — C'est dans cette situation que, le 6 septembre au soir, j'eus à prendre une détermination pour les opérations à poursuivre dans la journée du 7. En l'état des choses on ne pouvait penser qu'à continuer l'offensive vers le sud-ouest en intercalant la 23e D. R. entre les 23e et 32e D. I. et en rapprochant la 24e D. R. par Avenay et Le Mesnil sur Vatry. Je ne changeai pas de détermination lorsque, dans la nuit du 6 au 7 septembre, un renseignement du G. Q. G. fit connaître qu'on avait trouvé un ordre du généralissime français Joffre qui annonçait la bataille décisive pour le 7 septembre. En effet, dès les premières heures de

la matinée, les Français attaquèrent violemment tant à Lenharrée que vis à vis du XIXe C. A. La 23e D. R., arrivée sur ces entrefaites à Vatry, se porta au secours de la 32e D. I. à Lenharrée au moment où elle se repliait sur Sommesous ; la 23e D. I. entra en action à Sompuis à côté du XIXe C. A. La bataille de la Marne était ainsi pleinement engagée. Au cours de cette bataille un groupement Ouest fut constitué sous les ordres du général d'artillerie von Kirchbach, le groupement Est fut commandé par moments par le général d'infanterie d'Elsa.

Dès le 7 septembre, de grand matin, le Q. G. A^{2}. m'informa, qu'en présence d'une forte attaque venant de Paris, il s'était trouvé dans la nécessité de replier les IIIe et IXe C. A. ainsi que le Xe C. R. derrière la coupure du Petit Morin ; par contre l'aile gauche de la 2e armée devait conserver une attitude offensive et pour cela un soutien immédiat par toutes les forces disponibles de la 3e armée paraissait nécessaire et urgent. Bien que cette demande de secours de la 2e armée concordât bien avec ma manière de voir que l'ennemi était effectivement en train de continuer son offensive du 6 septembre sur tout le front, il me parut cependant nécessaire de me rendre compte si l'adversaire prenait l'offensive contre la 3e armée. Une reconnaissance d'aviation reçut l'ordre d'explorer la contrée au sud du secteur assigné à la 3e armée, ainsi que les routes Fère Champenoise-Plancy-Méry et Vitry-le-François-Brienne ; elle fut effectuée avec trois appareils sur une profondeur de 200 à 250 kilm. ; d'après ses résultats, il me fut possible de me faire, dès avant midi, l'idée suivante de la situa-

tion de l'ennemi : il continue l'offensive commencée la veille en direction nord et dirige :

l'aile droite de son groupe d'armées, opposée à la 2e armée, en direction générale Lenharrée-est de Fère-Champenoise, tandis que

l'aile gauche de la fraction d'armée qui s'avance contre la 4e armée se renforce par des troupes débarquées du chemin de fer et marche vers la ligne Vitry-le-François-Sompuis.

Entre ses deux groupes d'attaque, il a en ligne une division de cavalerie avec une forte artillerie et un peu d'infanterie. C'était probablement celle qui était entrée en contact le 7 septembre au matin avec le détachement du XIIe C. A. à Sommesous. Derrière cette cavalerie arrivée à la route Mailly-Sommesous, il ne paraissait y avoir aucune troupe, car les chemins conduisant à Arcis-sur-Aube et à Vinets, les hauteurs des deux rives de la Seine entre Romilly et Troyes, pas plus que le réseau routier au nord et au nord-est de Troyes, n'étaient sillonnés par aucun détachement français.

Il en était autrement des routes allant de Brienne à Vitry-le-François. L'activité du trafic du chemin de fer de Nogent-sur-Seine à Troyes par Romilly et de Vendeuvre à Troyes, l'accumulation de matériel dans les gares de Romilly, Troyes et Brienne, faisaient bien voir que l'adversaire renforçait beaucoup son groupe de l'est par des éléments, en marche, par Brienne, vers le nord.

Je conclus de là que :

1° La 32e D. I. engagée à côté de la 2e D. I. G. et

soutenue par la 23e D. R. serait en état d'arrêter cette nouvelle poussée de l'ennemi ;

2° Qu'une tentative de percée au centre de la 3e armée n'était pas immédiatement à craindre ;

3° Que le XIXe C. A. engagé avec la 23e D. I. et le VIIIe C. A. pourrait se trouver obligé de se tenir sur la défensive au lieu d'attaquer.

Les événements qui se passèrent sur le champ de bataille, le 7 septembre, devaient confirmer ma manière de voir. A la vérité, dans l'après-midi, la situation parut quelque peu critique à la 23e D. I., ce qui détermina le commandant du XIIe C. A. à exprimer des craintes qui se dissipèrent dans la suite. La 3e armée se maintint inébranlable sur tout le front qu'elle avait atteint et parvint à se défendre avec succès contre toutes les attaques de forces françaises supérieures en nombre, tandis que l'aile droite de la 2e armée avait dû être retirée au-delà de la coupure du Petit-Morin devant une forte offensive partant de la région de Paris. Ce repli laissa supposer que le haut commandement français, ainsi que l'avait annoncé le G. Q. G. allemand, était parvenu « à rameuter à Paris des forces assez importantes pour menacer le flanc droit de l'armée allemande. » Si tel était le cas, et le repli de la 2e armée semblait bien l'indiquer, je croyais pouvoir être sûr qu'il était impossible à l'adversaire d'avoir la supériorité numérique sur tout son front.

Dès lors une nouvelle et énergique attaque de notre part me parut être le meilleur moyen de s'éclairer sur la situation de l'ennemi, d'enfoncer sa position là où elle se trouverait un peu faible et de parer de cette ma-

nière à l'attaque que les Français, supérieurs en nombre, dirigeaient sur le flanc droit de l'armée allemande (1re et 2e armées).

Il va de soi qu'il fallait agir immédiatement, et cela non seulement en raison de la menace dirigée contre ces armées, mais encore parce que la 3e armée, sur ses emplacements de combat du 7 septembre, se trouvait à proximité immédiate de l'ennemi.

Nous nous résolûmes donc à prendre l'initiative en nous inspirant de l'expérience des combats du 6 au 7 septembre pour réaliser les meilleures dispositions tactiques, afin de soustraire autant que possible l'attaque de l'infanterie à l'action de l'artillerie française. A cet effet il me parut indiqué de donner l'assaut à l'ennemi tout proche, le 8 septembre avant l'aurore, et de poursuivre l'attaque à la baïonnette jusque dans les batteries françaises.

Dans ce but, je me mis en relation avec les armées voisines, je demandai au Q. G. A2. le concours de la 2e D. I. G. et j'obtins du Q. G. A4 la promesse de concours du VIIIe C. A. Conformément à l'entente ainsi intervenue et aux considérations exposées ci-dessus, je lançai le 7 septembre, à 6 heures du soir, un ordre à la 3e armée reproduisant textuellement ces considérations. Le 7 septembre à midi, des officiers du G. Q. G. apportèrent la nouvelle que l'Empereur était arrivé au nord de Suippes et qu'il avait l'intention de se rendre à Châlons-sur-Marne pour exprimer au commandant en chef de la 3e armée ses remerciements tout particuliers pour les opérations remarquables et les succès de la 3e armée les jours précédents.

Ils ajoutèrent que l'Empereur avait l'intention de passer la nuit du 7 au 8 septembre à Châlons et de se rendre le 8 septembre à la 2e armée. L'officier d'État-major envoyé aussitôt à Suippes fit un rapport sur la situation de la 3e armée d'où il résultait que le Q. G. A3. estimait, à son vif regret, qu'au point de vue de la sécurité, il ne serait pas prudent d'envisager un séjour de l'Empereur à Châlons pour le 7 ou 8 septembre. Le grand État-major renonça dès lors tout à fait à son projet et rentra à Luxembourg.

Conformément à l'ordre de l'armée prescrivant d'attaquer avant l'aurore, le général d'artillerie von Kirchbach avait fixé à 4 h. du matin l'attaque de ses trois divisions (2e D. I. G., 32e D. I., 23e D. R.)

8 septembre. — Là-dessus le général d'infanterie von Plettenberg, commandant le corps de la Garde, se présenta chez moi à Châlons, à 2 h. 30 du matin, pour m'exprimer ses sérieuses inquiétudes au sujet d'un assaut de nuit même, par grand clair de lune, sans reconnaissance d'infanterie préalable ; il demandait que la traversée de la Somme fût fixée, non à 4 h. du matin, mais à une heure plus tardive, au lever du jour.

Convaincu qu'une attaque de nuit aurait un plein succès, opinion d'ailleurs confirmée par le général von Hoeppner appelé à en conférer avec nous, je rejetai la demande du général von Plettenberg et, après conversation téléphonique avec le général d'artillerie von Kirchbach, je me bornai à reculer à 4 h. 30 du matin le commencement de l'attaque. Le groupement de l'ouest eut

bientôt à se louer de cette décision. Dès 9 h. 30 du matin, l'officier de liaison du Q. G. A³., détaché auprès du général von Kirchbach, pouvait annoncer que la 2e D. I. G. avait bousculé le front français et, à 10 h. 20 du matin, il annonça que la 32e D. I. avait traversé Lenharrée avec de l'infanterie et qu'une partie de son artillerie de campagne était en position sur la rive sud de la Somme ; au cours de ce combat, la 32e D. I. s'empara de nombreuses mitrailleuses et, au sud du village, de 22 canons français en batterie.

La 23e D. R. réussit également à s'emparer à l'arme blanche de Sommesous et à s'avancer jusque sur les hauteurs au sud du village. Le commandant du groupement se trouva ainsi en situation d'inviter la 23e D. R. à chasser plus loin l'ennemi qui résistait à Montepreux au sud-ouest de Sommesous et à aider de cette façon la 32e D. I. à progresser en direction de Connantray malgré l'importance des forces adverses. Cette dernière division réussit de la sorte à repousser l'ennemi lorsque, à la fin de la soirée, elle renouvela son attaque pour répondre à une nouvelle demande de secours du Q. G. A². Elle fit de nombreux prisonniers et s'empara de 10 mitrailleuses et de 20 canons avant de prendre le soir quelque repos à Connantray-Vaurefroid. La 2e D. I. G., sa voisine, maintint sa première ligne à Fère-Champenoise et son gros à Normée. Se trouvant en contact étroit avec l'ennemi, elle n'avait pas encore pu se conformer à l'ordre du Q. G. A². de marcher sur Corroy pour rentrer dans son ancien secteur. Sur ces entrefaites la 24e D. R., rappelée le 7 septembre du Mesnil, atteignait, le 8 à midi, Vatry-Soudron-Germinon.

De là elle fut encore mise en marche dans l'après-midi sur Normée, prête à remplacer la 2e D. I. G.

Les progrès du groupement Est furent moins sensibles qu'à l'ouest ; de ce côté la lutte d'artillerie s'était allumée à 6 heures du matin sur tout le front ; mais l'ennemi opposait une résistance vigoureuse. Pour la briser, je prescrivis à la 23e D. I. de s'emparer aussitôt que possible des hauteurs boisées à l'ouest de Le Meix-Tiercelin et d'appuyer de là l'avance du XIXe C. A. En conséquence la division commença aussitôt ses mouvements qui d'abord, surtout à l'aile droite, firent de grands progrès, mais qui, plus tard, furent menacés sur le flanc droit par de fortes colonnes françaises. Cependant elle réussit à repousser l'assaut de l'infanterie ennemie très supérieure en nombre et même à gagner du terrain dans les boqueteaux au nord-ouest de la ferme de Custome. Sous l'impression des succès ainsi remportés jusqu'à midi, j'envisageai de poursuivre, pendant les heures de l'après-midi l'attaque du groupement est, où le XIXe C. A. s'était emparé sur ces entrefaites de la région à l'est d'Humbauville ; cependant ce projet se heurta aux objections du XIIe C. A. tirées de l'épuisement des troupes de la 23e D. I. qui, depuis deux jours, n'avaient pas cessé de combattre. En outre il fallait tenir compte de ce que la 23e D. I. ainsi que l'aile droite du XIXe C. A. se trouvaient soumises à un feu violent de l'artillerie lourde française ; l'aile gauche du XIXe C. A. était elle-même contrainte à renoncer à sa marche sur Châtel-Raould, en raison de pertes considérables, et se trouvait réduite à résister à Courdemanges à une contre-attaque de l'infanterie en-

nemie. En présence de cette pression d'un ennemi supérieur en nombre, les troupes et les chefs du XIXe C. A. attendirent la nuit pour s'emparer par surprise des batteries lourdes établies à Les Rivières et qu'il était presque impossible de contrebattre le jour. Comme il paraissait nécessaire pour cela que le VIIIe C. A. participât à l'entreprise, un officier d'État-major du Q. G. A^{3}. fut envoyé à Courtisols au Q. G. A^{4}. Cet officier revint à Châlons sans avoir pu résoudre la question, car le VIIIe C. A. ne croyait pas au succès de l'entreprise à cause de l'éloignement des batteries françaises (4 kil.) et de l'incertitude sur leur position exacte. En conséquence le VIIIe C. A. n'ayant pas pu faire progresser sensiblement son aile droite, le 8 septembre, au delà de Huiron et en direction du sud, le plan d'attaque sur Les Rivières fut aussi abandonné par le XIXe C. A. et on renonça finalement à une attaque de nuit. Les combats du 8 septembre, au groupement Est, revêtirent au commencement la forme d'une avance pénible et lente de boqueteau à boqueteau, de ferme à ferme, de pli de terrain à pli de terrain ; ils prirent ensuite un caractère purement défensif ; c'était la preuve que l'équilibre tendait à se rompre en faveur des Français. Devant les divisions du général d'artillerie von Kirchbach, l'ennemi se replia, en combattant, derrière la coupure de la Maurienne : Corroy-Gourgançon-Semoine ; à Mailly, la 9e D. C. assurait la liaison entre la 4e et la 5e armée française, et bien qu'elle fût renforcée par de l'artillerie et de l'infanterie, elle n'osa pas tenter une percée par Sommesous-Vatry sur Châlons-sur-Marne. De même l'aile gauche de la 4e armée

française, qui se renforçait constamment, ne réussit pas, malgré des combats acharnés, à gagner du terrain.

La bataille avait donc pris, le 8 septembre au soir, une allure tout à fait satisfaisante dans le secteur de la 3e armée et il ne me restait aucun doute qu'il fallût continuer l'offensive le 9 septembre et chercher à poursuivre la lutte en liaison avec les armées voisines. Le fait que l'effectif des troupes s'était réduit de plus de moitié, par suite des pertes faites dans les combats et les marches, avait une répercussion d'autant plus grande sur la 3e armée que celle-ci tenait un front plus étendu. Ma résolution n'en fut pas ébranlée ; bien plus, elle se trouva encore fortifiée par un radio du Q. G. A². au G. Q. G. intercepté par le Q. G. A³. aux termes duquel la 2e armée, en raison de ses fortes pertes, estimait que sa force de combat n'était pas supérieure à trois corps d'armée.

Mon état de santé, malgré tous les soins médicaux et la diète la plus sévère, avait sensiblement empiré le 6 septembre ; dans la journée du 7, des manifestations de dysenterie m'avaient enlevé beaucoup de mes forces et n'étaient pas restées sans influence sur mes dispositions d'esprit. Ce n'est qu'en faisant appel à toute mon énergie que je pus faire face aux obligations de mon service et rester à mon poste, soutenu par le dévouement sans réserve des membres du Q. G. A³. et en particulier du chef d'état-major, M. le général major von Hoeppner.

9 septembre. — L'ordre d'armée donné le 8 septembre au soir prescrivait pour le 9 septembre la continuation

de l'offensive et indiquait au groupement du général von Kirchbach, comme direction d'attaque, le sud-ouest, vers Sézanne, afin de soulager ainsi la 2e armée gravement engagée. A l'instant même où on donnait cet ordre, arriva le lieutenant-colonel Hentsch, du G. Q. G., qui effectuait une tournée dans les Q. G. A.. Il reçut communication de l'ordre d'attaque, on lui fit part de la manière dont nous envisagions la situation. Au rapport, expédié le 8 septembre par le Q. G. A3. au G. Q. G., il ajouta les mots suivants : « Situation et manière de voir absolument favorables à la 3e armée ».

Tandis que, le 9 septembre au matin, la 23e D. R. s'emparait de Mailly-le-Camp, la 32e D. I., la 24e D. R. et, immédiatement à droite de celle-ci, la 2e D. I. G. partaient à l'attaque. A onze heures du matin la 24e D. R. s'empara d'Euvy. A ce moment le Q. G. A2. renouvela la demande, qu'il avait déjà présentée à 9 heures du matin, de faire obliquer vers l'ouest toutes les forces du groupement Ouest pour soulager la 2e armée. Le général d'artillerie von Kirchbach ne put donner immédiatement satisfaction à cette demande à cause des forces ennemies qu'il avait en face de lui et qu'il lui fallait d'abord mettre hors de cause. Il prescrivit cependant à la 24e D. R. et à la 32e D. I. de s'avancer vers les hauteurs au sud-ouest et au sud de Gourgançon-Semoine et, après avoir atteint ces objectifs, de se joindre, avec toutes leurs forces, à l'attaque dirigée vers l'ouest par la Garde. Dans cette avance victorieuse, Corroy et Gourgançon furent pris ainsi que de nombreux prisonniers, des mitrailleuses et des canons.

Au groupement Est, la 23e D. I. se trouva sou-

mise, de grand matin, à un violent feu d'artillerie qui se maintint sans interruption jusqu'à midi et qui rendit très difficile l'exécution de l'attaque prescrite à la 23e D. I. dans la matinée. Le reste de la journée, le combat se poursuivit dans la région boisée au sud et au sud-ouest de Sompuis avec des alternatives de succès ; cependant la division se maintint sur les positions qu'elle avait conquises. Une attaque entreprise contre son flanc droit par des forces supérieures fut interrompue sans doute en raison de l'avance de la 23e D. R. sur Mailly.

Au XIXe C. A. l'infanterie se maintint sans peine sur ses positions bien qu'elle fût aussi soumise à un feu de plus en plus violent des batteries lourdes françaises ; elle gagna même avec son aile droite la ferme de Certine. Là, comme devant la 23e D. I., le feu de l'artillerie ennemie s'apaisa au commencement de l'après-midi ; il en fut de même du violent tir d'arrosage que l'ennemi entretenait depuis quelques jours sur la zone en avant du front.

La situation générale devant la 3e armée permettait donc de grandes espérances. Le groupement de l'est s'était maintenu victorieusement contre un adversaire supérieur en nombre : les groupements du centre et de l'ouest avaient rejeté l'ennemi et l'avaient repoussé derrière la coupure du ruisseau de Maurienne : Semoine-Gourgançon-Corroy. L'espoir que l'offensive menée les 8 et 9 septembre par la 3e armée parviendrait à dégager la 2e armée paraissait pleinement justifié. Malheureusement il ne devait pas se confirmer. Contrairement à toute attente, il arriva à 1 h. 20 du soir au

Q. G. A³. un radio envoyé à 11 heures du matin par le Q. G. A². et ainsi conçu :

« *2e armée entame retraite, aile droite Damery* ».

Cette nouvelle tomba comme un coup de foudre, car la retraite de la 2e armée, avec les conséquences qu'elle entraînait pour la 3e, ruinait soudainement toutes mes espérances. Maintenant s'imposait avant tout le devoir de prendre des précautions et d'envisager en tout cas le repli en direction du nord. Il s'agissait de donner confidentiellement les ordres nécessaires pour le repli des trains régimentaires, etc... et pour la construction d'un pont sur la Marne entre Matougues et Châlons-sur-Marne. Tandis que se posaient ces questions, m'arriva, à 3 heures de l'après-midi, le rapport du général d'artillerie von Kirchbach m'annonçant qu'il avait reçu du Q. G. A². un ordre de retraite et qu'il ne l'exécuterait qu'à 4 h. 30 de l'après-midi au lieu d'1 heure comme on le lui avait prescrit (1). Cette communication fut suivie d'une autre à 5 h. 30 de l'après-midi, expédiée à la vérité dès 2 h. 45 par le Q. G. A². au Q. G. A³. et ainsi conçue :

« *1re armée recule, 2e commence retraite Dormans-*

(1) Certes la mesure prise par le Q. G. A². de prescrire directement la retraite au général von Kirchbach, sans passer par l'intermédiaire du commandant d'armée, était dictée par les événements survenus dans la matinée du 9 septembre sur le champ de bataille de la 2e armée et par la nécessité de prendre une décision. Cependant, je pouvais m'attendre à ce qu'un tel ordre, qui avait une si grave importance pour mon aile droite et qui avait dû être donné dans la matinée, puisque le général von Kirchbach devait battre en retraite dès 1 heure, me serait communiqué immédiatement au lieu de me parvenir seulement à la fin de l'après-midi à Châlons-sur-Marne.

Tours, ordre de retraite a été donné à Kirchbach. »

Là-dessus il ne me restait évidemment rien autre chose à faire qu'à me résoudre à suivre le mouvement de repli vers le nord. Le détachement de l'ouest fut avisé en conséquence d'avoir à se mettre en mouvement à 4 h. 30 de l'après-midi, le groupement Est, à retraiter en liaison avec le VIIIe C. A. De fortes arrière-gardes devaient tenir la coupure de la Somme et la ligne Soudée-Coole-Maisons-en-Champagne; les gros avanceraient jusqu'à : Trécon, Soudron, Vatry, Coupetz, Cheppes.

Après que cette résolution eut été communiquée par télégraphe au G. Q. G., le Q. G. A^3. reçut de Luxembourg un radiotélégramme d'après lequel la 3e armée devait rester au sud de Châlons-sur-Marne et s'y tenir prête à une nouvelle offensive à laquelle participerait la 4e armée en cas de perspective de succès, tandis que la 5e armée attaquerait dans la nuit du 9 au 10 septembre.

A l'arrivée de cet ordre, la question se posa pour moi de savoir si je devais y obéir et rester au sud de Châlons ou si je devais m'en tenir à la décision de retraiter vers le nord dictée par le recul de la 2e armée. Ce dernier parti paraissait indiqué, à condition qu'on pût admettre que les événements survenus à la 2e armée n'étaient pas encore connus du G. Q. G. au moment de l'envoi de son ordre.

Cependant il y avait, à l'encontre de cette hypothèse, le texte d'un radio du Q. G. A^2. au G. Q. G. intercepté dans l'après-midi du 9 septembre à Châlons-sur-Marne et ainsi conçu :

« *2e armée d'accord avec Hentsch suspend son*

attaque qui progressait lentement et gagne rive nord de la Marne, aile droite à Dormans. »

D'après l'ordre même du G. Q. G., l'attaque de nuit prévue le 9 ou le 10 septembre, pour la 5e armée, pouvait être contremandée. Ce fait démontrait qu'entre temps, le G. Q. G. pourrait être amené à envisager autrement la situation générale. Il parut donc opportun de consulter à ce sujet le lieutenant-colonel Hentsch qui, le 9 septembre au soir, passait par Châlons à son retour des quartiers généraux des 1re et 2e armées. Il s'exprima de la manière suivante en réponse à mes questions : « l'ordre du G. Q. G. de se maintenir au sud de la Marne pouvait ne plus être exécuté à la lettre. La situation en effet s'était modifiée à la 2e armée. Elle ne correspondait plus à l'idée que s'en faisait le G. Q. G., au moment de l'envoi de son télégramme. Le Q. G. A3. pouvait donc, sous sa responsabilité, agir comme il le jugerait bon, tout en tenant compte de la situation de la 2e armée. »

Après cet entretien, l'idée de retirer le 10 septembre mon gros derrière la Marne, comme l'avait fait la 2e armée, gagnait chez moi du terrain, quand arriva à 10 h. 30 du soir à Châlons-sur-Marne un nouveau radio du G. Q. G. ainsi conçu :

« *3e armée restera au sud de Châlons-sur-Marne,*
« *offensive doit être reprise le 10 septembre aussitôt*
« *que possible.*

Tous mes doutes étaient ainsi levés et je donnai pour le 10 septembre l'ordre suivant qui regroupait la 3e armée pour une nouvelle offensive. Le XIXe C. A. resta en liaison avec le VIIIe C. A. à l'ouest de Vitry-le-

François, le XIIe C. A. se rassembla à Bussy-Lettrée, Vatry, Soudron, et le XIIe C. R. à Trécon, Chaintrix, Thibie.

Tandis que la 3e armée se préparait à renouveler son offensive, la 2e armée persistait dans son intention de se rapprocher de la 1re armée, de replier son flanc droit sur Fismes, son flanc gauche à l'est de Reims ; elle se décida, mais seulement après conférence avec le colonel Hentsch, à laisser le 10 septembre une arrière-garde du corps de la Garde à Flavigny pour couvrir le flanc droit de la 3e armée opérant au sud de la Marne.

Au groupement Ouest, le décrochage se fit sans grande difficulté, car l'adversaire était complètement battu. Sous la protection de forts détachements, laissés au contact de l'ennemi, au nord de la Somme, les gros atteignirent tard dans la soirée du 9 septembre la ligne Trécon-Bussy-Lettrée. La 32e D. I. se rapprocha de la 23e D. I. ; la 23e D. R., de la 24e D. R.

Au groupement Est, une retraite immédiate, eu égard au contact étroit avec l'ennemi, risquait d'entraîner de graves pertes. Le commandant du XIIe C. A. résolut donc de ne rompre qu'à la tombée de la nuit, tandis que le XIXe C. A. resterait sur ses positions.

Le 9 septembre fut un jour où j'éprouvai les sentiments les plus divers, puisqu'il commença par de lourds soucis et se termina dans l'espérance. La matinée vit se continuer la lutte engagée depuis trois jours contre un adversaire supérieur en nombre. L'après-midi plaça le commandement de l'armée devant cette grave question : fallait-il, sans y être forcé par l'ennemi, re-

noncer aux succès obtenus par la troupe, dans un combat qui durait depuis des jours, pour se plier à la situation générale de l'armée allemande, situation qui déterminait le G. Q. G. à replier son aile droite? Ce n'est qu'à contre-cœur que j'envisageai les dispositions à prendre pour se conformer à un tel ordre et que je prescrivis les mesures nécessaires. La certitude que les troupes et les chefs subalternes ne sauraient être intimement convaincus de la nécessité d'un repli sur la rive droite de la Marne et que ce repli ébranlerait leur confiance dans le commandement actuel me remplissait d'amertume. Avec quelle reconnaissance saluai-je le radio reçu à 10 heures du soir (1) ordonnant de rester au sud de Châlons et de reprendre l'offensive !

10 septembre. — Les mouvements prescrits par l'ordre de l'armée pour le 10 septembre, en vue du regroupement du XIIe C. R. et du XIIe C. A. s'effectuèrent méthodiquement. Cependant, comme dans la matinée une attaque française se dessinait contre le flanc droit du XIXe C. A. resté sur ses positions, le XIIe C. A. fut avisé d'avoir à maintenir des forces relativement importantes dans la région de Soudé pour être à même d'attaquer en cas de menace d'enveloppement de la part des Français.

Cette intervention de la 23e D. I. laissée à Soudé parut nécessaire dans l'après-midi ; elle brisa l'offensive de l'adversaire dirigée contre Sompuis, de telle sorte que le général commandant le XIXe C. A., qui avait

(1) Voir page 232.

maintenant la supériorité numérique, résolut à son tour de passer à l'offensive dès la tombée de la nuit. Je donnai au général commandant le XIXe C. A. mon assentiment à l'avance qu'il envisageait et je plaçai même sous ses ordres, pour l'exécution de son projet, les éléments de la 23e D. I. qui se trouvaient encore à Soudé. Tandis que le XIXe C. A., appuyé par la 23e D. I., avait réussi dans la matinée du 10 septembre à repousser les assauts des forces françaises supérieures en nombre et que, encouragé par ce succès, il se préparait à attaquer à son tour, les mouvements de la 32e D. I. et du XIIe C. R. s'accomplissaient sans être gênés par l'ennemi. L'avance prudente de celui-ci en face du groupement Ouest faisait bien voir qu'il avait été sérieusement atteint par le coup qui lui avait été porté le 9 septembre au sud de Fère-Champenoise.

Les choses en étaient là lorsque, à 7 h. 15 du soir, arriva du Q. G. A². un radio d'après lequel la 2e armée, sans nouvelles de la 1re armée, considérait son flanc droit comme tellement menacé par l'avance ennemie qu'elle envisageait le repli de ses arrière-gardes derrière la coupure de la Vesle, son gros effectuant une courte marche vers le nord-ouest. Le message du Q. G. A². se terminait par ces mots : « On désire que la 3e armée se joigne à ce mouvement ». Cette invitation me parut déplacée au plus haut point, car elle était en pleine opposition avec l'instruction reçue du G. Q. G. de reprendre l'offensive aussitôt que possible. Je me décidai sans hésitation à ne pas déférer à l'invitation de la 2e armée de battre en retraite au delà de la Marne, mais je priai le Q. G. A². de maintenir l'arrière-

garde du corps de la Garde assez longtemps au sud de la Marne pour que le flanc droit de la 3e armée ne pût être découvert. Le Q. G. A². se déclara prêt à répondre à nos désirs jusqu'au matin du 11 septembre et me fit connaître en même temps qu'une colonne ennemie en marche — estimée à un corps d'armée — avait atteint le village de Bergères à 5 heures du soir en passant par Etoges. Avant l'arrivée de cette nouvelle qui intéressait immédiatement la 24e D. R., mais qui ne fut reçue à Châlons qu'à 10 h. 30 du soir, un ordre daté du 10 septembre, 5 h. 45 du soir, m'était parvenu à 8 heures du soir, portant que l'Empereur avait prescrit :

« *La 2e armée reculera devant la Vesle, aile gauche Thuizy, la 1re armée recevra ses instructions de la 2e armée.*

« *La 3e armée, en liaison avec la 2e armée, tiendra la ligne, Mourmelon-le-Petit, Francheville-sur-Moivre.*

« *La 4e armée en liaison avec la 5e armée, au nord du canal de la Marne au Rhin jusqu'aux environs de Revigny, etc...*

« *Les positions atteintes pour les armées seront fortifiées et défendues* »

Aussitôt, à 8 h. 30 du soir, les commandants de C. A. furent avisés par le téléphone de ce changement dans la situation, le XIXe C. A. avec ordre de ne pas mettre à exécution l'attaque de nuit projetée. Pour le reste, on les renvoyait à l'ordre d'armée qui allait suivre. Je donnai cet ordre à 10 h. 45 après m'être vu, le cœur brisé, imposer le devoir de prendre toutes dispositions en vue du repli sur la rive droite de la Marne.

D'après cet ordre, le repli, protégé par des arrière-

gardes pourvues d'une forte artillerie, devait s'exécuter de manière que les gros franchissent le 11 septembre la ligne Chaintrix-Vatry-Dommartin-Lettrée-Maisons-en-Champagne. Le XIIe C. R. assurait la protection du flanc ouest de l'armée. A cet effet le XIIe C. R. disposait des ponts de Jalons, Aulnay et Matougues ; le XIIe C. A., d'un pont lancé par les pionniers à Saint-Gibrien et des passages de Châlons et de Sarry ; le XIXe C. A. des passages de Sarry exclu à Pogny, avec instruction générale de passer la Marne le 11 septembre, de laisser des détachements de sûreté au sud de la Marne et de retarder par tous les moyens la poursuite de l'ennemi.

La retraite des XIXe et XIIe C. A. commença sans difficulté spéciale. Le XIXe C. A. se mit en marche le 11 septembre avant le jour sans être aucunement inquiété par l'ennemi ; la 23e D. I., grâce à la contre-attaque qu'elle avait commencée de Soudé sur Sompuis dans l'après-midi du 10 septembre et qu'elle poursuivit jusqu'à la tombée de la nuit, réussit elle-même à passer la Marne le 11 septembre sans grande difficulté. La 32e D. I. atteignit le 10-11 septembre les objectifs qui lui étaient assignés en vue du regroupement et rendit ainsi libres les routes et les chemins nécessaires à la 23e D. R. pour se rapprocher de la 24e D. R., de telle sorte que le croisement n'occasionna pas d'embarras et que la 32e D. I. put être ramenée sous les ordres immédiats du général commandant le XIIe corps d'armée. Le XIIe C. R. qui s'était échelonné le 10 septembre dans la région Clamanges, Pocancy, Thibie, la 23e D. R. au nord, la 24e D. R. au sud, avait ses déta-

chements de sûreté sur la ligne : Pierre-Morains, hauteur au nord-est de Normée. Presqu'à une journée de marche à droite et en arrière, se tenait le détachement du corps de la Garde, à Avize-Flavigny ; il n'assurait par conséquent que dans une faible mesure la protection du flanc droit de la 3e armée, qui avait été demandée au Q. G. A2. Je considérai dès lors comme indispensable d'attirer particulièrement l'attention du XIIe C. R. sur la mission de flanc-garde qui allait ainsi lui revenir.

Sur ces entrefaites, d'importantes forces françaises se portèrent, dans l'après-midi du 10 septembre, par Connantray, à l'attaque des avant-postes de la 24e D. R. ; le général commandant le XIIe C. R. alerta immédiatement ses troupes et prescrivit à la 23e D. R., en liaison avec la 24e D. R., d'occuper les hauteurs au nord-est de Bergères-Pierre-Morains. Il avait l'intention d'attaquer l'aile gauche française avec les troupes réservées de la 23e D. R., espérant protéger ainsi, de la manière la plus efficace, notre propre aile droite contre un enveloppement menaçant. Cette intention ne fut pas mise à exécution parce que le Q. G. A3., informé de l'attaque projetée, fit savoir au XIIe C. R. que la 3e armée devait se replier tout entière le 11 septembre derrière la Marne. De la sorte une nouvelle offensive déjà projetée et commencée à l'aile ouest de la 3e armée fut, elle aussi, arrêtée.

Cependant de ce côté une décision par les armes devait encore intervenir le 10 septembre dans la soirée. La 24e D. R. fut attaquée par surprise à la nuit tombante. Il se pourrait bien que ce fût par la colonne,

évaluée à un corps d'armée, que le Q. G. A². avait signalée en marche, à 5 heures de l'après-midi, par Etoges sur Bergères. — Ce mouvement d'approche ne fut d'ailleurs connu à Châlons qu'à 10 h. 30, sans que, jusque là, les comptes rendus du XIIe C. R. en eussent fait mention. — D'après le rapport du XIIe C. R. ce combat eut lieu à Clamanges.

S'il en était bien ainsi, il faudrait admettre que la communication du Q. G. A²., très retardée, relative à une avance ennemie sur la route Etoges-Bergères, devait être imputée à une observation erronée et à une orientation inexacte de l'aviateur ; autrement il serait difficile de croire que l'approche d'un corps d'armée ennemi eût complètement échappé à l'exploration rapprochée du XIIe C. R. Peut-être y a-t-il eu erreur dans la désignation du champ de bataille (Clamanges) alors qu'il aurait fallu indiquer : Bergères ou Pierre-Morains.

L'arrivée inopinée de l'ennemi et les fortes pertes que subit la 24e D. R. semblent indiquer que la direction de l'attaque principale était bien celle de Bergères-Pierre-Morains ; quoi qu'il en soit, la 24e D. R. se vit engagée dans un grave combat et se replia dans la direction générale Thibie-Matougues, tandis que la 23e D. R., chargée de protéger la retraite, prit une première position de repli à l'ouest de Rouffy et une deuxième au nord-ouest de Champigneul. La 24e D. R. ne put se dégager de l'ennemi qu'à la suite d'une attaque à la baïonnette destinée à bluffer complètement l'adversaire et qui réussit, dans la nuit noire, à rejeter les Français de leurs positions.

La retraite de la 24e D. R., commencée aussitôt,

s'accomplit ensuite sans grande difficulté ; l'adversaire ne poursuivit que mollement, bien qu'il n'eût pas été inquiété par l'arrière-garde du corps de la Garde qui avait pris position à Avize-Flavigny, pour la protection du flanc droit de la 3e armée.

Si nous jetons maintenant un coup d'œil en arrière sur l'action d'ensemble de la 3e armée, pendant les combats de la période du 6 au 10 septembre, nous pouvons constater que le Q. G. A3., dans les assauts qu'il livra journellement comme dans les attaques qu'il repoussa, non seulement tint tête à des forces ennemies égales, mais encore attira sur lui des forces supérieures (10e, 17e et 21e C. A.). Il était même, le 9 septembre, en train d'ouvrir au centre du front ennemi une brèche qui aurait peut-être suffi pour changer complètement la face des choses. Il est donc facile d'imaginer les sentiments qui m'animaient lorsque je me vis obliger d'entamer la retraite vers le nord. J'étais fier que *la 3e armée n'évacuât le champ de bataille au sud de la Marne ni sous la pression de l'ennemi, ni de son propre chef*. La retraite n'était commandée que par des considérations tirées de la situation générale et il est par suite bien établi que le Q. Q. A3. et la 3e armée n'ont aucune responsabilité dans le repli sur la rive droite de la Marne. Ainsi la 3e armée fournit son rendement maximum au sud de Châlons et ce n'est que pour obéir à l'ordre impérial qu'elle fit tranquillement et fermement demi-tour pour occuper la position de repli qui lui était assignée. Les services de l'armée avaient d'ailleurs été reconnus dans une lettre de l'Empereur en date du 10 septembre, arrivée le 11, et ainsi conçue :

« Au Colonel-Général baron von Hausen
a Chalons-sur-Marne ».

« Je félicite la 3e armée pour les nouveaux succès qu'elle a obtenus après de très vifs combats. L'armée s'est battue d'une manière toujours exemplaire dans des circonstances particulièrement difficiles. Je lui en exprime ma chaude reconnaissance. Transmettez à toutes les unités de l'armée mon remerciement impérial. J'ai eu récemment l'intention de visiter l'armée pour vous exprimer personnellement ce qui précède. »

Signé : Guillaume I. R.

Ces remerciements de l'Empereur furent portés à la connaissance des troupes par l'ordre suivant de l'armée :

Q. G. A. Suippes, 11 septembre 1914.

« Sa Majesté l'Empereur a accordé à l'armée, en reconnaissance de son avance victorieuse, de la vaillance et de l'endurance extraordinaires dont elle a fait preuve, un certain nombre de Croix de fer qui ont été concédées aujourd'hui aux corps d'armée. Si la situation générale de l'armée allemande a rendu nécessaire de replier la 3e armée victorieuse et de la charger d'abord d'une défensive opiniâtre, j'exprime le souhait, et j'ai la confiance, que l'armée se montrera à la hauteur de cette nouvelle tâche, comme elle a été jusqu'ici à la hauteur de toutes les missions qui lui ont été confiées.

Signé : baron von Hausen.

A la fin de ce chapitre comme à la fin du précédent intitulé « De l'Aisne à la Marne », je reviens encore sur

l'importance beaucoup plus grande qu'auraient eue les succès remportés par la 3e armée si elle n'avait été privée du XIe C. A. et d'une division de cavalerie. Une telle division de cavalerie, en action devant le front de la 3e armée, aurait certainement bousculé la division de cavalerie ennemie rencontrée le 6 septembre à Mailly; elle aurait ensuite pénétré plus à fond les intentions de l'adversaire et elle n'eût pas manqué de détruire les nœuds de voies ferrées dans la direction de Troyes. Tout au moins aurait-elle contribué à retarder l'avance des troupes que l'adversaire amenait par Arcis-sur-Aube sur Fère-Champenoise et par Rosnay sur Vitry-le-François.

En outre le XIe C. A. aurait sans nul doute suffisamment accru la force de choc et de combat de la 3e armée pour que le groupement Ouest, renforcé du XIe C. A., réussît le 8, et au plus tard le 9, à crever le front de l'armée française et par suite à dégager efficacement l'aile droite allemande en détresse.

Je ne puis taire non plus que mon état de santé, dans les journées critiques des 8, 9 et 10 septembre, s'était de plus en plus aggravé. Aucun remède n'avait d'efficacité; j'adjurai le médecin inspecteur Dr Muller d'entretenir ma force vitale au moins encore quelques jours, et ma faiblesse augmentait journellement, puisque je ne pouvais ni prendre de nourriture, ni garder le lit. Pour me soutenir et continuer à servir fidèlement ma patrie et ma 3e armée, je dus mettre en jeu toutes mes forces morales.

CHAPITRE VII

DE LA MARNE A LA POSITION DÉFENSIVE EN CHAMPAGNE. 11 AU 13 SEPTEMBRE

11 septembre. — La retraite de la 3e armée s'accomplit pendant la nuit du 10 au 11 septembre et dans la journée du 11 conformément aux ordres donnés, bien que l'épuisement des officiers, des hommes et des chevaux eût atteint un degré particulièrement inquiétant. Les corps traversèrent la Marne sur les ponts qui leur avaient été assignés, réussirent à les couper et à continuer leur mouvement au nord de la rivière sans être attaqués par l'ennemi. Je quittai Châlons à 4 heures du matin, reçus à l'Epine le rapport du général des pionniers sur la position défensive assignée à la 3e armée et qu'il avait reconnue, et me rendis à Saint-Etienne-au-Temple pour assister là au défilé des colonnes de munitions et des troupes et me faire une opinion personnelle sur leur état. A cet endroit j'arrêtai, sur la base des résultats de la reconnaissance, l'ordre d'armée pour la défense du secteur Mourmelon-le-Petit-l'Epine-Francheville et je me rendis ensuite à midi trente a mon nouveau quartier général de Suippes.

Le colonel-général von Moltke, chef d'État-major de l'armée en campagne, y attendait mon arrivée pour

m'entretenir des événements des jours précédents et de la situation générale qui en résultait. Au cours de cette conférence j'acquis la conviction que le G. Q. G. caressait l'espoir que la 3e armée aurait la possibilité d'envisager un repos de quelques jours (une huitaine peut-être) pour refaire ses effectifs en hommes et en chevaux, compléter ses approvisionnements et ses munitions. Mais en tout cas, il fallait que la 3e armée, jusqu'à reprise de l'offensive projetée, se maintînt à tout prix sur la ligne qui lui était assignée. J'exprimai à ce sujet l'assurance que la 3e armée chercherait à répondre à cette attente en y employant toutes les forces qui lui restaient encore. Je ne dissimulai pas cependant combien nous avions ressenti amèrement la perte définitive du XIe C. A. et la non arrivée de la D. C. qui nous avait été accordée. Je comptais rédiger un ordre d'armée sur les bases arrêtées dans cette conférence, mais je n'eus pas à le faire, car dès 3 heures de l'après-midi le Chef de l'État-major de l'armée en campagne, qui s'était rendu du Q. G. A3. au Q. G. A2. et qui était revenu ensuite à Suippes, modifiait son ordre primitif au sujet de la position défensive envisagée.

Ces modifications étaient fondées sur l'opinion qui dominait au Q. G. A2. sur la situation, opinion dont le G. Q. G. n'avait pas encore eu connaissance et aussi sur le rapport du Q. G. A4., arrivé dans l'intervalle, et qui signalait l'avance vers Vitry-le-François de forces françaises importantes. Les nouvelles instructions du G. Q. G. fixaient la position de l'aile gauche de la 2e armée à Thuizy ; celle de l'aile droite de la 4e, à Suippes ;

la 3e armée était chargée d'organiser, comme une forteresse, la ligne Thuizy-Suippes. Je lançai dès lors à 4 h. 15 un ordre d'armée assignant :

Au XIIe C. R., le secteur Thuisy (exclu) chemin de Mourmelon-le-Petit à Prosnes (inclus) ;

Au XIIe C. A. le secteur attenant, jusqu'à Fort Saint-Hilaire, butte d'infanterie (inclus) ;

Au XIXe C. A. le secteur attenant, jusqu'à Suippes exclu.

L'ordre prescrivait d'exécuter immédiatement les mouvements de repli correspondants. J'avais maintenant pleinement conscience qu'il ne serait pas encore possible d'accorder, le 11 septembre, à la troupe et à ses chefs, le repos dont ils avaient un besoin si impérieux. Ce n'était plus pour répondre aux nécessités du combat, qui avaient déjà exigé une tension ininterrompue de tous les efforts pendant cinq jours et cinq nuits consécutives, mais bien pour déférer aux instructions du G. Q. G. basées sur la situation générale de l'armée, que je me vis forcé d'imposer sans restriction la volonté du chef sans tenir compte de l'épuisement extrême des hommes et des chevaux. Convaincu que les décisions prises le 11 septembre avaient une portée considérable pour la suite des opérations, que par conséquent une entente complète devait régner entre les armées voisines et qu'une direction unique allait être assurée par l'autorité supérieure, j'avais salué avec joie et reconnaissance l'arrivée à Suippes du Chef d'État-major général de l'armée en campagne.

Mon premier entretien avec lui me laissa bien supposer que le G. Q. G. n'était pas encore arrivé à des

conclusions fermes au sujet de la situation de l'armée ennemie et de la nôtre et qu'il ne paraissait pas possible d'envisager un repos de huit jours.

Mon second entretien avec le Chef d'État-major général de l'armée en campagne me permettait maintenant de constater la pleine conformité de mes vues avec celles du G. Q. G.

En effet, du moment que des forces françaises importantes avançaient sur Vitry-le-François, c'est-à-dire immédiatement contre le flanc gauche — Francheville, — de la 3e armée qui touchait là à la 4e, il devenait nécessaire de replier l'aile Est de l'armée. Il semblait également possible que l'ennemi, avançant au nord-est contre les 2e et 3e armées sur le large front : Ville en Tardenois-Damery-Mareuil, tentât une percée que faciliterait la faiblesse des effectifs de combat allemands. La modification projetée par le G. Q. G. devait donc être accueillie avec joie, puisqu'elle procurait un raccourcissement du front. Dès lors nous n'hésitâmes pas à ramener nos troupes conformément à l'ordre impérial sur la position défensive Thuizy-Suippes, dont l'étendue ne dépassait pas 25 km. et qui serait plus facile à tenir, avec les faibles effectifs de la 3e armée, que la position primitivement envisagée d'environ 40 km. de longueur, sur le front Thuizy-l'Epine-Francheville.

Les instructions du G. Q. G. entraînaient des modifications à toutes les dispositions prescrites pour le 11 septembre. Il fallait arrêter les travaux défensifs déjà commencés et devenus sans objet. Il fallait aussi que les troupes, déjà au repos, levassent leurs bivouacs et se missent en marche pour gagner des objectifs, parfois

très éloignés, et là recommencer une nouvelle organisation de position.

Dans l'intérêt général, j'aurais pourtant fait litière de toutes ces considérations, si je n'avais craint de voir la confiance des hommes dans le commandement fortement ébranlée par les variations de celui-ci dans les décisions qu'il prenait ainsi coup sur coup le même jour.

Le Q. G. A³. s'établit à Suippes dans une grosse ferme située à la sortie nord du village vers Perthes et qui était, comme toutes les propriétés voisines, complètement abandonnée. Une grande chambre avec cabinet, au premier étage, au-dessus des bureaux, me fut affectée. L'ameublement consistait seulement en un bois de lit et une armoire. Au moyen de quelques effets personnels, je me fis un lit de camp sur lequel je passai des heures cruelles par suite de mon état de santé de plus en plus mauvais. Mon entourage, en raison de ma faiblesse, ne crut pas devoir me prévenir de la deuxième visite du colonel-général von Moltke, de sorte que, malgré moi, je n'assistai pas à cette deuxième conférence à Suippes avec le représentant du G. Q. G. En l'absence du général-major von Hoeppner, qui s'était rendu à l'état major du XIXe C. A., M. de Moltke se borna à communiquer ses nouveaux ordres au premier officier d'état-major du Q. G. A³. Il ne me resta qu'à exprimer à celui-ci mon étonnement de n'avoir pas été averti à temps, et malgré mon état de santé, de ce qui se passait et d'avoir ainsi manqué l'occasion d'entrer personnellement en rapports avec le chef d'État-major de l'armée en campagne à son retour du Q. G. A².

12 septembre. — Je partis de Suippes à 7 heures du matin en automobile et reçus à la Pyramide de Napoléon, au sud de Mourmelon-le-Grand, les rapports des commandants de C. A. sur les dispositions qu'ils envisageaient pour organiser la position de défense. Sur la base de ces rapports, je réglai verbalement, avec les représentants des C. A., les détails d'organisation du front défensif. Je trouvai aussi là l'occasion de saluer les troupes du XIIe C. A. comme j'avais déjà pu saluer sur la route de Suippes des éléments du XIXe C. A. D'après des comptes-rendus arrivés sur ces entrefaites et provenant de la reconnaissance d'aviation entreprise de grand matin, l'ennemi se disposait à franchir la Marne à Châlons et en amont avec ses têtes de colonne ; trois corps d'armée étaient ainsi en mouvement vers le nord. Ces renseignements furent bientôt confirmés par d'autres d'après lesquels l'adversaire devait suivre la 3e armée avec au moins quatre corps d'armée, c'est-à-dire avec une grande supériorité numérique, et que son aile droite passait par Sogny et son aile gauche par Champigneul.

Dans le courant de la matinée, les gros des corps d'armée prirent possession des secteurs qui leur étaient assignés ; mais, en raison de l'étape de 60 kilm. qu'ils avaient fournie depuis le 11 septembre, on dut tout d'abord leur accorder un repos de plusieurs heures. Ils commencèrent aussitôt après les travaux de fortification dans leurs secteurs. L'État-major de la 3e armée se rendit au commencement de l'après-midi à son quartier général de Bétheniville.

Le chef d'État-major du XIIe C. R. y arriva dans

l'après-midi et annonça que le corps de la Garde, voisin du XIIe C. R., s'était retiré sur une position sensiblement en arrière, conformément aux ordres du Q. G. A^2. Cette mesure avait été prise non seulement dans l'intérêt de la liaison de la Garde avec les autres éléments de la 2e armée, mais encore à cause de la configuration du terrain. Le commandant en chef de la 2e armée avait en effet désigné une position plus en arrière comme plus favorable à la défense. Le chef d'État-major du XIIe C. R. confirma le fait et fit remarquer à ce sujet que les hauteurs, au nord de la position de Thuizy, étaient figurées comme terrains boisés sur la carte au 1 : 80.000, tandis qu'elles étaient en réalité dénudées ; le XIIe C. R. considérait également qu'il y aurait intérêt pour lui à s'établir sur une position située plus en arrière, plus favorable au point de vue tactique pour rester en liaison avec la 2e armée. Naturellement la question se posa aussi de replier le XIIe C. A. et, dans ce cas, toute la 3e armée. Dans le même esprit, le Q. G. A^2., qui s'attendait à une attaque imminente des Français contre la 2e armée et le XIIe C. R., recommandait de reporter l'aile droite de ce corps au nord-ouest de Prosnes afin de la mettre en liaison avec l'aile gauche de la 2e D. I. G. qui occupait le bois Patron. La 3e armée serait dès lors établie dans une position avantageuse de Prosnes, à Suippes par Aubérive. Cependant de graves objections furent faites à cette proposition en raison de l'épuisement des troupes de la 3e armée qui, les 11 et 12 septembre, avaient déjà commencé les travaux d'organisation de deux positions défensives. Je n'adhérai donc pas aux vues du Q. G. A^2. et je m'en tins aux

instructions précédemment données pour la fortification du front Sept-Saulx-Mourmelon-le-Grand-Suippes. A 7 heures du soir, peu après la fin de la délibération à laquelle donna lieu cette décision, arriva le colonel von Dommes du G. Q. G. ; il annonça que, en raison de la configuration défavorable du terrain en forêt d'Argonne, la 5e armée devait se replier plus en arrière que ne l'avait indiqué le Chef d'État-major de l'armée en campagne au cours de la conférence, tenue dans l'après-midi du 11 septembre. Il s'ensuivait que l'aile droite de la 4e armée ne pouvait rester à Suippes comme on l'avait supposé ; elle avait donc reçu ordre d'appuyer sur Souain. En conséquence il était indiqué d'assigner à la 3e armée le secteur Prosnes-Souain. Je ne cachai pas au représentant du G. Q. G. quelles graves objections soulevait un perpétuel repli de la position de défense et quelle impression défavorable cette mesure ferait sur des troupes qui avaient dû abandonner par deux fois des positions qu'elles avaient déjà bien fortifiées. Le colonel von Dommes reconnut le bien fondé de mes raisons et promit de les faire valoir auprès du Q. G. A². avant décision définitive. En conséquence il se rendit, accompagné du 1er officier d'état-major du Q. G. A³. au Q. G. de la 2e armée, mais il revint à 11 heures du soir à Bétheniville sans avoir pu régler l'affaire, en sorte que je me vis obligé, le 13 septembre, de ramener la 3e armée sur la ligne Prosnes-Souain.

La journée du 12 septembre se termina ainsi pour moi sans que je pusse donner suite à ma résolution, tenu que j'étais de me conformer à des ordres supé-

rieurs donnés dans l'intérêt des armées voisines. Dans ces conditions, je craignis encore plus que la confiance des troupes dans le haut commandement ne s'affaiblît davantage par suite des variations du G. Q. G. dans ses décisions du 11 septembre. En effet, le changement prescrit maintenant pour le 13 septembre ne pouvait qu'avoir une fâcheuse répercussion sur la troupe et sur les cadres inférieurs qui ne manqueraient pas de l'attribuer à une direction peu sûre d'elle-même. Je suis loin de prétendre que de tels changements dans les instructions données eussent pu être complètement évités ; je crois cependant que le G. Q. G., lorsqu'il eut résolu de renoncer à sa stratégie de défaite qui l'a conduit au-delà de la Marne, aurait agi plus sagement en donnant des instructions pouvant servir de guide au lieu d'ordres impératifs. A la vérité, dans leur visite au Q. G. A., les officiers du G. Q. G. affirmaient que la direction supérieure de l'armée était obligée d'apporter de l'unité dans les mouvements de repli de l'aile droite allemande ; mais assurément de telles opérations se seraient effectuées plus aisément si, par exemple, les 1re, 2e, 3e et 4e armées avaient été placées sous une direction unique.

Cependant on ne peut méconnaître que le G. Q. G. réussit dès le 13 septembre à ramener l'ensemble des forces combattant contre la France sur une position défensive qui, très avancée en pays ennemi, avait de ce chef au point de vue stratégique une valeur offensive. L'adversaire se trouvait dans la nécessité, pour refouler l'invasion allemande, d'attaquer cette position en y consacrant toute sa puissance. Il est vrai que, du côté allemand, on n'avait pu obtenir ce résultat qu'au prix

d'un amoindrissement de la force combative des troupes et non sans risquer d'affaiblir la confiance dans le commandement.

Un autre événement se produisit encore au Q. G. A³. le 12 septembre, car je résignai ce jour-là mon commandement : en effet, les progrès de ma grave maladie n'avaient pu rester cachés aux représentants du G. Q. G. lors de leurs visites au Q. G. A³., les 9 et 11 septembre, et ils avaient dû en informer l'Empereur ; c'est à Bétheniville, où mon quartier-général avait déjà été établi le 4 septembre et où il se trouvait replié le 12, que le plénipotentiaire militaire saxon, M. le lieutenant général baron Leuckart de Weysdorf, apporta très tard dans la soirée l'ordre de cabinet suivant, qu'il me tendit dans le lit où j'étais étendu à bout de forces et dans un état lamentable.

Cet ordre était ainsi conçu :

« Ayant appris à mon vif regret que votre état de santé défavorable s'est profondément altéré à la suite des grandes fatigues des dernières semaines, je tiens pour opportun, afin de ménager vos forces et dans l'intérêt de votre complet rétablissement, de vous relever provisoirement de vos fonctions de commandant en chef de la 3e armée, ce dont je vous informe par la présente, tout en reconnaissant pleinement les services rendus par vous dans cette importante fonction. J'ai nommé commandant en chef de la 3e armée le général de cavalerie von Einem dit von Rothmaler, commandant le VIIe C. A.

Au grand quartier général, le 12 septembre 1914.

GUILLAUME R.

AU COLONEL-GÉNÉRAL ROYAL SAXON, BARON VON HAUSEN, COMMANDANT EN CHEF DE LA 3e ARMEE. »

Déjà très déprimé par ma maladie qui s'aggravait depuis le 4 septembre et par la tension de mes forces intellectuelles et morales qui s'était accrue sans interruption pendant la période des opérations au sud de la Marne, je me sentis complètement désespéré après avoir pris connaissance de cet ordre de cabinet. J'étais, cela va sans dire, prêt à me donner tout entier au service de mon pays, à lui faire le sacrifice complet de toute considération personnelle ; j'eus néanmoins la pensée, dans le premier moment de désespoir, de ne pas accepter l'ordre de cabinet et de le renvoyer par le porteur à Sa Majesté, puis de mettre fin à mes jours. Cependant, après une courte, mais grave lutte intérieure, je retrouvai la foi en Dieu que j'avais perdue et je ne vis plus dans ce changement de ma destinée qu'une lourde épreuve de la Providence. Je considérai comme un devoir d'accepter cette épreuve qui me jetait dans le néant au moment même où je portais les plus lourdes responsabilités devant l'ennemi ; je savais d'ailleurs pouvoir compter sur la fidèle et dévouée compagne de ma vie pour m'aider à supporter ma douleur et me secourir dans la détresse. Je m'y décidai donc ; j'appelai à mon chevet les généraux von Hoeppner et Leuthold, ainsi que le médecin inspecteur Dr Muller ; je leur fis part de la volonté de l'Empereur, leur recommandai la 3e armée, les remerciai pour leur concours fidèle et éprouvé, et je pensai pouvoir leur exprimer l'espoir de mon retour au cas

où je viendrais à guérir, puisque l'ordre de cabinet ne me relevait des fonctions de chef de la 3e armée qu'à « titre provisoire » et seulement « pour ménager mes forces et dans l'intérêt de mon complet rétablissement ».

Le 13 septembre, à 6 heures du matin, je pris congé des membres présents du Q. G. A3. et je quittai Bétheniville, accompagné par le lieutenant-général von Leuckart et par mon ordonnance, le grenadier Oswald de la 6e compagnie du régiment de grenadiers du corps n° 100. Une automobile me conduisit jusqu'à Trèves, par Vouziers, Buzancy, Stenay (où j'avais cantonné en 1870 les 27 et 28 août) Montmédy, Longuyon, Longwy, Luxembourg.

Le général de cavalerie von Einem arriva à 10 heures 30 du matin au Q. G. A3. ; dans le cours de la journée, l'ennemi n'aborda la position défensive qu'avec de faibles forces. Vers le soir, il y eut un court combat d'artillerie sur le front du XIIe C. R. L'impression générale au Q. G. A3. était alors que l'ennemi dirigeait le gros de ses forces vers le nord-ouest et n'en laissait qu'une partie devant le front de la 3e armée. A 10 h. 30 du soir, le quartier-maître général — général von Stein — apporta à Bétheniville un ordre de l'Empereur d'après lequel la 3e armée, comme la 4e et la 5e, devait retirer du front un corps d'armée à destination du flanc droit de la 2e armée sur laquelle, d'après le G. Q. G., l'adversaire supérieur en nombre allait tenter un mouvement enveloppant.

En conséquence, dans la nuit, le XIIe C. R. releva la division de droite du XIIe C. A., et le XIXe C. A., la division de gauche, de telle sorte que, dans la matinée

du 14 septembre, le XIIe C. A. put être dirigé sur Warmeriville et mis à la disposition du Q. G. A^2. Ainsi le 13 septembre non seulement marqua pour le Q. G. A^3. le commencement d'une guerre de position de plusieurs années, mais encore rompit la liaison des trois corps d'armée saxons (1) du sort desquels je ne suis plus qualifié pour parler puisque, à cette même date du 13 septembre, mes fonctions de commandant en chef ont pris fin.

(1) Le XIXe C. A. cessa, le 4 octobre 1914, de faire partie de la 3e armée.

REMARQUES FINALES

Loin de moi la pensée de me livrer, à la fin de ce récit, à une critique d'ensemble des opérations entreprises jusqu'au delà de la Marne. Je m'abstiens de toucher à cette question. A mon sens, elle ne peut être traitée que par une seule autorité : celle qui peut embrasser d'un coup d'œil toutes les circonstances qui ont pu intervenir. Cette autorité, c'est le G. Q. G. et non un Etat-Major d'armée. Celui-ci n'a qu'un rayon d'action limité. Il n'est pas du tout en situation d'apprécier exactement les directives qu'on lui donne, ni de se faire une idée approfondie de la situation d'ensemble. Par contre, je crois avoir le droit d'effleurer deux questions qui restent pendantes et qui m'ont été posées à diverses reprises. Le motif que j'ai d'en parler, il faut le chercher dans ce fait que, jusqu'ici, les historiens officiels ont négligé d'écrire pour le public l'histoire de la bataille de la Marne. Comme, d'autre part, il a été interdit aux historiens compétents de s'occuper de ce sujet, on a eu beau jeu pour créer et répandre des légendes qui ne répondaient en rien à la réalité et qui étaient destinées à dissimuler certains faits et même, dans quelques cas, à les dénaturer au profit de certaines personnes. Ces questions, auxquelles je ne puis répondre de façon définitive, parce que je craindrais que mon

jugement ne pût se dégager de l'ambiance dans laquelle j'ai vécu comme commandant en chef de la 3e armée, sont les suivantes :

1° Les Français sont-ils en droit de considérer les combats sur la Marne comme des victoires ?

2° Qui doit être tenu pour responsable de l'issue de la bataille de la Marne ?

Au sujet du 1°. — Sans aucun doute, les combats sur la Marne des 6 au 10 septembre ont donné, non seulement à nos ennemis, mais encore aux nations dont ils avaient les sympathies, l'impression d'une victoire des armées françaises et d'une défaite allemande. Contrairement à l'espérance entretenue au commencement de la campagne, le G. Q. G. allemand n'avait pas réussi, en fait, à battre complètement l'armée franco-anglo-belge avant que l'action des Russes se fût efficacement fait sentir sur le théâtre oriental de la guerre. En présence de cette situation, le G. Q. G. s'efforça cependant, après que se fut développée la contre-offensive ordonnée par Joffre le 6 septembre, de limiter, avec une sage prévoyance, ses objectifs ambitieux. Il reste à savoir si cela aurait été nécessaire avec un autre groupement des forces allemandes et en renonçant à obtenir un rapide succès à l'est. Quoi qu'il en soit, le G. Q. G. rompit les combats sur la Marne, évacua de son propre mouvement une partie des territoires français conquis peu auparavant dans une course inouïe à la victoire, abandonna ces territoires à l'ennemi sans y être contraint par la force de ses armes et prit une position défensive dans le nord-est de la France. Il s'en-

suit, à mon avis, que les combats sur la Marne ne peuvent être considérés ni comme une victoire des armes françaises, ni comme une défaite de l'armée allemande et que la France serait par conséquent seulement en droit de les enregistrer comme un « succès stratégique » qui est principalement dû à l'entrée en ligne prématurée de l'armée russe alliée.

Au sujet du 2°. — Le mouvement de retraite de l'armée allemande commença par l'aile droite. Je n'ai pas à savoir si la cause doit en être attribuée à la 1re ou à la 2e armée ou si les deux armées en sont responsables, puisque les rapports officiels sont encore muets là-dessus. Le lieutenant-colonel Hentsch envoyé en mission par le G. Q. G. a-t-il joué un certain rôle dans la décision prise à ce sujet? On ne saurait dire pour le moment s'il a joué ce rôle en qualité d'officier de liaison, chargé de renseigner le G. Q. G. sur la manière de voir des commandants d'armée, ou s'il était muni de pouvoirs suffisants pour communiquer, suivant les circonstances, aux Q. G. A. les idées régnant au G. Q. G., et même pour y faire prévaloir celles-ci. Ce qui est seulement certain, c'est que, le 8 septembre, il était à Châlons-sur-Marne, que là il a ajouté de sa main au rapport journalier adressé à 7 h. 10 du soir par la 3e armée au G. Q. G. les mots : « Situation et manière de voir à la 3e armée particulièrement favorables » et enfin qu'il voulait se rendre du Q. G. A3. au Q. G. A2. puis au Q. G. A1. Quand et dans quel but il visita ces quartiers généraux, je ne l'ai jamais su ; cependant, le Q. Q. A3. apprit par des radios interceptés, notamment le 9 septembre :

à 1 h. 10 après-midi, que l'aile gauche de la 1re armée se repliait sur Coulons, et

à 4 h. 30 de l'après-midi, que « la 2e armée, d'accord avec Hentsch, renonçait à l'attaque qui progressait lentement et cherchait à gagner la rive nord de la Marne, aile droite à Dormans ».

J'ajoute à ces renseignements ceux de source authentique qui m'ont été fournis seulement en janvier 1919, à savoir que le lieutenant-colonel Hentsch avait été fraîchement accueilli au Q. G. A1. lorsqu'il donna la directive de la retraite, alors que le Q. G. A1., après un léger repli, voulait reprendre une offensive à laquelle il ne renonça qu'en en rendant responsable Hentsch. J'inclinerais dès lors vers l'avis que c'est tout d'abord la 2e armée — comme cela résulte du radio intercepté — qui se trouvait disposée à entreprendre d'elle-même le mouvement de recul, tandis que la 1re armée avait dû y être invitée et qu'elle y donna suite seulement lorsque le représentant du G. Q. G. lui eut démontré, sous sa responsabilité, qu'il n'y avait pas d'autre solution. — Il suit de là, avec la plus grande vraisemblance, que la nécessité de battre en retraite était plus impérieuse pour le Q. G. A2. que pour le Q. G. A1., ce qui conduit aussi à penser que l'action de l'ennemi sur les 1re et 2e armées avait mis la 2e armée plus en danger que la 1re. Au surplus, le radio suivant, reçu à 7 h. 15 du matin au Q. G. A3, montre combien la situation de la 2e armée apparaissait critique au Q. G. A2. le 10 septembre :

« La 2e armée n'a aucune nouvelle de la 1re armée, mais elle considère son flanc droit comme tellement

menacé qu'elle envisage de reporter ses arrière-gardes derrière la coupure de la Vesle et d'effectuer avec ses gros une courte marche en direction nord-ouest. On désire que la 3e armée se conforme à ce mouvement ».

La coïncidence de cet appel au secours du Q. G. A2. avec le fait de l'arrivée de l'ordre impérial daté du 10 septembre 5 h. 45 soir et parvenu à 8 heures, d'après lequel toute l'armée allemande renonçait à son offensive et passait à la défensive, éveille la pensée que la grave résolution du G. Q. G. trouvait sa cause dans les événements survenus à la 2e armée. Cette manière de voir se trouve encore renforcée par la deuxième visite du colonel Hentsch au Q. G. A3. A son premier passage à Châlons, le 8 septembre, cet officier d'Etat-major avait rempli simplement son rôle d'officier de liaison en ajoutant, au rapport journalier du Q. G. A3., les mots : « situation et manière de voir à la 3e armée absolument favorables ». Mais, à la deuxième visite, qu'il nous fit le 9 septembre, à 9 h. 45 du soir, en revenant du Q. G. A2., son attitude dénotait l'intention de faire prévaloir, le cas échéant, auprès des Etats-majors d'armée, les idées qui dominaient au G. Q. G. Il est même probable qu'il y était autorisé. Si, dans cette dernière hypothèse, comme cela résulte du radio du Q. G. A2. intercepté : « D'accord avec Hentsch je renonce à l'offensive faisant de lents progrès », Hentsch s'est laissé persuader au Q. G. A2. de la nécessité d'envisager la retraite, son attitude vis-à-vis du Q. G. A1. s'explique et *à fortiori* vis-à-vis du Q. G. A3. — Déjà avant sa deuxième visite survenue à la suite de la retraite entamée par la

2e armée dans la soirée du 9 septembre et après l'arrivée de l'ordre du G. Q. G. — « Rester avec la 3e armée au sud de la Marne prêts à une nouvelle offensive », — je me trouvais en présence de la question de savoir si cet ordre n'était pas dépassé par les événements. Pour arriver à éclaircir cette question, je demandai l'avis du lieutenant-colonel Hentsch dès son arrivée à Châlons-sur Marne. Il déclara que :

« L'ordre du G. Q. G. de se maintenir au sud de la Marne ne pouvait plus être exécuté à la lettre. La situation en effet s'était modifiée à la 2e armée ; elle ne correspondait plus à l'idée que s'en faisait le G. Q. G. au moment de l'envoi de son télégramme. Le Q. G. A3. pouvait donc, sous sa responsabilité, agir comme il le jugerait bon, tout en tenant compte de la situation de la 2e armée ».

Que le lieutenant-colonel Hentsch, en émettant cet avis, ait exprimé ou non les vues et les intentions du G. Q. G. à ce moment là, il résulte en tout cas incontestablement de ses déclarations que la situation de la 2e armée était tout autre qu'on ne l'admettait au G. Q. G.

Si je résume les dires et les développements qui précèdent, je suis conduit à la conclusion que la détermination de renoncer à l'offensive allemande sur la Marne doit être attribuée aux événements survenus sur le champ de bataille de la 2e armée, événements qui, de leur côté, étaient probablement la conséquence de ceux survenus à la 1re armée. Il est évident que le mouvement de retraite commencé par la 2e armée ne pouvait

rester sans influence sur l'ensemble de l'armée allemande de l'Ouest, et par conséquent sur la 3e armée. C'est pour obéir à cette nécessité qu'elle renonça à son attaque. Son chef en fut profondément affligé. Il remercie toutefois la fortune de ce que le repli de la 3e armée sur la rive droite de la Marne ne fut ni volontairement ordonné par le Q. G. A3., ni forcé par l'ennemi ; il n'eut lieu que sur un ordre venu d'en haut. C'est dans ces conditions que la 3e armée abandonna ses champs de victoire à gauche de la Marne et évacua la rive gauche, soutenue par la conscience qu'avaient le chef et les troupes d'avoir accompli leur tâche.

« Il n'a pas dépendu de nous ».

Tels sont les mots qui, pendant la retraite du XIXe C. A. le 11 septembre 1914, circulaient de bouche en bouche dans les troupes de ce corps.

Mes « *Souvenirs sur la campagne de la Marne en 1914* » me paraîtraient incomplets si je ne rapportais encore ici quelques enseignements que j'en ai tirés au point de vue purement militaire. Je crois nécessaire d'appeler l'attention sur deux facteurs extérieurs qui ont souvent influé sur les décisions du Q. G. A3. Le premier tient à la constitution organique des armées. L'autre a trait aux liaisons entre armées voisines.

Le grand développement de l'armée au cours des dix dernières années crée, pour une part, de nouvelles conditions à la conduite de la guerre. Il faut attribuer aujourd'hui à l'Armée l'importance accordée autrefois au Corps d'armée. C'est pour cette raison que, déjà avant la grande guerre, la littérature militaire se préoccupait de savoir si les armées d'aujourd'hui,

fortes de millions d'hommes, pourraient être dirigées vers un but unique, par une volonté unique, et exécuter d'un seul bloc une offensive de grand style.

D'après mon expérience, les moyens modernes de communication et de transmission, améliorés et accrus, offrent une possibilité suffisante d'assurer en tout temps une direction ferme d'en haut, sans que pour cela l'initiative des chefs subordonnés doive être entravée lorsqu'elle s'exerce dans les limites désirables. L'énormité même des masses employées offre déjà des garanties à cet égard.

Le maniement de ces masses, pour être possible, exige avant tout l'unité de doctrine, répandue à tous les degrés de la hiérarchie et fondée sur des principes uniformes. Elle est le plus sûr gage du succès. Elle est par conséquent indispensable à la préparation du haut-commandement. En temps de paix, elle ne peut se réaliser que par l'étude approfondie et objective de l'histoire des guerres. L'Etat-major doit contribuer à son établissement.

C'est sur cette base que s'appuya le G. Q. G., au début de la guerre, pour conduire les armées, considérées comme de grandes unités bien articulées. Malgré cela, il ne parvint pas toujours à apporter, dans le maniement des armées, la cohésion désirable et l'harmonie nécessaire. Cela s'explique pour la liaison entre les différents échelons du commandement, du moins au début de la campagne. A la mobilisation, les organes de commandement nouvellement créés durent d'abord s'accoutumer à leurs fonctions. En août 1914, on manquait encore à tous les échelons d'expérience pra-

tique dans l'emploi des moyens de transmission, au milieu de circonstances difficiles. Cette faiblesse se fit sentir dans les premiers temps. Mais, chose beaucoup plus grave, on eut au Q. G. A³., dès que tout l'ensemble s'ébranla, et plus tard au cours des opérations, la perception nette que, organiquement, la direction générale des armées aurait dû être profondément remaniée.

Les faits démontrent que les armées ne doivent pas, comme en 1914, être juxtaposées, tels des organismes indépendants, sous la direction immédiate du G. Q. G. Il faut les réunir en groupes d'armées. Que ce soit réglé une fois pour toutes par l'ordre de bataille, ou que ce soit une simple mesure occasionnelle, prise en vue d'opérations déterminées, c'est à discuter. Il en va pareillement de la question de savoir si une armée doit être, dans un cas donné et temporairement, placée sous les ordres d'une autre. En tout cas il faut éviter de prescrire, sans condition, à deux commandants d'armée de s'entendre pour l'exécution d'une opération à conduire ensemble.

A mon sens, il est sage de réunir plusieurs armées en groupe d'armées, sous un commandement unique et permanent. On ne doit même pas craindre de rendre cette organisation assez souple pour que, à l'occasion, un même groupe d'armées englobe toutes les unités chargées des mêmes opérations.

Si conformément à ce principe, la conduite de l'aile droite allemande avait été confiée à un seul chef, les choses se seraient passées autrement, par exemple, lors des combats de la Sambre et de Dinant, et plus tard sur l'Aisne et sur la Marne.

Une coopération des armées voisines, réfléchie et bien orientée sur le but à atteindre, aurait pu être réalisée.

Une telle unité de direction fit entièrement défaut. Le G. Q. G. lui-même fut incapable de la prendre en mains et de l'assurer. Il en résulta, pour la 3e armée, de fréquentes difficultés dans ses relations avec les unités voisines, chose nuisible en soi et contraire au but commun. La raison en est que, tout naturellement, les autres armées, en lui faisant appel, appréciaient subjectivement la situation; elles ne tenaient compte que de leurs intérêts. C'est ainsi que, presque journellement, le Q. G. A2. et le Q. G. A4. appelèrent la 3e armée au secours. Souvent ces appels se faisaient entendre à la fois de droite et de gauche. Il n'était pas rare que le Q. G. A3. fût obligé de modifier les ordres qu'il venait de donner. Et cependant, en prêtant son concours désintéressé à ses voisins, il ne pouvait compter sur un merci. Une seule fois, ce fut un cas exceptionnel, on usa de réciprocité à son égard — 2e D. I. G. les 8 et 9 septembre. — De tels heurts, dont on a trouvé maintes traces dans cet ouvrage, ne peuvent être absolument évités: j'en suis bien convaincu. Mais ils ne peuvent que trop facilement mettre en péril une coopération si utile. C'est pourquoi je considère comme indispensable d'en réduire le nombre au minimum. Ce résultat peut être obtenu avec certitude. Il suffit de réunir plusieurs armées en groupe d'armées. Autrement toutes les unités engagées sont trop sous la dépendance du « Bon vouloir réciproque ». La 3e armée a prouvé son bon vouloir, au mépris même de ses intérêts ; cela

ressort de « *Mes souvenirs de la bataille de la Marne en 1914* ».

Ils montrent aussi que la 3e armée, au cours des journées d'août et de septembre 1914, s'est toujours adaptée à la gravité de la situation, sans demander une explication, sans formuler une plainte, soit qu'on ait négligé de prendre en considération ce que les événements commandaient, soit qu'on lui ait, comme cela s'est produit à différentes reprises, refusé l'appui qu'elle réclamait.

Pour terminer ce travail (1), il me reste à compléter brièvement les « Notes personnelles » que j'y ai introduites çà et là, par quelques indications sur ma santé et mon état d'âme après que j'eus quitté le commandement de la 3e armée.

Assurément l'ordre du cabinet de l'Empereur m'a sauvé la vie. Mais j'eusse préféré mourir plutôt que d'abandonner mon armée. Physiquement et moralement brisé, j'arrivai à Trèves le 13 septembre, accompagné du lieutenant-général baron von Leuckart. Le voyage en automobile me fit revivre de vieux souvenirs de l'année 1870 lorsque je traversai la région de Stenay et de Montmédy, et l'arrivée à Trèves me rappela le voyage d'état-major que je fis en 1896, sous la direction du comte Schlieffen, en qualité de chef de l'armée rouge. Mais j'étais obsédé sans cesse par la pensée de la lourde épreuve qui m'avait atteint. Le lieutenant-général von Leuckart s'efforçait en vain de me consoler de mon

(1) Il n'était primitivement destiné qu'à ma famille.

destin ; il ne réussit pas même à flatter mon amour-propre en me racontant qu'au G. Q. G. on m'avait donné par plaisanterie le surnom de « nouveau Blücher », en faisant allusion à la constante obligeance de la 3e armée pour ses voisins. Trop douloureuses étaient mes pensées, trop grandes mes inquiétudes !

A Trèves, je descendis à l'hôtel Porta-Nigra et je consultai le docteur Lehnert, directeur de l'hôpital de la garnison. Le 14 septembre, mes forces diminuèrent encore : je passai la journée dans un état lamentable. Le 15, le commandant de place mit une automobile à ma disposition pour me conduire à Coblence. Très obligeamment, la commandantur me fit accompagner par le colonel Weyrach. Je suivis la vallée de la Moselle, le long du chemin de fer. Je refis en sens inverse l'itinéraire suivi par le Q. G. A3. le 9 août. A Coblence, par suite de la réduction du service des chemins de fer, je me vis placé dans l'alternative soit d'entrer à l'hôpital, soit de poursuive mon voyage jusqu'à Wiesbaden, en faisant appel à mes dernières forces. Ayant reçu une dépêche télégraphique de ma femme m'annonçant son intention d'accourir à Wiesbaden pour me soigner, je pris à Coblence une automobile qui, par Nieder-Lahnstein, Ems, Nassau et Schwalbach, me conduisit le 15 septembre à Wiesbaden avec mon ordonnance Oswald. Là, je fus admis à l'hôpital Saint-Joseph et traité par le Dr Wehmer. Le jour suivant, je reçus la visite de ma femme, arrivée à Wiesbaden dans la nuit du 15 au 16 septembre.

Quel revoir plein de joies et de douleurs !.....

Je restai malade pendant cinq mois et notamment :

Jusqu'au 5 octobre, à l'hôpital Saint-Joseph à Wiesbaden.

Du 5 octobre au 8 novembre à l'hôtel de la Rose ; toujours soigné par le docteur Wehmer.

Du 8 au 9 novembre, voyage par Munich à Partenkirchen ;

Du 9 novembre au 18 janvier 1915, à Partenkirchen, sanatorium Wigger, traité par le Dr Lydtin ;

18 janvier au 25 février, Méran (Hôtel de Méran) ;

25 au 26 février, Munich ;

26 au 28 février, Dresde ;

1er mars, retour à Loschwitz.

Ma maladie, que l'on prit d'abord pour la dysenterie, fut reconnue plus tard être le typhus ; elle atteignit son plus haut degré à Partenkirchen. Sans le désintéressement et l'esprit de sacrifice, les attentions incessantes et délicates de ma femme, je ne serais pas resté en vie. Son activité et ses soins m'ont non seulement apporté la guérison, mais encore rendu à la pleine santé. Etre appelé à sacrifier de nouveau celle-ci à l'Empereur, au Roi et à la Patrie, dans les circonstances que nous traversions, était depuis ma guérison, en mai 1915, mon vœu le plus cher. Mais il ne fut pas exaucé, bien qu'on m'eût assuré à plusieurs reprises de l'intention de l'Empereur de me donner une nouvelle affectation.

La cause pour laquelle ne se réalisa pas mon espoir de réintégration, fondé sur le mot « provisoirement » employé par l'Empereur en me relevant de mes fonctions de commandant en chef le 12 septembre 1914, je crois pouvoir l'attribuer :

d'un côté, à ce que le cabinet militaire du roi de Prusse

a cru nécessaire de pourvoir à certains hauts postes de commandement nouvellement créés en donnant la préférence à des généraux prussiens et bavarois, comme pendant de longues années on l'avait fait vis-à-vis du contingent saxon ;

d'un autre côté, à ce que le représentant de l'armée saxonne n'a pas pu avoir le dessus sur le G. Q. G. et le cabinet prussien.

Je souffris de cet ostracisme depuis l'été 1915 jusqu'à la fin de la guerre mondiale et je ressentis douloureusement la diminution de la considération des représentants de l'armée saxonne au sein de l'armée allemande. Je n'ai pas craint d'attirer l'attention de toutes les autorités et de toutes les personnes responsables sur ces procédés qui firent une très pénible impression sur les troupes saxonnes elles-mêmes. Ce fut en vain ! Combien lourdement tout cela s'est payé ! Mais je m'estime heureux de n'avoir plus appartenu au service actif, lorsque, par la révolution du 9 novembre 1918, l'armée s'est laissée tomber dans un chaos d'impuissance, de désorganisation et de honte !.....

Qu'a-t-on fait de la fidélité allemande ?.....

Loschwitz (Dresde), hiver 1918-19.

Baron von Hausen,

Colonel-général.

ANNEXES

ORDRE DE BATAILLE DES ARMÉES ALLEMANDES AU MOIS D'AOUT 1914

FRONT OUEST

Armées	Corps d'armée actifs	Corps d'armée de réserve	Divisions de cavalerie	Divisions d'Ersatz entrées en ligne à partir du 19 et 20 août.	Formations de Landwehr
Première	IIe, IIIe, IVe, [IXe (1)].	IIIe (3), IVe, IXe (3).	IIe C. C. (2e, 4e, 9e D. C.).	.....	10e, 11e et 27e brigades de Landwehr, 1er régiment de pionniers.
Deuxième.....	Garde, VIIe, IXe (2), Xe.	Réserve-Garde (4), VIIe (5), Xe.	Ier C. C. [6, 5e D. C. (9)].	.....	25e et 29e brigades de Landwehr, 4 bataillons de mortiers, 1 bataillon de canons de 10 cm, 2 batteries de mortiers lourds de côtes, 2 régiments de pionniers.
Troisième.....	XIe (4), XIIe (saxon) XIXe (saxon).	XIIe (saxon).	(9)	.....	47e brigade de Landwehr (saxonne), 2 bataillons de mortiers, 1 régt de pionniers.
Quatrième	VIe (6), VIIIe, XVIIIe.	VIIIe, XVIIIe.	(10)	.....	49e brigade Landwehr (Wurtembergeoise), 2 bataillons de mortiers, 1 régiment de pionniers.
Cinquième.....	Ve, VIe (6) XIIIe (Wurtembergeois), XVIe.	Ve, VIe, 33e D. R. Metz (7).	IVe C. C. (6e D. C. et 3e D. C.).	.....	13e, 43e, 45e (saxonne), 53e, 9e (bavaroise) brigades de Landwehr, 4 bataillons de mortiers, 2 régiments de pionniers.
Sixième.....	XXIe, Ier Bavarois IIe Bavarois, IIIe Bavarois.	Ier Bavarois.	IIIe C. C. (7e, 8e saxonne (4) et D. C. bavaroise.	Garde, 4e, 7e, 8e (11 brigades).	(?)
Septième (8)....	XIVe, XVe.	XIVe, D. R. de Strasbourg.		19e (saxonne) et Bavaroise. (6 brigades).	109e, 112e, 114e, 142e régiments de Landwehr.
Total pour le front Ouest	22 C. A. = 44 divisions.	13 C. R. et 2 D. R. 28 divisions.	10	6 (17 brigades).	
	72 divisions.				

FRONT EST

Huitième.....	Ier, XVIIe, XXe.	Ier, 3e D. R.	1e	5e (2 brigades).	6e, 70e brigades de Landwehr, division de Landwehr von der Goltz (11).
	9 divisions.				
Total pour les armées de l'Ouest et de l'Est.	25 (Garde, I à XXI, I à III Bavarois).	14 C. R. (Garde I, III à X XIIe, XIVe, XVIIe) et 3 D. R. Ier Bav.	11 (Garde, 1 à 9 1 bavaroise).	7 (19 brigades).	31-32 brigades.
	50 Div. actives.	31 D. R.	11 D. C.	7 D. Ersatz.	16 Div. Landwehr.
	10 D. I. et 11 D. C.				

(1) L'affectation des corps à la première et à la deuxième armée a souvent changé.
(2) Le IXe C. A. passa de la 1re à la 2e armée avant le commencement du déploiement stratégique.
(3) Le IIIe C. R. et le IXe C. R. étaient désignés pour pousser jusqu'à la côte (en direction de Calais). Mais ils furent rappelés pour aider à repousser une sortie de la garnison d'Anvers. Après la bataille de la Marne, le IXe C. R. fut ramené dans la direction de Noyon.
(4) Le XIe C. A., le C. R. G. et la 8e D. C. (saxonne) furent transportés fin août en Prusse Orientale.
(5) Le VIIe C. R. reste devant Maubeuge, et après la chute de la place, le 7 septembre, est mis en marche sur Anvers.
(6) Le VIe C. A. sur l'ordre du G. Q. G. passe le 28 août de la 4e à la 5e armée.
(7) La division de réserve était composée de 2 brigades (66e R. et 8e bavaroise) et d'un régiment d'infanterie de réserve. La 8e brigade d'infanterie bavaroise prit part le 20 août avec la 6e armée au combat de Delme.
(8) La 7e armée était subordonnée à la 6e armée.
(9) Le Ier C. C éclairait aussi au début devant le front de la 3e armée.
(10) Le IVe C. C. éclairait aussi le front de la quatrième armée.
(11) Venant du Schleswig-Holstein.

COMPOSITION DU QUARTIER GÉNÉRAL DE LA 3e ARMÉE

Commandant en chef	Colonel général von HAUSEN.
Chef d'Etat Major	Général-Major von HOEPPNER.
Quartier-Maître général	— LEUTHOLD.
Officiers d'Etat Major Ia	Lieutenant-Colonel HASSE.
— Ib	Capitaine LOOF.
— Ic	Major von SCHMALZ.
— Id	Capitaine von WEISE.
Officiers de l'adjudantur IIa.	Major BRAMSCH.
— IIb.	Capitaine de cavalerie von d. PLANITZ.
— IIc.	Capitaine KLEEMANN.
Officiers d'ordonnance	Capitaine de cavalerie von HOENNING O'CAROLL.
—	Capitaine BUSCH.
—	Lieutenant de réserve von HOESCH.
Interprète	Sous-Lieutenant Comte zu MUNSTER, attaché à S. A. R. le Kronprinz.
Officier d'Etat-Major de l'Artillerie à pied	Major LEONHARD.
Officier d'Etat-Major du Génie et des Pionniers	Colonel BREHME.
Officier de la Section de Télégraphistes	Major SIEGLITZ.
Commandant du Quartier Général.	Major MULLER.
Officier d'approvisionnement.	Sous-Lieutenant de réserve STEIGER.
Commandant des Equipages.	Lieutenant de réserve von LUTTICHAU.
Commandant de l'Escorte du Quartier Général	Lieutenant von HANGK.
Vétérinaire.	Vétérinaire en 1er MULLER.
Payeur	Sous-payeur PAULING.
Intendant d'Armée	Conseiller militaire privé intime baron von SECKENDORFF.
Intendant de Campagne	Conseiller d'intendance ZIEGLER.
Médecin d'Armée	Médecin inspecteur Docteur MULLER.
Médecin-Major.	Médecin major de 2e classe Docteur BULIUS.
Médecin Aide-Major	Médecin aide-major de 1re classe KRUG.
Conseiller Supérieur de Justice Militaire	Conseiller supérieur de justice militaire FRANZ.
Commissaire de Police de Campagne	Docteur HARTENSTEIN.
Archiviste	Vice-maréchal-des-logis chef CLAUS.

ATTACHÉS AU QUARTIER GÉNÉRAL DE LA 3e ARMÉE

S. A. R. le Kronprinz GEORGES DE SAXE et son aide de camp, le Major Comte VITZTHUM von ECKSTAEDT (Lionel), Lieutenant en 1er de chasseurs SCHUBERT, Lieutenant TOEPFER, Lieutenant DAM dit EDELMANN.

2 Secrétaires d'intendance de campagne, 1 adjoint à l'intendance de campagne, 1 adjudant d'administration (vivres), 1 inspecteur des magasins, 1 premier secrétaire de trésorerie de campagne, 1 secrétaire de la poste de campagne.

Général des Pionniers	Général major ADAMS.
Adjoints au Général des Pionniers	Lieutenant-colonel MEYER et 1 capitaine du génie et des pionniers.

ANNEXE II

ORDRE DE BATAILLE DE LA 3e ARMEE

Troupes actives et de réserve.	101 Btns	28 Esc.	90 Bies	12 Cies Pionniers
Landwehr . .	6 —	2 —	» —	» —
Landsturm . .	» —	» —	1 —	» —
TOTAL . .	107 Btns	30 Esc.	91 Bies	12 Cies Pionniers

Se décomposant comme suit :

	Btns	Esc.	Bies	Cies Pio.	Btns Rés.	Esc. Rés.	Bies Rés.	Cies Pio. Rés.	Btns Ldw.	Esc. Ldw.	Bie Ldst.
XIe C. A. .	25	6	24	3							
XIIe — . .	25	8	24	3							
XIXe — . .	25	8	24	3							
XIIe C. R. .	»	»	»	»	26	6	18	3			
47e Bde Ldw.	»	»	»	»	»	»	»	»	6	2	1
TOTAL . .	75	22	72	9	26	6	18	3	6	2	1

XIe C. A

(25 Bataillons, 6 Escadrons, 24 Batteries de campagne, 4 Batteries lourdes)

22^e Division	38^e Division
43^e Brigade d'infanterie { 82^e R. I. / 83^e R. I.	76^e Brigade d'infanterie { 71^e R. I. / 95^e R. I.
44^e Brigade d'infanterie { 32^e R. I. / 167^e R. I. / 11^e Bon de chasseurs.	83^e Brigade d'infanterie { 94^e R. I. / 96^e R. I.
6^e Cuirassiers (3 Escons)	6^e Cuirassiers (3 Escons)
22^e Brigade d'artillerie de campagne { 11^e R. A. C. / 47^e R. A. C.	38^e Brigade d'artillerie de campagne { 19e R. A. C. / 55e R. A. C.
1re Cie du 11e Bataillon de pionniers. Equipage de ponts divisionnaire N° 22.	2e Cie du 11e Bon de pionniers. 3e — — — Equipage de ponts division^re N° 38.
1re Compagnie sanitaire du XIe C. A. 3e — —	2e Compagnie sanitaire du XIe C. A.

ÉLÉMENTS NON ENDIVISIONNÉS

1 Bon du 18e Régiment d'artillerie à pied (4 Batteries d'obusiers lourds).
Détachement téléphonique N° 11.
Escadrille N° 28.
Détachement de projecteurs N° 11.

PARCS ET CONVOIS

Colonnes de munitions	1er groupe	2 colonnes de munitions d'infanterie.
		4 — — d'artillerie de campagne.
	2e groupe	2 — — d'infanterie.
		5 — — d'artillerie de campagne.
		8 — — d'artillerie à pied.
Convois.	1er échelon	3 convois administratifs.
		3 — auxiliaires.
		Colonne de camions automobiles du 11e Bon de chasseurs (rattachée).
		6 Ambulances.
	2e échelon	3 convois administratifs.
		4 — auxiliaires
		2 boulangeries de campagne.
		1 équipage de ponts de corps d'armée.
		6 ambulances.
		1 dépôt de chevaux.

REMARQUES

1. — Tous les Régiments d'Infanterie comprennent 3 bataillons et 1 compagnie de mitrailleuses.
2. — Le 11e Bataillon de Chasseurs comprend 4 compagnies, 1 compagnie cycliste, 1 compagnie de mitrailleuses.
3. — Les Régiments d'Artillerie de Campagne sont à 2 groupes ; chaque groupe comprend 3 batteries et une colonne légère de munitions.

XIIe C. R.

(26 Bataillons, 6 Escadrons, 18 Batteries de campagne, 0 Batterie lourde)

23e D R.	24e D R.
45e Brigade d'inf^ie de rés. { 100e Rés. 101e Rés. 12 B^on de chas. de rés.	47e Brigade d'inf^ie de rés. { 104e Rés. 106e Rés. 13e B^on de chas. de rés.
46e Brigade d'Inf^ie de rés. { 102e Rés. 103e Rés.	48e Brigade d'inf^ie de rés. { 107e Rés. 133e Rés.
Régiment de Hussards de rés. Saxon (3 Esc^ons)	Régiment de Uhlans de rés. Saxon (3 Esc^ons)
23e Régiment d'Artill^ie de campagne de réserve.	24e Régiment d'Artill^ie de campagne de réserve.
Détachement téléphon. de rés. N° 12. 4e Cie du 12e Bataillon de pionniers. Equipage de ponts divis^re de rés. N° 23.	1re Cie du 12e Batail^on de pionniers rés. 2e — — — Equipage de ponts divis^re de rés. N° 24.
1re Cie sanitaire de rés. du XIIe C. R.	2e Cie sanitaire de rés. du XIIe C. R.

ÉLÉMENTS NON ENDIVISIONNÉS

Initialement : Néant.

Rattachés ultérieurement : Etat-major et 1/2 du IIe B^on du 3e Régiment d'artillerie à pied sans compagnie de parc, mais avec sa colonne légère de munitions et 1 colonne de munitions d'artill^ie de forteresse.

PARCS ET CONVOIS

Colonnes de munitions	Groupe de la 23e D. R.	2 colonnes de munitions d'infanterie. 3 — — d'artill^ie de campagne.
	Groupe de la 24e D. R.	2 — — d'infanterie. 3 — — d'artill^ie de campagne.
Convois	Groupe de la 23e D. R.	2 convois administratifs. 3 — auxiliaires. 4 ambulances.
	Groupe de la 24e D. R.	2 convois administratifs. 3 — auxiliaires. 4 ambulances.
	2 boulangeries de campagne.	

REMARQUES

1. — Les Régiments d'Infanterie ont tous 3 bataillons et 1 compagnie de mitrailleuses sauf les 102e Rés. et 133e Rés. qui n'ont pas de compagnie de mitrailleuses.
2. — Les 12e et 13e Bataillons de chasseurs de Réserve n'ont ni compagnie cycliste, ni compagnie de mitrailleuses.
3. — Les Régiments d'Artillerie de Campagne sont à 3 groupes ; chaque groupe comprend 3 batteries et 1 colonne légère de munitions.

XIXe C. A.

(25 Bataillons, 8 Escadrons, 24 Batteries de campagne, 4 Batteries lourdes).

24e Division	40e Division
47e Brigade d'infanterie { 139e R. I. / 179e R. I. / 13e Bon de chasseurs.	88e Brigade d'infanterie { 104e R. I. / 181e R. I.
48e Brigade d'infanterie { 106e R. I. / 107e R. I.	89e Brigade d'infanterie { 133e R. I. / 134e R. I.
18e Uhlans (4 Escons)	19e Hussards (4 Escons)
24e Brigade d'artillerie de campagne { 77e R. A. C. / 78e R. A. C.	40e Brigade d'artillerie de campagne { 32e R. A. C. / 68e R. A. C.
1re Cie du 22e Bataillon de pionniers. Equipage de ponts divisionnaire No 24.	2e Cie du 22e Bataillon de pionniers. 3e — — — Equipage de ponts divisionre No 40.
1re Compagnie sanitaire du XIXe C. A. 3e — —	2e Compagnie sanitaire du XIXe C. A.

ÉLÉMENTS NON ENDIVISIONNÉS

IIe Bon du 19e Régiment d'artillerie à pied (4 Batteries d'obusiers lourds).
Détachement téléphonique No 19.
Escadrille No 24.
Détachement de projecteurs No 22.

PARCS ET CONVOIS

Colonnes de munitions	1er groupe	2 colonnes de munitions d'infanterie.
		5 — — d'artillerie de campagne.
	2e groupe	2 — — d'infanterie.
		4 — — d'artillerie de campagne
		8 — — d'artillerie à pied.
Convois.	1er échelon	3 convois administratifs.
		3 — auxiliaires.
		Colonne de camions automobiles du 13e Bataillon de chasseurs (rattachée).
		6 ambulances.
		1 dépôt de chevaux.
	2e échelon	3 convois administratifs.
		4 — auxiliaires.
		2 boulangeries de campagne.
		1 équipage de ponts de corps d'armée.
		6 ambulances
		1 dépôt de chevaux.

REMARQUES

1. — Tous les Régiments d'Infanterie comprennent 3 bataillons et 1 compagnie de mitrailleuses.
2. — Le 13e Bataillon de Chasseurs comprend 4 compagnies, 1 compagnie cycliste, 1 compagnie de mitrailleuses.
3. — Les Régiments d'Artillerie de Campagne sont à 2 groupes ; chaque groupe comprend 3 batteries et 1 colonne légère de munitions.

XIIe C. A.

(25 Bataillons, 8 Escadrons, 24 Batteries de campagne, 4 Batteries lourdes)

23e Division	32e Division
45e Brigade d'infanterie { 100e R. I. 101e R. I.	63e Brigade d'infanterie { 102e R. I. 109e R. I. 12e B^on de chasseurs.
46e Brigade d'infanterie { 182e R. I. 108^e R. I.	64^e Brigade d'infanterie { 177^e R. I. 178^e R. I.
20^e Hussards (4 Esc^ons)	18^e Hussards (4 Esc^ons)
23^e Brigade d'artillerie de campagne { 12^e R. A. C. 48^e R. A. C.	32^e Brigade d'artillerie de campagne { 28e R. A. C. 64e R. A. C.
1re Cie du 12e Bataillon de pionniers. Equipage de ponts divisionnaire N° 23.	2e Cie du 12e Bataillon de pionniers. 3e — — — Equipage de ponts division^re N° 32
1re Compagnie sanitaire du XIIe C. A. 3e — —	2e Compagnie sanitaire du XIIe C. A.

ÉLÉMENTS NON ENDIVISIONNÉS

1er B^on du 19e Régiment d'artillerie à pied (4 Batteries d'obusiers lourds).
Détachement téléphonique N° 12.
Escadrille N° 29.
Détachement de projecteurs N° 12

PARCS ET CONVOIS

Colonnes de munitions	1er groupe.	2 colonnes de munitions	d'infanterie.
		4 — —	d'artillerie de campagne.
	2e groupe.	2 — —	d'infanterie.
		5 — —	d'artillerie de campagne.
		8 — —	d'artillerie à pied.
Convois.	1er échelon.	3 convois administratifs.	
		3 — auxiliaires.	
		Colonne de camions automobiles du 12e Bataillon de chasseurs (rattachée).	
		6 ambulances.	
		1 dépôt de chevaux.	
	2e échelon.	3 convois administratifs.	
		4 — auxiliaires.	
		2 boulangeries de campagne.	
		1 équipage de ponts de corps d'armée.	
		6 ambulances.	
		1 dépôt de chevaux.	

REMARQUES

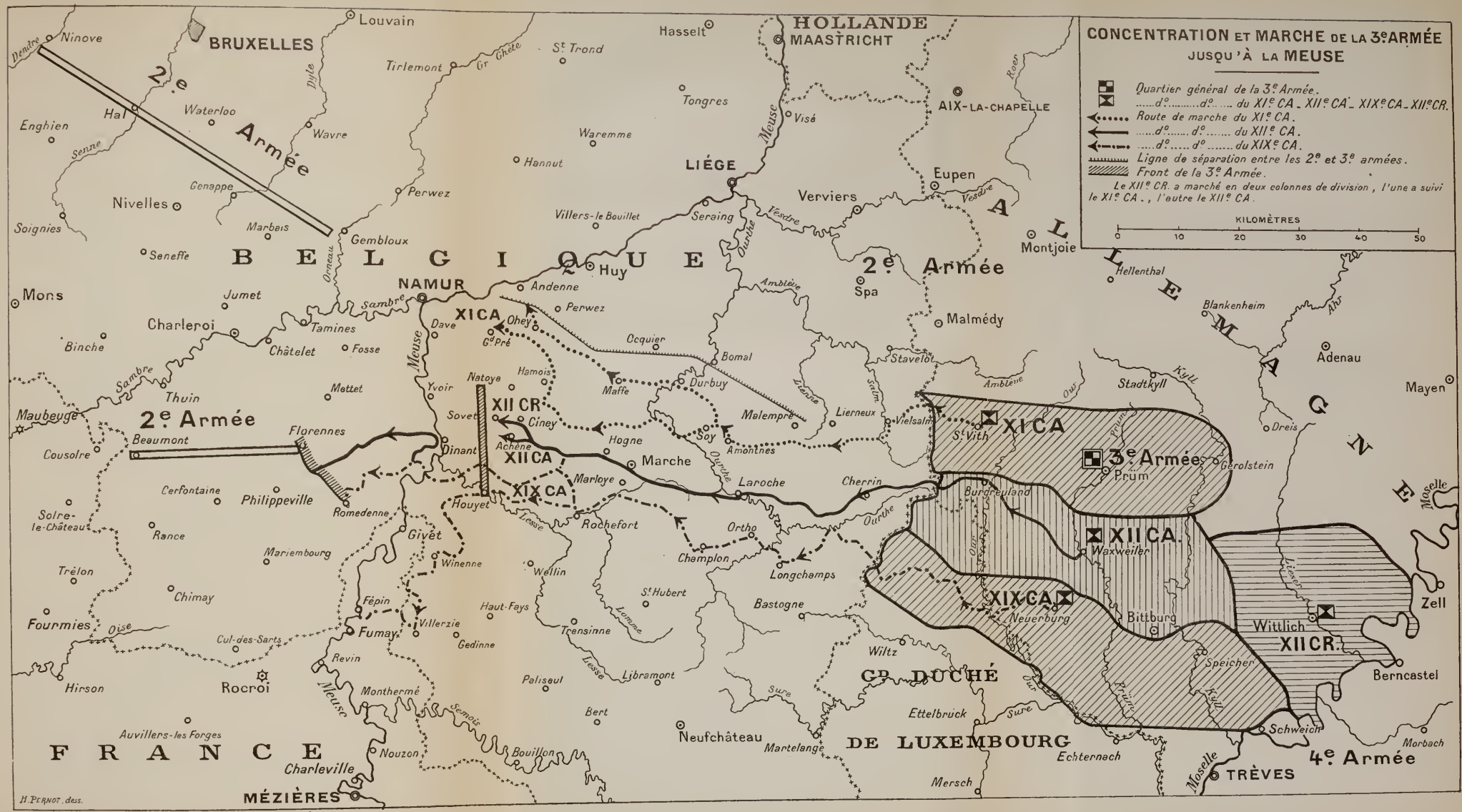
1. — Tous les Régiments d'Infanterie comprennent 3 bataillons et 1 compagnie de mitrailleuses.
2. — Le 12e Bataillon de Chasseurs comprend 4 compagnies, 1 compagnie cycliste et 1 compagnie de mitrailleuses.
3. — Les Régiments d'Artillerie de campagne sont à 2 groupes ; chaque groupe comprend 3 batteries et 1 colonne légère de munitions.

ÉLÉMENTS D'ARMÉE

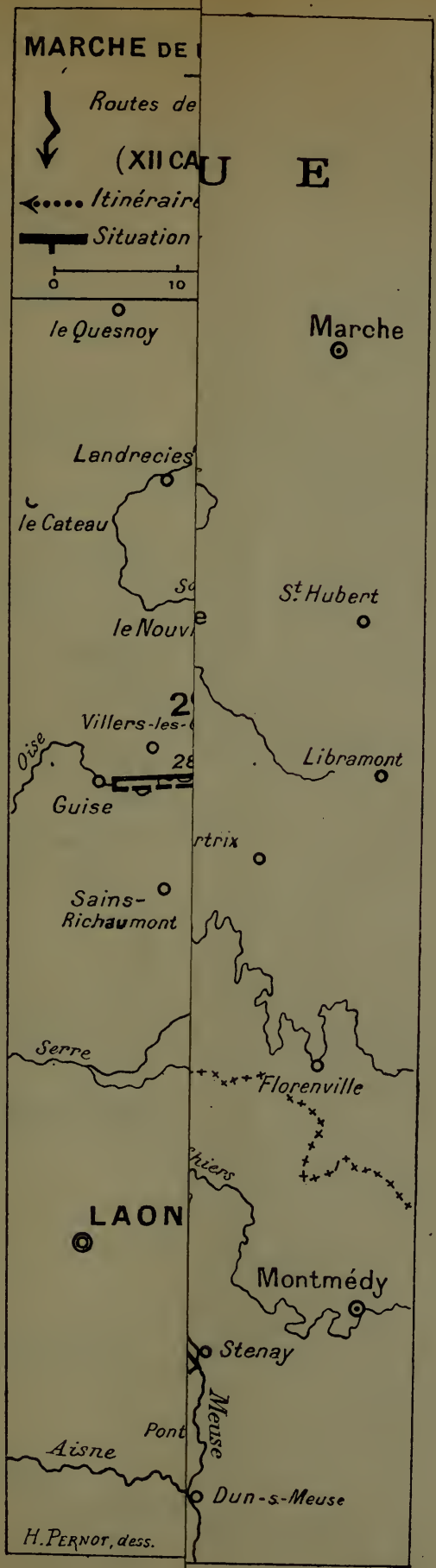
Formations de Siège.	19e Régiment de mortiers. Etat-Major du général commandant les Pionniers de la 3e Armée. 23e Régiment de Pionniers (2 bataillons). Equipage de siège de pionniers (2 Compagnies de parc) 1 Détachement de projecteurs.
Formations de Transmission.	Détachement télégraphique d'armée n° 3. Détachement de radiotélégraphistes n° 3. Poste lourd de T. S. F. n° 13. » » » n° 22.
Formations aéronautiques.	Détachement d'aérostiers n° 7. Escadrille n° 22.
Formations d'étapes.	Inspection d'étapes de la 3e armée. Dépôt téléphonique d'étapes. Formations automobiles { Etat-major des formations automobiles. / 9 colonnes automobiles d'étapes. / 1 parc automobile d'étapes. Parc d'aviation d'étapes. Colonnes de munitions d'étapes. { 2 du XIe corps. / 2 du XIIe » / 3 du XIXe » Convois auxiliaires d'étapes. { 6 du XIIe corps. / 6 du XIXe » 9 convois auxiliaires de magasins d'étapes.
47e Brigade mixte de Landwehr.	104e régiment d'infanterie de landwehr (3 bataillons). 106 » » » » 2e Escadron de landwehr. 1re Batterie de landwehr du XIXe C. A.

CONCENTRATION ET MARCHE DE LA 3e ARMÉE
JUSQU'À LA MEUSE
Quartier général de la 3e Armée.
.....d°.....d°..... du XIe CA - XIIe CA - XIXe CA - XIIe CR.
Route de marche du XIe CA.
.....d°..... d°..... du XIIe CA.
.....d°..... d°..... du XIXe CA.
Ligne de séparation entre les 2e et 3e armées.
Front de la 3e Armée.
Le XIIe CR. a marché en deux colonnes de division, l'une a suivi le XIe CA., l'autre le XIIe CA.
KILOMÈTRES
0 10 20 30 40 50
Roer
-CHAPELLE
Montjoie
Hellenthal
Blankenheim
Ahr
Adenau
Mayen
Ambleve
Our
Stadtkyll
Kyll
Dreis
XI CA
Prüm
3e Armée
Prüm
Gerolstein
Moselle
XII CA.
Waxweiler
Lieser
Zell
XIX CA.
Neuerburg
Bittburg
Wittlich
XII CR.
Speicher
Berncastel
Our
Prüm
Kyll
Sure
Schweich
Morbach
BOURG
Echternach
Moselle
TRÈVES
4e Armée

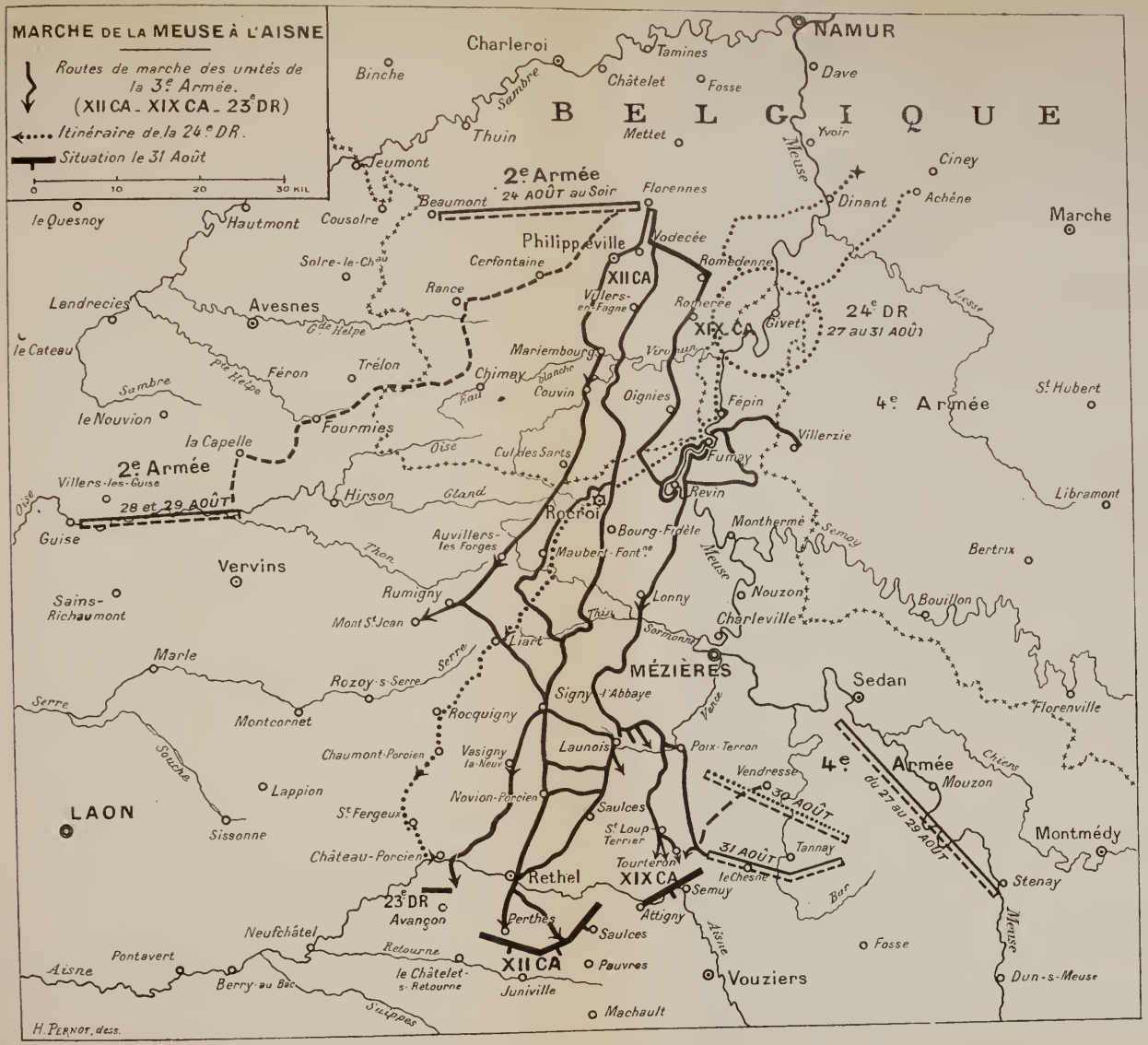
Annexe 3


CONCENTRATION ET MARCHE DE LA 3e ARMÉE JUSQU'À LA MEUSE
Quartier général de la 3e Armée.
.....d°.....d°..... du XIe CA _ XIIe CA _ XIXe CA _ XIIe CR.
Route de marche du XIe CA.
.....d°..... d°..... du XIIe CA.
.....d°..... d°..... du XIXe CA.
Ligne de séparation entre les 2e et 3e armées.
Front de la 3e Armée.
Le XIIe CR. a marché en deux colonnes de division, l'une a suivi le XIe CA., l'autre le XIIe CA.
KILOMÈTRES
0 10 20 30 40 50
BELGIQUE
FRANCE
HOLLANDE
ALLEMAGNE
GD DUCHÉ DE LUXEMBOURG
2e Armée
3e Armée
4e Armée
XI CA
XII CA
XIX CA
XII CR
BRUXELLES
NAMUR
LIÉGE
MAASTRICHT
AIX-LA-CHAPELLE
Louvain
Ninove
Hal
Waterloo
Wavre
Tirlemont
St Trond
Hasselt
Tongres
Visé
Waremme
Hannut
Perwez
Genappe
Nivelles
Soignies
Marbais
Gembloux
Seneffe
Mons
Jumet
Charleroi
Binche
Châtelet
Tamines
Fosse
Thuin
Mettet
Maubeuge
Beaumont
Cousolre
Florennes
Cerfontaine
Philippeville
Solre-le-Château
Rance
Romedenne
Mariembourg
Trélon
Chimay
Fourmies
Cul-des-Sarts
Fumay
Fépin
Revin
Rocroi
Hirson
Auvillers-les Forges
Charleville
MÉZIÈRES
Nouzon
Monthermé
Givet
Winenne
Villerzie
Gedinne
Houyet
Dinant
Yvoir
Sovet
Natoye
Dave
Ohey
Gd Pré
Andenne
Perwez
Hamois
Ciney
Achène
Maffe
Hogne
Marche
Marloye
Rochefort
Wellin
Haut-Fays
Transinne
Paliseul
Bert
Libramont
St Hubert
Bouillon
Neufchâteau
Ocquier
Bomal
Durbuy
Soy
Amontnes
Malempré
Laroche
Cherrin
Ortho
Champlon
Longchamps
Bastogne
Wiltz
Martelange
Ettelbruck
Echternach
Mersch
Lierneux
Vielsalm
Stavelot
Malmédy
Spa
Verviers
Eupen
Montjoie
Hellenthal
Blankenheim
Adenau
Mayen
Stadtkyll
St Vith
Prüm
Gerolstein
Burgreuland
Waxweiler
Neuerburg
Bittburg
Wittlich
Zell
Berncastel
Speicher
Schweich
Morbach
TRÈVES
Dendre
Senne
Dyle
Orneau
Sambre
Meuse
Lesse
Lomme
Semois
Ourthe
Vesdre
Amblève
Lienne
Salm
Our
Prüm
Kyll
Ahr
Roer
Moselle
Lieser
Oise
Sure
H. PERNOT. dess.

Annexe 4


MARCHE DE
Routes de
(XII CA
U E
Itinéraire
Situation
0
10
le Quesnoy
Marche
Landrecies
le Cateau
St Hubert
le Nouv
Villers-les-
Oise
Libramont
Guise
Sains-
Richaumont
Serre
Florenville
LAON
Montmédy
Stenay
Meuse
Pont
Aisne
Dun-s-Meuse
H. Pernot, dess.

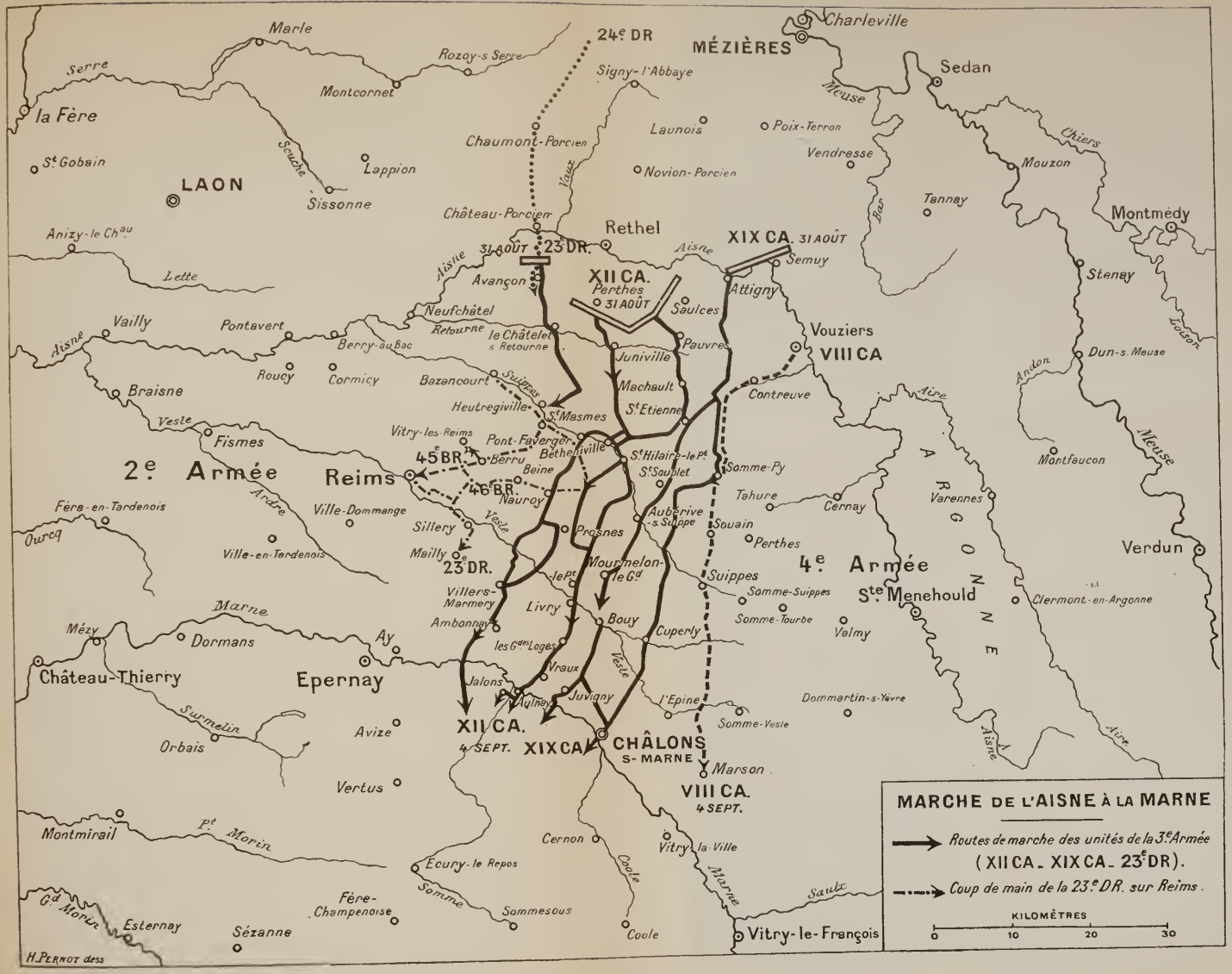
Annexe 4

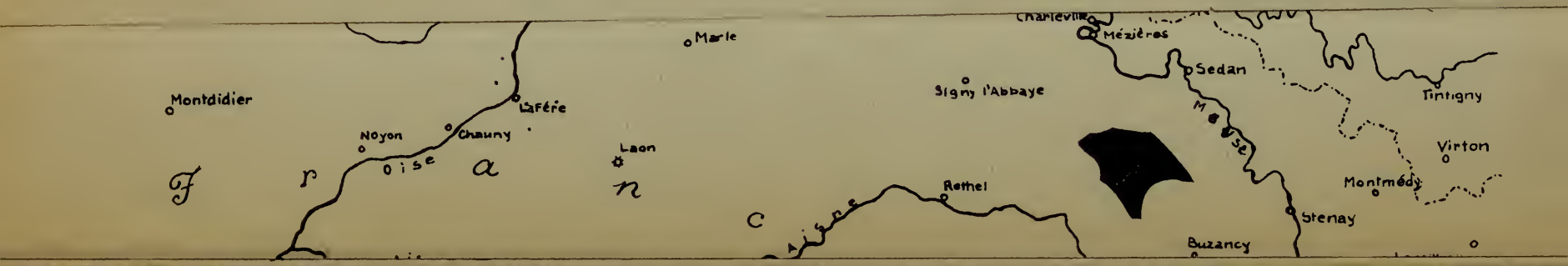

MARCHE DE LA MEUSE À L'AISNE
Routes de marche des unités de la 3e Armée.
(XII CA - XIX CA - 23e DR)
Itinéraire de la 24e DR.
Situation le 31 Août
0 10 20 30 KIL
BELGIQUE
NAMUR
Charleroi
Binche
Tamines
Châtelet
Fosse
Dave
Sambre
Thuin
Mettet
Yvoir
Meuse
Ciney
Jeumont
2e Armée
24 AOÛT au Soir
Florennes
Dinant
Achéne
Marche
le Quesnoy
Hautmont
Cousolre
Beaumont
Philippeville
Vodecée
Solre-le-Chau
Cerfontaine
Romedenne
XII CA
Landrecies
Avesnes
Rance
Villers-en-Fagne
Romerée
XIX CA
Givet
24e DR
27 au 31 AOÛT
Lesse
le Cateau
Gde Helpe
Mariembourg
Virginin
Pte Helpe
Féron
Trélon
Chimay
blanche
Couvin
Oignies
Fépin
St Hubert
Sambre
Eau
4e Armée
le Nouvion
Fourmies
Villerzie
la Capelle
Oise
Cul des Sarts
Fumay
2e Armée
Villers-les-Guise
28 et 29 AOÛT
Hirson
Gland
Revin
Libramont
Oise
Guise
Rocroi
Bourg-Fidèle
Monthermé
Semoy
Auvillers-les Forges
Maubert-Fontne
Bertrix
Thon
Meuse
Vervins
Rumigny
Lonny
Nouzon
Bouillon
Sains-Richaumont
Mont St Jean
Thin
Charleville
Sormonne
Liart
Marle
Serre
MÉZIÈRES
Sedan
Rozoy-s-Serre
Signy-l'Abbaye
Serre
Rocquigny
Vence
Florenville
Montcornet
Chaumont-Porcien
Vasigny la-Neuv
Launois
Poix-Terron
Souche
Vendresse
4e Armée
Chiers
Lappion
Novion-Porcien
30 AOÛT
Mouzon
LAON
St Fergeux
Saulces
du 27 au 29 AOÛT
Sissonne
St Loup-Terrier
Montmédy
Château-Porcien
Tourteron
31 AOÛT
Tannay
Rethel
XIX CA
le Chesne
Stenay
23e DR
Avançon
Semuy
Bar
Attigny
Neufchâtel
Perthes
Saulces
Meuse
Fosse
Retourne
Pontavert
Aisne
XII CA
Pauvres
Aisne
Vouziers
Berry-au Bac
le Châtelet-s-Retourne
Juniville
Dun-s-Meuse
Suippes
Machault
H. PERNOT, dess.

Annexe 5

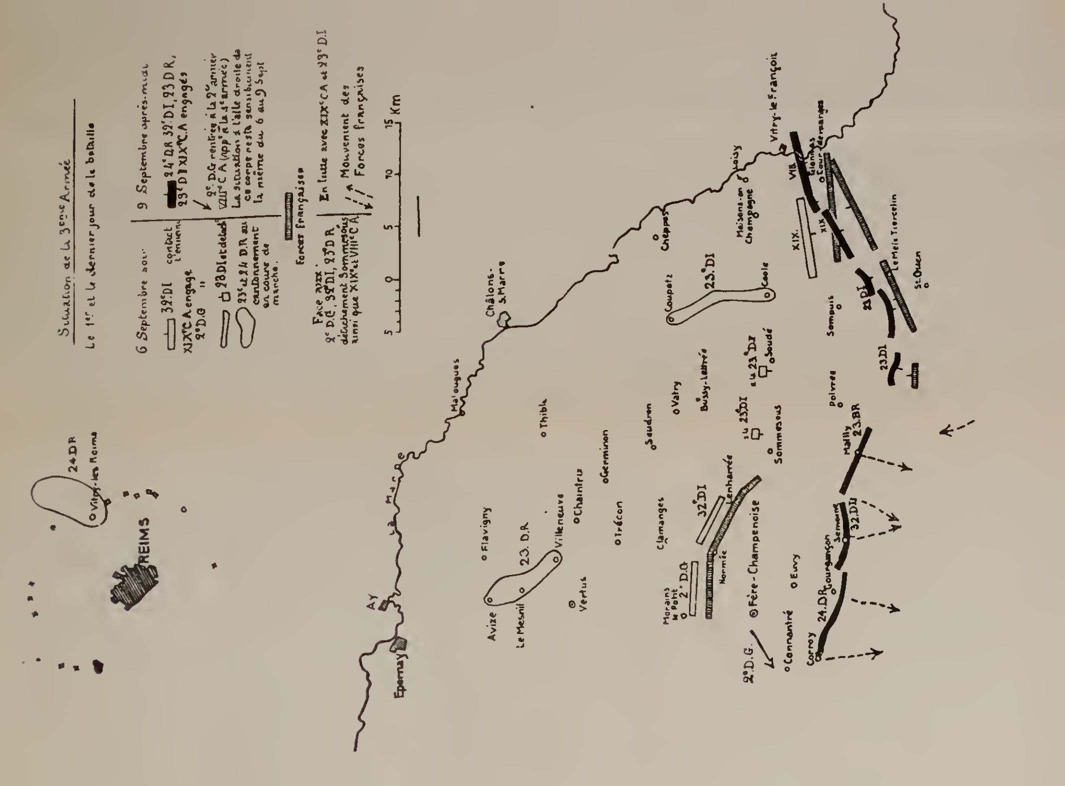
Serre
la Fère
St Gobain
Anizy-le Chau
Lette
Vailly
Aisne
Braisne
Vesle
2e A
Fère-en-Tardenois
Ourcq
Mézy
Château-Thierry
Orbais
Montmirail
Gd Morin
Esternay
Chiers
Mouzon
Montmédy
Stenay
Loison
Dun-s. Meuse
Andon
Meuse
Montfaucon
Verdun
Clermont-en-Argonne
Aire
Aisne
HE DE L'AISNE À LA MARNE
utes de marche des unités de la 3e Armée
(XII CA. XIX CA. 23e DR).
up de main de la 23e DR. sur Reims.
KILOMÈTRES
10
20
30
H. PERNOT, dess.

Annexe 5


MARCHE DE L'AISNE À LA MARNE
Routes de marche des unités de la 3e Armée (XII CA - XIX CA - 23e DR).
Coup de main de la 23e DR. sur Reims.
KILOMÈTRES
0
10
20
30
24e DR
MÉZIÈRES
Charleville
Sedan
Marle
Rozoy-s Serre
Serre
Montcornet
la Fère
St Gobain
LAON
Sissonne
Lappion
Souche
Chaumont-Porcien
Signy-l'Abbaye
Launois
Poix-Terron
Vendresse
Novion-Porcien
Vaux
Meuse
Chiers
Mouzon
Tannay
Bar
Montmédy
Château-Porcien
Rethel
XIX CA. 31 AOÛT
Semuy
Attigny
Aisne
Anizy-le Chau
Lette
31 AOÛT
23e DR.
Avançon
XII CA.
Perthes
31 AOÛT
Saulces
Neufchâtel
Retourne
le Châtelet s Retourne
Vailly
Pontavert
Berry-au Bac
Roucy
Cormicy
Juniville
Pauvres
Vouziers
VIII CA
Stenay
Loison
Dun-s. Meuse
Andon
Braisne
Bazancourt
Suippes
Machault
Contreuve
Aire
Heutregiville
St Masmes
St Etienne
Vesle
Fismes
Vitry-les-Reims
Pont-Faverger
Bétheniville
St Hilaire-le Pt
St Souplet
Somme-Py
Montfaucon
2e Armée
Reims
45e BR.
Berru
Beine
46e BR.
Nauroy
Tahure
Cernay
Varennes
ARGONNE
Ardre
Fère-en-Tardenois
Ville-Dommange
Sillery
Vesle
Auberive-s Suippe
Souain
Perthes
Ourcq
Ville-en-Tardenois
Mailly
23e DR.
Prosnes
Mourmelon-le Gd
Suippes
4e Armée
Verdun
Villers-Marmery
le Pt
Livry
Somme-Suippes
Ste Menehould
Clermont-en-Argonne
Marne
Ambonnay
Bouy
Somme-Tourbe
Valmy
Mézy
Dormans
Ay
les Gdes Loges
Cuperly
Château-Thierry
Epernay
Vraux
Jalons
Aulnay
Juvigny
l'Epine
Dommartin-s-Yèvre
Surmelin
Avize
XII CA.
4 SEPT.
XIX CA
CHÂLONS S-MARNE
Somme-Vesle
Orbais
Marson
Vertus
VIII CA.
4 SEPT.
Montmirail
Pt Morin
Cernon
Vitry-la-Ville
Ecury-le Repos
Coole
Marne
Sault
Somme
Fère-Champenoise
Sommesous
Gd Morin
Esternay
Sézanne
Coole
Vitry-le-François
H. Pernot dess


Montdidier
Noyon
Chauny
La Fère
Oise
Laon
Marle
Signy l'Abbaye
Rethel
Charleville
Mézières
Sedan
Meuse
Stenay
Buzancy
Tintigny
Virton
Montmédy

3



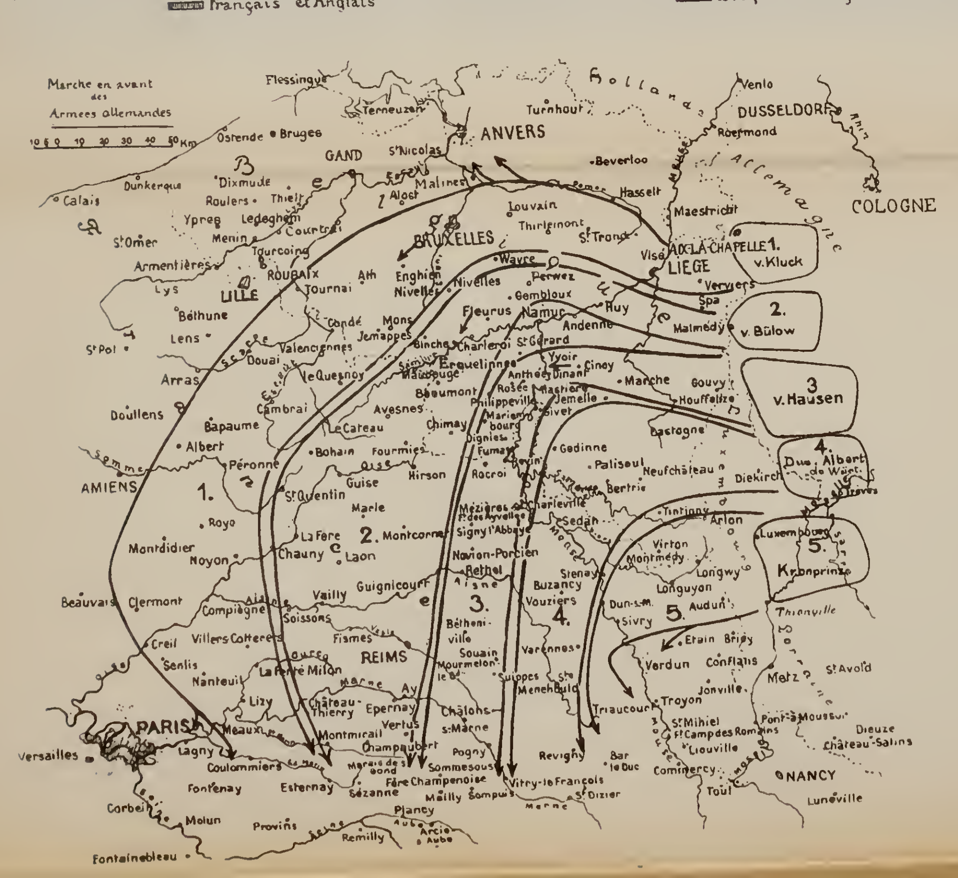
2

Situation des Armées les 6 et 9 Septembre au soir.

6.Septembre au soir — Allemands; Français et Anglais

9 Septembre au soir — Allemands; Français et Anglais.

1



e 8 Septembre

de Fère-Champenoise
Marne. -

osition le 7 Septembre au soir.
ouvement en avant au lever du jour.
ntinuation de l'attaque au
roupement Ouest.
Marche de la 24e D.R.
etraite de l'ennemi.
Front d'attaque ou position
défensive de l'ennemi.
tuation le 8 Septembre au soir à
2e D.G, 32e D.I, 28e D.R, 23e D.I
au XIXe G.A.
rieure de la 4e Armée : VIIIe C.A.

5 10 15 Km

4

Situation le 7 Septembre jusqu'au soir.

2ème Journée de la bataille de Fère-Champenoise et de la Marne.

Ligne de marche des 23e D.R., 24e D.R. 23e D.I et de ses détachements et du II/134

Cantonnements { de la 24e D.R le 7/8 IX / de la 23e D.I le 6/7 IX

Front de combat des 32e D.I, 23e D.R, 23e D.I et du XIXe C.A.

Aile intérieure des Armées voisines { 2e Armée: 2e D.G / 4e Armée: VIII C.A.

Front de combat ennemi

9e D.C française

Mouvements ennemis

5 0 5 10 15 Km

5

Situation le 8 Septembre

3ème jour de la bataille de Fère-Champenoise et de la Marne.

Position le 7 Septembre au soir.

Mouvement en avant au lever du jour

Continuation de l'attaque au groupement Ouest.

Marche de la 24e D.R.

Retraite de l'ennemi

Front d'attaque ou position défensive de l'ennemi.

Situation le 8 Septembre au soir à la 2e D.G, 32e D.I, 23e D.R, 23e D.I et au XIXe G.A.

Aile intérieure de la 4e Armée: VIIIe C.A.

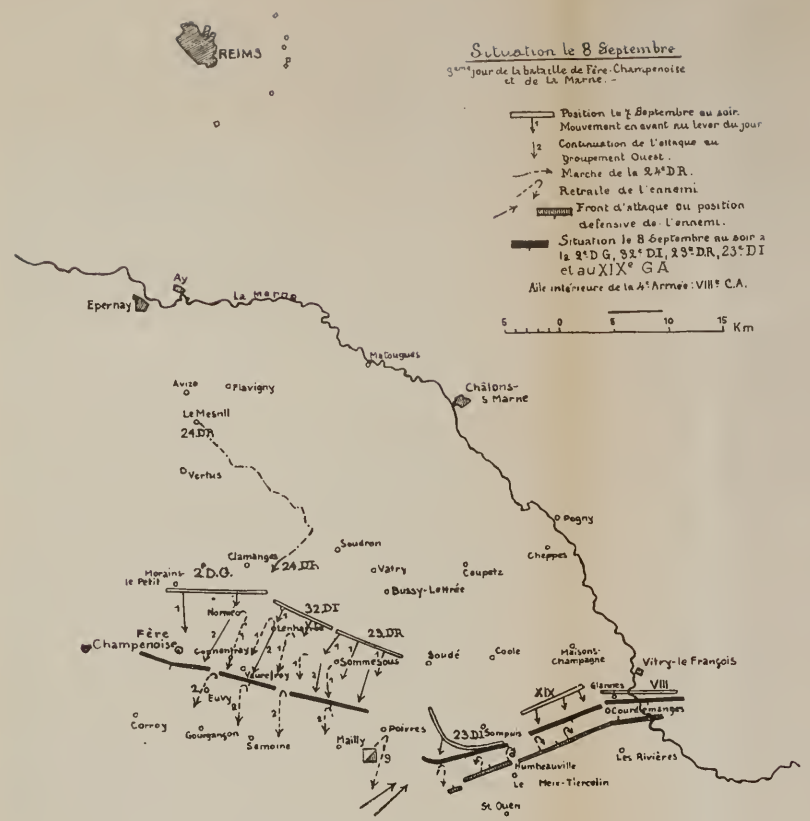
5 0 5 10 15 Km

6

Situation le 10 Septembre

3e jour de la bataille de Fère-Champenoise et de la Marne et le 11 Septembre au Nord de la Marne.

Zones de cantonnements généralement atteints seulement dans la nuit du 9 au 10 IX



Marche vers la 2e position de combat dans l'après-midi du 10 IX

Positions de repli

Fronts de combat approximatifs XIX C.A à partir du 10 au matin 23e D.I et 24e D.R l'après-midi

Retraite 32e D.I. l'après-midi du 10 IX, le soir après la tombée de la nuit et dans la nuit du 10 au 11 IX

Direction de l'attaque de l'ennemi le 10 IX

Arrière-gardes de la Garde et du VIIIe C.A le 10 IX

(La suite plus bas)

Positions de défense

1 Atteinte et organisation commencée le 11 IX sur l'ordre du G.Q.G 5h 45 après-midi

2 " " " " le 12 IX " " " du 11 IX

3 " " " " le 13 IX " " " du 12 IX ordre de 7h soir

5 0 5 10 15 Km

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT 23

ÉTUDE CRITIQUE PAR FRÉDÉRIC M. KIRCHEISEN

ETUDE CRITIQUE 33

SOUVENIRS DE LA CAMPAGNE DE LA MARNE
DE 1914
PAR LE COLONEL-GÉNÉRAL BARON VON HAUSEN

PRÉFACE. 123
CHAPITRE Ier. — Mobilisation. 1er au 7 août 127
CHAPITRE II. — Avance sur la Meuse. 18-22 août. . . 140
CHAPITRE III. — Combats des 23 et 24 août à Dinant et aux environs 155
CHAPITRE IV. — De la Meuse à l'Aisne. 25 au 31 août. . 177
CHAPITRE V. — De l'Aisne à la Marne. 1er au 5 septembre. 200
CHAPITRE VI. — Sur la Marne. 6 au 10 septembre. . . 227
CHAPITRE VII. — De la Marne à la position défensive de Champagne. 11 au 13 septembre. . 259
REMARQUES FINALES 272

Annexe à l'étude critique de F. Kircheisen.
ANNEXE I : Composition du quartier général de la 3e armée.
ANNEXE II : Ordre de bataille de la 3e armée.
ANNEXE III : Concentration et marche de la 3e armée jusqu'à la Meuse .
ANNEXE IV : Marche de la Meuse à l'Aisne.
ANNEXE V : Marche de l'Aisne à la Marne.
ANNEXE VI : Croquis 1 à 6 : Marche et situation des armées allemandes.

Vannes. — Imprimerie LAFOLYE frères et Cie.

DANS LA MÊME COLLECTION :

Documents du G. Q. G. allemand

sur le rôle qu'il a joué de 1916 à 1918

PUBLIÉS PAR ERICH LUDENDORFF
Premier Quartier-Maître Général des Armées allemandes

I

Préface et traduction du chef de bataillon d'Infanterie breveté MABILLE, de l'état-major de l'Armée

In-8 . . . . . 15 fr.

AMIRAL VICOMTE JELLICOE DE SCAPA

La Grande Flotte (1914-1916)

Sa création, son développement et son œuvre

Traduit par René LEVAIQUE, lieutenant de vaisseau
et Maurice ALLAIN, commissaire-interprète de la marine

Annoté par le Service historique de l'État-Major de la Marine française

In-8 avec nombreux diagrammes et tableaux dans le texte . . . 20 fr.

GÉNÉRAL VON KUHL
Ex-chef d'Etat-Major de la 1e armée allemande

Le Grand Etat-Major allemand

avant et pendant la guerre mondiale

Analyse et traduction par le Général DOUCHY
Ex-chef d'Etat-Major de la 8e armée

In-8 avec 4 cartes . . . . . 6 fr.

VICE-AMIRAL RONARC'H

Souvenirs de la Guerre

(Août 1914-Septembre 1915)

In-8 avec 6 cartes hors texte . . . . . 16 fr.

CAPITAINE DE FRÉGATE DE PARSEVAL

La Bataille navale du Jutland

(31 mai 1916)

In-16 avec 8 planches et 4 figures . . . . . 5 fr.

BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 21715 6154